

Delirium

**Philippe Druillet
David Alliot**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PHILIPPE DRUILLET
AVEC DAVID ALLIOT

DELIRIUM

AUTOportrait

LES ARÈNES

Philippe Druillet

avec David Alliot

Delirium

Autoportrait



Les Arènes (2014)

Numérisation : dp (2016)

DELIRIUM

SE PROLONGE SUR LE SITE www.aren.es.fr

© Éditions des Arènes, Paris, 2014

Éditions des Arènes

27 rue Jacob, 75006 Paris

Tél. : 01 42 17 47 80

aren.es@aren.es.fr

*N'est pas mort pour toujours qui
dort dans l'éternel, mais d'étranges
éons rendent la mort mortelle.*

H.P. LOVECRAFT

*Horatio, il y a plus de choses
dans le ciel et sur la terre,
que n'en rêve ta philosophie.*

SHAKESPEARE, *HAMLET*

*Heureux soient les fêlés, car ils
laisseront passer la lumière.*

MICHEL AUDIARD

*À Christian Fechner,
ainsi que Solange,
Maxime et Alexandra,
qui ont accompagné ma vie.*

PROLOGUE

Mon nom est Druillet. Mon prénom c'est Philippe. Je suis né à Toulouse le 28 juin 1944 dans des circonstances particulières et dans une famille qui ne l'était pas moins. Mon père, Victor Druillet, était un fasciste convaincu. De 1936 à 1939, il a fait la guerre d'Espagne aux côtés des franquistes. Au moment de ma naissance, il était responsable de la Milice dans le Gers. Ma mère, Denise Druillet, née Faustin, était responsable administrative dans cette même organisation et partageait l'engagement idéologique de son mari. En août 1944, bébé en bandoulière, ils se sont enfuis, direction l'Allemagne. À Sigmaringen d'abord, puis en Espagne, qu'ils ont réussi à gagner par un miracle que je ne m'explique toujours pas. Dans la furie de la Libération, mes deux parents ont été condamnés à mort par contumace. Au moment du verdict, ils étaient à l'abri, de l'autre côté de la frontière. Accueillis à bras ouverts par Franco et ses sbires. Figueras, la Catalogne, leur nouvelle terre promise.

La voilà mon histoire. La voilà ma famille. La voilà ma jeunesse. Depuis plus de soixante ans, je vis avec les fantômes d'un passé qui me révolte. Depuis des années je dois affronter cette famille qui me hante chaque jour un peu plus. Aujourd'hui, j'ai décidé de tout envoyer valser. De tout ouvrir. De ne plus rien cacher. Aujourd'hui, je veux affronter cette histoire familiale, la regarder en face et régler mes comptes avec ce passé. Si j'accepte d'en parler, ce n'est pas de gaieté de cœur. Ce qui grouille au fond de moi est immonde. Si je le fais maintenant, ce n'est pas pour mes parents. Je le fais pour ceux qui sont morts. Pour ceux qui ont payé. Pour rendre justice à ceux qui ont souffert.

Cette histoire familiale, c'est une souffrance qu'il faut exorciser. Mais à un moment donné, il faut pouvoir le faire. C'est un jour précis de sa vie. Ni avant, ni après. On ne le calcule pas. C'est ainsi. On m'a emmerdé toute ma vie avec cette histoire. Pendant longtemps, je n'en avais rien à foutre. Ce n'était pas mon problème. Et à un moment donné, on ne sait pas pourquoi, on vide son sac.

J'ai poussé ma première gueulante le 28 juin 1944 à Toulouse, tôt dans la matinée. Ce jour-là, mon père était fou de joie. Cela peut se comprendre. À bientôt cinquante-deux ans, il découvrait son deuxième fils. Ma mère aussi était heureuse. Elle qui avait tout abandonné pour suivre son mari voyait dans cette naissance le symbole de cette union tant désirée. Mais leur bonheur sera de courte durée. Au moment où je m'éveillais à la vie, un autre la quittait brusquement. Le 28 juin 1944 à Paris, Philippe Henriot, le ministre de la Propagande du régime de Vichy, se faisait descendre par un commando de résistants. Pour beaucoup de Français, ce n'était que justice. Pour mes parents, cette perte était irremplaçable. Philippe Henriot était un ami de mon père. Tous deux avaient des attaches dans le sud de la France. Tous deux étaient miliciens, un anticommunisme viscéral les unissait. Philippe Henriot avait été député de Bordeaux avant la guerre. Pendant l'Occupation, mon père était responsable de la Milice du Gers. Ils étaient presque frères, unis par une idéologie nauséabonde. Très affecté par ce coup du sort, mon père ne trouva pas mieux que d'envoyer un mot de soutien à sa veuve : « Madame, l'affreuse nouvelle nous est arrivée à l'heure où je venais de me réjouir de la naissance d'un fils, né ce matin. J'allais écrire à votre mari pour lui demander d'en être le parrain. En souvenir de cette coïncidence, de ce crime odieux, de la perte que fait la France, de celle que vous faites cruellement vous-même, et moi dans ma vieille amitié pour lui, mon fils s'appellera Philippe. »

C'est ainsi que mon père me baptisa. Pour mon malheur, je porte le même prénom d'un type que l'on surnommait le « Goebbels français ». Je porte le prénom d'un type qui a déversé sa haine un peu partout en France. Un type qui pensait sincèrement que le juif n'était pas un homme comme nous. Un type qui considérait que de Gaulle était le dernier des traîtres, et les résistants, des terroristes... C'était ça, les fréquentations de mes parents. Des modèles d'intégrité, des exemples à suivre. Un modèle pour la jeunesse de France.

De toutes les façons, j'étais cuit. Si mon cher « parrain » ne s'était pas fait descendre le jour de ma naissance, mes parents m'auraient quand même appelé Philippe, en hommage à un célèbre maréchal de France, qui avait fait « don de sa personne » au pays. Et que mes géniteurs admiraient plus que tout. Rien à faire, j'étais bon pour le service.

En août 1944, ça commençait à sentir mauvais pour les amis français d'Adolf Hitler. Le grand Reich qui devait durer mille ans ne tenait pas toutes ses promesses. Mon père, ma mère, ma grand-mère maternelle, bon nombre de miliciens, de collabos et autres compromis prirent le chemin de l'Allemagne. Direction Sigmaringen et son château des réprouvés. Sur place, mon père fera la connaissance de l'écrivain Louis-Ferdinand Céline, qui officiait comme médecin dans la colonie française. Les deux hommes sympathisèrent. Plus tard, ma mère m'a raconté que Céline avait pris soin de moi alors que je n'étais qu'un nourrisson. Céline, mon premier médecin... Il paraît qu'il adorait les enfants. Ma mère se rappelait également des tartines qu'il trempait dans le café et de son chat – le fameux Bébert – qu'il avait en bandoulière...

En 1945, leurs destins se séparent. Mes parents firent le choix de gagner l'Espagne en traversant la France, tandis que Céline décidait de gagner le Danemark, où il avait caché son or avant la guerre. Par la suite, ils échangèrent une petite correspondance, de leur exil respectif, mais jamais ils ne se revirent.

Cette correspondance a été vendue par ma mère, il y a une vingtaine d'années, un jour où elle avait besoin d'argent. Je me souviens juste qu'il y avait trois lettres, quatre tout au plus, mais qu'elles étaient assez longues. Dans une de ces missives, je me rappelle que Céline demandait à mon père : « Comment va notre petit Philippe ? » Drôle de question... Il serait certainement surpris le Céline de découvrir que le « petit Philippe » qu'il avait pouponné à Sigmaringen deviendrait un dessinateur de bande dessinée, un fan de science-fiction, avec pantalon en cuir et bagouzes aux doigts.

Pendant que mes parents trouvaient refuge dans l'« Hitlérie assiégée » (*dixit* Céline), la machine judiciaire française se mettait en branle. Le 7 octobre 1944, un avis de recherche était émis à l'encontre de Victor Druillet et le 11 octobre, un mandat d'arrêt, pour « intelligences avec l'ennemi » et « vols ». Le 15 juin 1945, mon père est condamné par contumace à la peine de mort, à la dégradation nationale et à la confiscation de tous ses biens pour trahison. Le 5 septembre 1945, il est également condamné à cinq ans de prison pour usurpation de fonctions, faux et détention arbitraire par le tribunal correctionnel de Cusset.

Quand ces terribles sentences sont prononcées, mes parents avaient déjà trouvé refuge ailleurs. Après l'Allemagne, ils avaient réussi à rentrer en France, et à traverser tout le pays sans se faire attraper. Je n'ai jamais su comment ils avaient fait. Une fois arrivés en Espagne, le

gouvernement de Franco les accueillit à bras ouverts. Le régime franquiste n'avait pas oublié les loyaux services que lui avait rendus Victor Druillet pendant la guerre d'Espagne.

Mon père, ce héros. Victor Druillet est né le 3 avril 1892 à Bretagne-d'Armagnac, dans le Gers. Depuis le XVIII^e siècle, notre famille est installée dans le sud-ouest de la France. Notre terroir se situe dans un triangle qui aurait comme pointes Bayonne, Biarritz et Toulouse. Parmi mes ancêtres, des paysans, des brigands, ainsi qu'un maître de charges à Toulouse. Il y a même un évêque, monseigneur Jacques Druillet, enterré au couvent des Récollets à Bayonne. Dans le Gers, je suis chez moi, je suis un notable.

Mon père appartient à la génération qui a passé ses vingt ans sur les champs de bataille de la Grande Guerre. Après le carnage, il a été envoyé en Syrie, notre nouveau protectorat. Il a connu sa première femme là-bas, avec laquelle il a eu un enfant. Edmond, mon demi-frère. C'était une très belle femme, très jolie, très douce. Mais chez les Druillet, le bonheur ne dure jamais bien longtemps. Elle est morte du typhus. Elle avait trente ans. Mon père aussi a connu sa nuit. Il ne s'est jamais complètement remis de cette perte. Il a raconté sa descente aux enfers dans un livre publié à compte d'auteur et que j'ai découvert tardivement. Quand je l'ai lu, j'ai eu un choc. Mon père racontait exactement ce que j'ai vécu avec Nicole, ma femme. Les Druillet ont tous perdu leur première épouse dans des circonstances tragiques. Toutes sont mortes alors qu'elles avaient trente ans.

Rendu à la vie civile, il commence une carrière dans la police nationale. Victor Druillet est zélé, il grimpe dans la hiérarchie. En 1936, il va se battre en Espagne. Non pas du côté des républicains, mais du côté des hommes de Franco. Mon père est arrêté par les « rouges » et moisit de longs mois en prison. Victor Druillet se retrouve dans ces geôles exigües où l'on ne peut pas s'allonger et où on ne peut pas dormir à cause de l'inclinaison, et dans lesquelles des briques au sol empêchaient de marcher normalement. Mon père était promis au poteau d'exécution. Sans l'intervention du gouvernement français, il était fusillé. Revenu au pays, il reprend ses fonctions de policier. En 1939, il est envoyé dans le sud de la France, au Perthus, pour traquer les communistes espagnols qui tentent de passer la frontière. Les républicains ont perdu la partie, et tentent de franchir les Pyrénées clandestinement. Les républicains espagnols, mon père les connaissait bien. Il se rappelait de leurs noms et de leurs visages. Il ne leur fera pas de cadeau. Aucun danger qu'ils ne lui échappent.

Pour arriver à ses fins, Victor Druillet n'hésitera pas à fabriquer de

faux documents, à usurper des identités pour approcher ses victimes. Quand il attrapait un républicain, il le torturait pour obtenir des informations, et n'hésitait pas à vider les poches des malheureux. Mais son fait de gloire, son bâton de maréchal, c'est d'avoir traqué et arrêté le républicain Lluís Companys, président de la généralité de Catalogne. Le Catalan avait réussi à franchir la frontière et se cachait dans un petit village du nom de La Baule-Escoubiac. Mon père l'a retrouvé et, avec l'aide des nazis, l'a livré à Franco. Les fascistes espagnols ne l'oublieront jamais.

Mais les étranges pratiques policières de Victor Druillet ne sont pas appréciées par sa hiérarchie. Une procédure est lancée à son encontre. Début 1941, mon père est arrêté et incarcéré, pour usurpation, vol, faux et usage de faux. C'est un ripou, il est radié de la police. Cependant José Félix de Lequerica, ambassadeur d'Espagne auprès de Vichy, intervient auprès du Maréchal pour sa libération. Elle sera effective le 23 juin 1941, sur ordre personnel de Philippe Pétain, « pour des raisons de haute politique », et Victor Druillet est réintégré dans la police. L'État français aurait eu bien tort de se priver d'un fonctionnaire aussi efficace et dénué de tout scrupule.

En 1943, il s'engage dans la Milice, et devient le responsable de cette joyeuse organisation pour tout le département du Gers. Désormais, Victor Druillet traque les résistants, persécute les juifs. La routine. Ma mère aussi intègre la Milice. Probablement pour travailler en famille. Mais, grand mystère de l'époque, de vieux Gersois m'ont raconté que mon père avait sauvé de jeunes résistants des griffes de la Gestapo. Qui croire ? Que penser ? Je ne sais pas. Des pans entiers de notre histoire familiale ont disparu. Après la guerre, c'était tabou.

En août 1944, il faut partir. La situation devient dangereuse. Le maquis est en ébullition, et l'été s'annonce meurtrier. Mon père aurait pu s'enfuir en Espagne. Somme toute, c'était le plus proche pour lui. Mais chez les Druillet, on est fidèle au Maréchal, et on le suit partout, même dans les moments les plus sombres. Direction Sigmaringen, avec toute la petite famille. Maréchal, nous voilà.

J'ai eu beaucoup de chance de ne pas avoir eu seize ans en 1940. Je n'ose imaginer où mon père m'aurait mis. C'est la grande question. Qu'aurait-il fait de moi ?

Je n'ai jamais souri pendant les premières années de ma vie. En Espagne, j'ai été élevé dans la haine et le mensonge. À l'école, je ne communiquais pas avec les autres enfants de mon âge. En Espagne, j'ai aussi appris ce que cela pouvait être la différence. Pour mes camarades, j'étais un étranger, un immigré. J'étais le « sale Français ».

Tous les matins, un gars de ma classe me crachait dans le cou, pour bien exprimer ses sentiments à mon égard. C'était l'humiliation permanente. J'étais seul. Terriblement seul. Je sais ce que c'est que d'être rejeté dans un pays qui n'est pas le sien. Sur une photographie de classe, ils rient tous, sauf un. Moi. Je suis complètement perdu. J'ai les poings serrés dans les poches. J'ai la faim de survivre. J'ai besoin d'un univers pour remplacer cette chaleur humaine dont j'ai toujours eu besoin et qui me manque cruellement.

Mes parents et ma grand-mère se sont installés à Figueras, à quelques kilomètres de la frontière française. Peut-être qu'ils espéraient rentrer au pays une fois que les esprits se seraient calmés. C'est probable. Officiellement, mon père était « chauffeur de taxi ». Sauf que je n'ai jamais vu mon père partir travailler. À la maison, je n'ai jamais vu de taxi et encore moins de clients. À Figueras, on vivait chichement, mais on vivait. De temps en temps, on allait au cinéma. Enfant, je vois *Le Tombeau hindou* de Fritz Lang. J'en suis malade pendant trois jours. Je vois *Hamlet* avec Laurence Olivier. Je suis fasciné par les images qui défilent devant mes yeux. C'est à cette époque que je développe une mémoire visuelle. Partout, quand je me déplace, je photographie les lieux, les personnages, les attitudes. Rien ne m'échappe. Pour me distraire, mes parents m'emmènent au cirque. C'est le choc. Ma mère s'inquiète. Je reste muet pendant une semaine. Parfois, nous allons à Barcelone. Je visite la Sagrada Familia, le chef-d'œuvre de Gaudi. Ses flèches baroques qui montent vers le ciel, ses triangles... Je vis dans le monde de Salvador Dali. À cette époque, mon seul refuge, c'est *El Poulgacito*, un petit illustré espagnol. Dedans il y a de belles images, et un héros, le Guerrier masqué, dont les aventures me passionnent.

Un jour, il y a un changement de classe. Je me retrouve assis à côté d'un gars de quinze, seize ans, beaucoup plus âgé que moi. Je le regarde faire. Sur une feuille, il dessine un port, des vagues, un bateau, un petit phare. Dans un coin de la feuille, l'inévitable mouette. C'est un dessin marin, d'une affreuse banalité. Mais pour moi, c'est la révélation. Ma grotte de Lascaux. C'est une bouffée d'espoir. Je vois un gars qui reproduit un univers, son imagination. Je me rends compte qu'avec une feuille blanche et un crayon, on peut inventer des mondes.

Je suis mort à la mort de mon père. J'avais sept ans. La veille, une chouette est tombée dans la cheminée. Grand-mère se signe : « mauvais présage ». Mon père est mort le lendemain, d'une angine de poitrine. Je revois son corps sur son lit de mort. On m'a mis devant cette chose inerte. « Embrasse ton père », qu'ils m'ont dit. Ensuite, ils

l'ont mis en boîte. Ma mère m'a raconté des centaines de fois son enterrement. Au cimetière de Figueras, tous les dignitaires franquistes étaient là. Ils ont rendu un dernier hommage à l'un des leurs. Ils ont tous tendu le bras devant le cercueil. Je n'en sais pas beaucoup plus. Ma mère a brûlé tous les documents quand elle s'est rendu compte que je ne pensais pas comme elle. Jusqu'au bout, elle a défendu la mémoire de son mari.

Mon père, *son* héros.

Mille neuf cent cinquante-deux. Avec ma mère et ma grand-mère, on rentre en France. L'année précédente, le gouvernement a voté les dernières grandes lois d'amnistie. Bien que condamnée à mort, ma mère pouvait rentrer sur le sol natal sans être inquiétée. On s'installe dans le Gers, à Baylin, près de Bretagne-d'Armagnac, dans la petite ferme de l'oncle Antoine. C'est le retour des réprouvés. En revenant au pays, ma mère se fait discrète. Là-bas, tout le monde se souvenait de Victor Druillet. Sa maison de Cavagnan a été pillée à la Libération. Aujourd'hui encore, il y a du mobilier de mon père dans les habitations environnantes. Les rancœurs sont tenaces.

À Baylin, je découvre la famille de mon père. Une famille très importante, mais fracturée. L'oncle Antoine, c'était un sacré numéro. Il ressemblait à Antonin Artaud. Il avait une petite fibre artistique, un petit talent de dessinateur. Il était homosexuel et pinait les petits garçons du coin. Politiquement, il était bien barré lui aussi. L'oncle Antoine avait aussi prêté serment au maréchal Pétain. Mais il n'avait pas été inquiété à la Libération. C'était le fada du village, l'artiste du coin... À un moment, il était question que l'oncle Antoine épouse ma mère. J'ignore pourquoi cela n'a pas abouti.

Je découvre mon demi-frère, Edmond Druillet. Il était venu deux ou trois fois en Espagne voir son père. Il était là à son enterrement. Lui aussi il a eu un parcours original. Pendant la guerre, il était dans la marine, en zone libre. Pendant que Victor Druillet paraissait en milicien, mon frère a rejoint les Forces françaises libres, avec l'assentiment de son père. Mon père pouvait aller très loin pour ses idées politiques, mais par certains points, il était ambivalent. Quand Edmond est mort, il a été enterré avec le drapeau français sur son cercueil, avec toutes ses décorations militaires.

C'est dans cette ferme, à Baylin, que je vais passer une partie de ma jeunesse. Avec ma mère et ma grand-mère, on revenait régulièrement y passer des vacances. Quand j'étais adolescent, je batifolais avec les filles dans les bottes de foin. Dans le Gers, les conditions de vie étaient spartiates. On tirait l'eau du puits, on cuisinait au feu de bois.

L'électricité n'est arrivée qu'en 1969 dans ce trou. Je dors dans une chambre froide mais accueillante. Au mur, deux chromos d'Europe centrale, sinistres au possible. Dans ma chambre, un seul livre, les *Fables* de La Fontaine, illustrées par Gustave Doré, que je feuillette sans cesse. Gustave Doré, mon maître.

Dans le Gers, je m'emmerde. Mais l'ennui est créateur. C'est un vecteur d'imaginaire très puissant. Dans la grange se trouvaient de vieilles machines agricoles. Je les chevauchais. Je m'imaginai sur des engins fantastiques. Les manettes aux mains, on voyage à travers le temps. La grange était remplie de morceaux de ferrailles complètement désordonnés. J'imaginai des villes englouties. Des épopées incroyables. Chaque boulon me parle. Chaque rivet avait une histoire à me raconter. Ce sont des objets de mémoire. À la campagne, on s'emmerde, mais on s'emmerde divinement.

La nuit, je me couchais sur le dos et je regardais les étoiles, les galaxies. Les cioux du Gers, en plein mois d'août, sont prodigieux. Les étoiles tombent sur l'horizon. La cime des arbres frôle les astres ; j'avais l'impression d'être dans un vaisseau spatial.

Mais un jour, il faut redescendre sur terre. La famille Druillet déménage. On reprend la route. L'instabilité permanente. Cette fois-ci, direction la capitale. Les emmerdes commencent.

Madeleine, ma pauvre grand-mère. Elle était née dans le Gers dans les années 1890. Par des généalogies qui me sont inconnues, elle était liée à la famille Druillet. Toute sa vie n'a été que misère et labeur. Grand-mère fait partie de cette génération qui a été détruite par le travail. Elle a connu la charrette à cheval, trois guerres, le chemin de fer, l'avion, le téléphone et tout le progrès. Mais n'en a jamais profité.

Grand-mère était inculte. Elle savait à peine lire et écrire, mais à sa façon, elle était intelligente. Elle avait une conscience profonde des choses et ne se trompait jamais. Après une vague scolarité, elle a été mise au travail comme fille de ferme. La vie était dure en ce temps-là dans les campagnes, et comme elle était très belle, elle a probablement dû se faire troucher par les hommes du coin. Il ne faut pas oublier que nos grands-mères aussi ont été jeunes. Son unique amour, grand-mère l'a perdu dans les tranchées de la guerre 1914-1918. Comme toutes les femmes de sa situation, elle a dû élever seule son enfant. Elle a dû se battre comme une féroce pour s'occuper de sa fille, ma folasse de mère.

Pendant l'entre-deux-guerres, grand-mère était « petite main » dans la couture. Avec ma mère, elle avait même réussi à monter une petite entreprise. Grand-mère travaillait bien et les affaires marchaient. Elle

a même brièvement connu l'aisance à cette époque. Elle aurait même possédé une petite voiture. Mais son bonheur ne devait guère durer. Un jour, ma mère est tombée folle amoureuse de Victor Druillet. Grand-mère n'a jamais apprécié mon père, mais elle s'est tue. Elle n'était pas dupe des menées de son gendre, mais elle ne pouvait rien y faire. À la fin de sa vie, elle m'a juste confié : « Cet homme nous a ruinés. » Le peu de patrimoine qu'elle avait, mon père l'a anéanti.

Grand-mère m'adorait. Quand je suis né, elle a reporté tout son amour sur moi. Elle s'est sacrifiée pour que je survive. Pendant la débâcle d'août 1944, elle a suivi mes parents en Allemagne pour s'occuper de moi. Quand la guerre a été terminée, elle a regagné le Gers en train, avec Philippe Druillet en bandoulière, pendant que mes parents tentaient de gagner l'Espagne. Une fois installés à Figueras, elle les a rejoints. La famille était à nouveau réunie.

Pendant toute ma jeunesse, elle a été très présente. Elle m'a protégé de mon père et de ma mère. Elle prenait soin de moi. J'étais son adoration et elle voulait que je m'en sorte. Parfois, elle venait me chercher à l'école des Belles-Feuilles et engueulait les copains qui faisaient des misères à son petit-fils chéri. Si elle n'avait pas été là, je ne serais pas devenu ce que je suis. Grâce à elle, j'ai trouvé un équilibre. Entre un père absent et une mère perturbée, grand-mère était toujours là pour redresser les choses, rétablir les harmonies.

Grand-mère était croyante. Sur ce point, il n'y avait pas de discussion possible. Elle était endoctrinée jusqu'à l'os. Mais, grande rareté pour l'époque, je ne l'ai jamais entendue dire « sale juif » ou encore « sale arabe ». La différence, ce n'était pas un problème pour elle. Grand-mère était médium aussi. Elle avait ce don. Elle l'a transmis à sa fille, qui me l'a transmis également. Grand-mère était inculte, mais elle savait raconter les contes et légendes du Gers. Enfant, elle me berçait de ces histoires qui me fascinaient.

Grand-mère a morflé toute sa vie. Après ma communion à Paris, mon oncle voulait absolument fêter ça dans le Gers. L'oncle Antoine avait organisé un grand banquet comme on sait en faire dans cette région. Grand-mère, habituée au service et à la soumission, s'occupait de tout. Trente personnes festoyaient devant la maison, mais grand-mère restait en cuisine. J'avais douze ans, et je ne comprenais pas. Je suis allé la chercher. Elle m'a répondu que ce n'était pas sa place. J'ai refusé d'entendre ça : « Ta place est avec moi. » Elle ne voulait pas venir à la table des invités.

Grand-mère était mon ange gardien. Elle ne comprenait rien à ce que je faisais, mais elle me soutenait. Elle comprenait que ma vie était dans le dessin et dans les livres. Là où elle est aujourd'hui, elle doit

être fière de moi. Quand j'ai définitivement quitté le domicile familial, elle est descendue en bas de la tour Floréal à Saint-Denis. Elle m'a vu partir dans la voiture d'un copain avec mes cartons dedans. Elle pleurait toutes les larmes de son corps. Son Philippe adoré, son trésor, son unique amour, la prune de ses yeux, la quittait.

Nous voici à Pantin, tout près de la porte de La Villette, à deux pas de la Zone. J'avais dix ans, je découvrais Paris. Avec ma mère et ma grand-mère, on a débarqué dans des lieux pourris avec une cour infâme et les chiottes au fond. Une pièce misérable, un petit robinet, une petite ampoule pour s'éclairer. Malgré tout, j'inventais des mondes. Les dégoulinades de ciment crevé m'évoquaient des cités fantastiques. Je voyais la mer bouger dans une flaque d'eau.

On n'est pas restés très longtemps à Pantin. On déménage régulièrement. On quittait un appartement miteux pour un autre qui l'était tout autant. Ma mère a trouvé du travail dans une usine, chez Poivrossage, à Pantin. Elle se levait tôt pour embaucher. C'est elle qui a fait vivre la famille pendant ces années. C'est elle qui nourrissait son amour de fils. De temps en temps, on retournait dans le Gers pour changer d'air.

Et puis un jour, ça a été le progrès, on s'est installé à Bobigny, dans une barre d'immeubles. On découvrait les HLM de banlieue. Des logements propres, avec l'eau courante et les toilettes individuelles. Matériellement, c'était beaucoup mieux. Pour le reste, ça craignait un peu. En 1959 Aubervilliers, Pantin, Bobigny, Drancy et Stains, c'était l'enfer. On se faisait chier dans ces banlieues de merde. Albert Uderzo habitait la barre à côté de la nôtre, aux Courtilières. Dès qu'il a gagné un peu d'argent, dès qu'il a pu, il est parti de là. Je le comprends. Le dimanche, on allait de temps en temps à Paris. C'était là qu'était la vie. C'est là que tout se passait. Parfois, on allait au cinéma L'Aviatic. J'y ai vu le *Frankenstein* de Terence Fischer, avec Christopher Lee et Peter Cushing. J'avais quinze ans. J'étais terrifié, fasciné.

Tous les 14 Juillet, c'était la fête. L'événement. Il y avait un vague bal qui était organisé, mais très vite, les blousons noirs débarquaient et ça dégénérait. Je me tirais rapidement avec mes copines, avant de me faire massacrer. C'était sauvage, violent.

On avait bien quelques échappatoires. Le jeudi, on allait avec les copains dans les jardins ouvriers, près du fort de Pantin. On fracturait les cabanes et on leur piquait les revues pornographiques. On s'exerçait de la main droite. Certains de mes camarades me parlaient de partouzes. Je ne savais pas ce que c'était. J'écoutais, complètement fasciné.

Un jour, je suis tombé amoureux fou d'une jeune fille que j'ai suivie dans la rue. J'étais très entreprenant. J'avais de la sève en moi qui ne demandait qu'à sortir. Mais la fille ne voulait pas. Elle m'a envoyé bouler, pas contente. Je suis rentré chez moi, la queue entre les jambes. Deux heures plus tard, on frappait à la porte. Deux hommes très en colère se sont présentés. C'étaient des parents de la jeune fille. Ils voulaient porter plainte. Ils pensaient que j'étais majeur. Ma grand-mère leur a expliqué que je n'avais que quatorze ans. Ils sont repartis. Il ne valait mieux pas que je recommence.

Mon premier baiser, je l'ai reçu à Bobigny, aux Courtilières. C'était une fille magnifique, elle s'appelait Aïcha. Un jour, elle m'a pris par la main, et m'a entraîné dans les sous-sols de la barre d'immeubles. J'avais les genoux qui tremblaient. Elle m'a roulé une pelle mémorable. J'ai senti une langue chaude dans ma bouche. C'était formidable, mais nous en sommes restés là. Ce baiser est resté gravé dans ma mémoire. J'y pense encore souvent aujourd'hui.

Mais Philippe Druillet reprend son errance de nomade. La famille déménage à nouveau. Le loyer de notre HLM est modeste, mais on n'arrive pas à le payer. Grand-mère a trouvé un travail à Paris. On fait notre baluchon. Je dois faire mes adieux aux copines. Au cours d'une boum organisée dans le quartier, je flirte avec une fille. On s'aime bien. On fait des petits projets ensemble. En partant, elle me dit : « À samedi prochain. » Je suis d'accord. Je ne veux pas la contrarier. Je n'ai pas eu le courage. Le soir, je reprends le bus. Et je ne suis jamais revenu. Pour moi, les banlieues pourries, c'est terminé.

Nous quittons notre sordide banlieue pour le XVI^e arrondissement de Paris. À nous la capitale, à nous les beaux quartiers ! Ma grand-mère a trouvé un emploi de concierge dans un bel immeuble du 17, avenue d'Eylau. Nous voilà tous les trois dans un local de quinze mètres carrés. C'était très rudimentaire, mais beaucoup plus confortable que nos gourbis de banlieue. Le seul problème, c'était le matin. On dormait dans des lits à étages. Quand ma mère se levait à quatre heures, elle mettait la radio à fond et réveillait tout le monde. Ma grand-mère était phthisique. Toute la nuit, elle crachait ses poumons.

Dans la loge de concierge, il n'y avait pas de toilettes. Pour faire ses besoins, il fallait traverser la cour. Moi, je ne voulais pas y aller dans leurs chiottes pourries. Je pensais que les gens de l'immeuble me regardaient faire. Je me retenais au maximum. J'étais déjà un peu atteint. Quand il faisait très froid, on chiait dans le seau de famille, avec dix centimètres d'eau de javel, et les étrons de ceux qui t'avaient

précédé. Ça coupait l'envie.

Être concierge à cette époque, et dans ce quartier, ce n'était pas une sinécure. Les gens de l'immeuble étaient odieux avec ma grand-mère. La nuit, les gens entraient en criant leur nom. Ma grand-mère se levait pour vérifier. Parfois, les gens entraient dans la loge sans frapper et l'engueulaient : « N'oubliez pas de monter le courrier sans tarder ! » Et ma grand-mère de répondre, toute penaude : « Mais il n'y a pas de courrier aujourd'hui, monsieur. » J'assistais à la scène. Ils l'humiliaient. Ils nous humiliaient. Souvent, je montais les étages avec elle pour distribuer le courrier. La vie était dure, mais elle m'aimait, et je l'aimais aussi.

Cet immeuble de l'avenue d'Eylau était un petit univers en soi. Quand j'accompagnais ma grand-mère, d'étage en étage, j'avais l'impression de voyager. Au troisième étage, il y avait les sœurs Dreyfus qui vivaient dans le noir, dans un grand appartement de quatre cent cinquante mètres carrés. Leur logement était un vrai musée, c'était fascinant pour un enfant de mon âge. À un autre étage, il y avait un fils de bonne famille, artiste raté, qui peignait des croûtes infâmes, avec une bouteille de whisky en permanence sur la table du salon. Il y avait aussi une famille un peu curieuse. Leur fille était malade. Un soir que je ne dormais pas, au travers de la vitre de la loge, je l'ai vue passer, comme un fantôme. Son père la portait dans ses bras. Elle était vêtue d'un drap blanc, comme un linceul. On aurait dit qu'il la portait au tombeau. Cette vision m'a longtemps terrifié. À un autre étage, il y avait Piem, un drôle d'énergumène que ce locataire-là. Un marquis, un authentique aristocrate, Pierre de Barrigue de Montvallon de son vrai nom. Mais aussi un dessinateur. Enfin une famille de progressistes dans cet immeuble de cinglés. J'ai su beaucoup plus tard que sa fille était folle amoureuse de moi, et elle était fort jolie. Quand elle me regardait, j'étais troublé, mais j'étais déjà avec Nicole. Bien des années plus tard, j'ai revu Piem dans un festival en Corse. Il se souvenait de moi. Il s'est approché. Timidement, il m'a demandé si j'étais...

— Le fils de la concierge, oui.

Au sous-sol, il y avait une cave phénoménale. Gigantesque même. C'était un bric-à-brac indescrivable. J'avais peur d'y aller, mais les trous noirs m'ont toujours attiré. J'ai gravé au couteau un bas-relief dans la descente. Avec un peu de chance, il y est toujours.

Être pauvre à cette époque, dans le XVI^e arrondissement, c'était quelque chose. D'un point de vue scolaire, il y avait deux établissements. Janson de Sailly pour les fils de bonne famille et l'école de la rue des Belles-Feuilles pour les « gens de maison »,

comme on disait pudiquement à l'époque. Fort logiquement, j'étais inscrit à l'école de la rue des Belles-Feuilles. On ne se mélangeait pas. Il n'était pas concevable que les fils de concierge fréquentent le même établissement que les fils de la bonne bourgeoisie du XVI^e arrondissement.

Bien plus tard, à l'adolescence, je me faisais régulièrement insulter par les habitants du quartier. Les motifs étaient variables. Je me faisais traiter de « pédé » parce que je portais des chemises roses. Je me faisais traiter de « communiste » parce que j'avais des chaussettes rouges. Je me faisais traiter d'« anarchiste » parce que j'avais les cheveux longs. Un jour, je me suis fait insulter dans le métro parce que je lisais *Pilote* et *Hara-Kiri*. Les habitants du quartier ne comptaient pas parmi les plus progressistes de la capitale. Une habitante de l'avenue d'Eylau, quand elle voyait des ouvriers qui manifestaient pour un meilleur salaire, les insultait comme les pires versaillais : « Il faut la fusiller toute cette racaille. »

Par je ne sais quel miracle, ma grand-mère arrive à m'obtenir une chambre de bonne au sixième étage de l'immeuble. C'est le rêve. Un petit espace de liberté. Je partage l'étage avec des Portugais et des Espagnols. Des gens de maison. Des pauvres, comme moi.

Ma mère, je l'ai haïe depuis le début. Je ne l'aimais pas, je ne l'ai jamais aimée. Je ne sais pas pourquoi, c'était instinctif. Je ne pouvais pas la supporter. Même petit, quand nous marchions dans la rue, j'étais deux mètres devant elle. Je ne voulais pas qu'elle me touche.

Le drame, *son* drame, c'est qu'elle m'adorait. J'étais *son* Philippe, son grand amour, la prune de ses yeux. Elle se levait aux aurores pour aller travailler chez Poivrossage. Elle avait accepté de passer un temps fou dans les transports pour un travail de merde en usine afin de gagner un peu d'argent et faire bouffer son fils. On n'avait pas un rond. On était pauvres. Ma grand-mère et ma mère se privaient pour que je puisse manger de la viande. Notre seule sortie, notre seul luxe, c'était le cinéma.

Le propriétaire de l'immeuble du 17, avenue d'Eylau, était M. le baron Brillât des Murger. Une fin de race dégénérée. M. le baron était très laid, il avait un goitre monstrueux, mais il était immensément riche. Ma mère était très belle encore, et immensément pauvre... Il la courtisait ; elle a refusé ses avances. Elle a tout sacrifié pour son fils qui la haïssait. Toute sa vie, elle s'est trompée de camp, toute sa vie, elle s'est trompée d'amour.

Ma mère était un monstre. C'était une fasciste convaincue, endoctrinée jusqu'à l'os. Pour elle, Franco et Pétain étaient des héros,

et les communistes des terroristes. Elle n'en démordait pas. À treize ans, elle me disait encore que c'était le Maréchal qui avait sauvé la France. À la fin des années 1950 – est-il besoin de le préciser –, elle était aussi partisane de l'Algérie française. Elle avait lu dans la presse de l'époque que les fellaghas coupaient les couilles de leurs victimes et les cousaient dans leurs bouches. Elle était horrifiée par ce que les Arabes faisaient aux « bons Français » qui vivaient là-bas. Elle hurlait qu'il fallait « faire pareil aux bounoules » qu'elle croisait dans la rue. Ma mère était antisémite aussi. C'est peu dire qu'elle ne les aimait pas, les juifs. Quand j'allais à l'école et que je retrouvais mon copain Jean-Jacques Choukroun, ma mère, avec sa délicatesse habituelle, me disait : « Fais attention, c'est un juif. » Mais quand je rejoignais mon ami, plus je m'éloignais d'elle, plus ses horreurs s'effaçaient de mon cerveau. Les amies qu'elle fréquentait à Paris avaient beaucoup donné dans le genre. Quand, le dimanche, elles venaient bavarder à la maison, je me cachais sous la table. J'entendais leurs discussions ineptes. Je voyais les bas à varices et leurs replis de chair. La merde de bas en haut, et de haut en bas. Elles se racontaient sans cesse leurs opérations, soulevaient leurs jupes, enlevaient leurs corsages, et c'était à celles qui auraient les plus belles décorations chirurgicales, tatouées dans leurs corps. C'était insupportable, c'était le sauve-qui-peut.

Bien plus tard, quand j'ai découvert la vérité sur l'Occupation, j'ai eu un choc. C'était à la Cinémathèque. Ils présentaient un documentaire sur l'époque. Les communistes n'étaient pas des pourritures de terroristes. Le général de Gaulle n'était pas un traître. Le maréchal Pétain n'était pas le sauveur de la France. Cette vérité que l'on m'avait longtemps cachée, je me la prenais en pleine gueule. C'était violent. Ça se bousculait dans ma tête, ça cognait dans tous les sens. J'ai voulu en parler avec ma mère. Discuter du pourquoi et du comment. Peut-être faire un bout de chemin ensemble. J'aurais aimé que ma mère change. Mais c'était impossible. Quand je lui parlais, son regard se fermait. C'était un mur. J'attaquais ses valeurs. J'attaquais le système dans lequel elle avait été éduquée. Parce que j'étais de gauche, ma mère me jugeait indigne. « N'oublie pas que le Maréchal était ton parrain. » C'était hélas vrai. Tous les enfants baptisés Philippe, à cette époque, étaient considérés comme des filleuls du Maréchal. Vu que mon premier « parrain » s'était fait descendre, il ne me restait plus que lui. Belle famille.

Ma mère a détruit toute une masse de documents qui concernait mon père. Toute la correspondance franquiste entre mon père et les généraux espagnols. Elle a tout brûlé. Je lui en ai voulu à mort. C'était de l'histoire. Il y a des gens qui ont souffert, qui sont morts à cause de lui. On pouvait leur rendre justice, on pouvait réhabiliter leur

mémoire. Ils avaient le droit de savoir. Elle n'avait pas le droit de détruire tout ça. C'était important. C'était l'histoire de la famille. Cela me concernait aussi.

Si je n'ai pas sombré dans la délinquance, c'est grâce au dessin. Quand j'étais môme, je voulais être artiste. Et si je voulais être artiste, c'était pour être aimé. Enfant, je lisais *Pilote*, le *Journal de Tintin*, ainsi que *Vaillant*. Mais ce dernier, je le lisais en cachette. Ma mère les avait en horreur, c'étaient des communistes. Un jour, une dame de l'immeuble remarque que j'aimais Tintin et me donne deux reliures de *Robinson*, une bande dessinée d'avant-guerre. C'est un émerveillement. Je découvre *Flash Gordon*, *Mandrake le magicien*. Je suis môme, et je comprends déjà que la bande dessinée est mon avenir. Un art en devenir.

Je me mets à rêver de bandes dessinées qui n'existaient pas. J'avais une perception, et j'étais persuadé que je n'étais pas le seul. Il devait bien y avoir d'autres personnes qui rêvaient comme moi dans ce monde de fous. Toute une génération d'assoiffés. Mais à cette époque, cela ne passait pas. Le vieux monde bloquait tout. On était le pays de Proust et de Jean-Paul Sartre. Il faudra attendre Mai 68 pour que les choses changent.

Le seul bonheur de mon existence, c'est d'être né dans une famille d'incultes. Le hasard aurait pu me faire naître dans une famille aisée, dans les beaux quartiers de Paris, avec une belle bibliothèque, une belle situation. Un père qui aurait également pu me dire : « Tu ne seras pas artiste, mon fils, c'est un métier vulgaire. Tu seras médecin ou avocat. »

Je suis né dans un milieu à l'esprit étriqué, où tout était laid. La beauté, j'ai dû la construire moi-même, à ma manière, avec mes moyens. De cette absence, j'ai créé un monde qui est le mien. Quand j'ai commencé à faire mes dessins, ma mère m'a foutu la paix, tout simplement parce qu'elle n'y connaissait rien. Elle ne savait même pas de quoi je parlais.

Ma grand-mère était quasiment illettrée. Elle savait à peine répondre au téléphone. Elle non plus ne comprenait rien à ce que je faisais, mais elle me soutenait. Elle n'avait aucune culture, mais elle était moins conne que ma mère. Elle avait l'instinct. Elle me laissait faire. Elle sentait que c'était important. Elle sentait que c'était ma vocation.

J'ai toujours détesté l'école. J'ai toujours détesté les enseignants. Je

n'ai jamais supporté cet embrigadement. À cette époque, l'école était violente, et nous aussi étions violents. Quand j'ai découvert l'école française, après notre retour en Espagne, je parlais français avec un fort accent ibérique. En classe, on me traitait de « sale Espagnol ». Pour eux aussi, j'étais un immigré. L'école, « lieu de tolérance », mon cul oui ! Je n'ai jamais trouvé plus malin, plus pervers, plus mauvais que les enfants.

La société qui nous entourait aussi était violente. À Bobigny, en attendant le bus, on voyait de drôles de choses. Des blousons noirs qui réglaient leurs problèmes à coup de chaînes de vélo ou de manches de pioche. Des ouvriers qui se battaient entre eux pour monter dans le bus et ne pas rater l'embauche. Dans les classes, j'avais vu des profs se faire tabasser par des élèves, à l'école des Belles-Feuilles, dans le XVI^e arrondissement.

À Drancy, j'étais grand et plutôt beau gosse – ça a bien changé depuis –, et j'avais déjà des lunettes. J'étais la coqueluche de la classe. Le beau mec, quoi. Les filles me regardaient d'une certaine façon. Les gars, différemment. Pour les nanas de l'époque, je passais pour un « intello », et cela rendait fous de jalousie certains de mes camarades. Mais dans tous les microcosmes sociaux, il y a un mâle dominant. Quatre jours après la rentrée, un grand costaud me tombe dessus à la récréation et me fracasse le visage pour prouver sa supériorité. Je ne réagis pas. Je suis asocial, mais pas violent. Tout le monde attendait que je réplique, que je le bousille à son tour. Mais je l'ai eu autrement. À cette époque, j'allais dans les petits cinémas de quartier, et à la récréation je racontais à ma manière les films que j'avais vus. C'est ainsi que je suis devenu un conteur, un griot qui raconte de belles histoires, des aventures fantastiques. Le gros dur qui m'avait tabassé est revenu vers moi. Il m'aimait bien finalement. Il m'a pris sous sa protection, et je suis devenu son scribe, son meilleur copain. Désormais, quiconque me cherchait avait affaire à lui...

Nos professeurs aussi étaient des monstres. À Drancy comme aux Belles-Feuilles, dans les années 1950, c'était le Moyen Âge de la pédagogie. Les professeurs étaient très durs avec nous. Mon professeur de mathématiques me tordait violemment les joues parce que je n'admettais pas que $2 + 2$ cela faisait 4. Pour moi, les mathématiques, c'est une forme de poésie. Mais ce gestapiste ne comprenait pas. J'étais un rêveur, et ils me traumatisaient. Quand un professeur faisait un exposé, il suffisait d'une belle phrase pour que des images apparaissent dans mon cerveau. Je laissais mon imagination gambader dans tous les sens. J'allais vers d'autres mondes. Je quittais la pièce. Jusqu'au rappel fatidique :

— Monsieur Druillet, vous pouvez résumer ce que je viens de dire !

À l'école, j'étais l'objet de violentes répulsions. Quand je rentrais chez moi, j'avais besoin de me réfugier dans mes univers fantastiques. Heureusement que j'avais ça, sinon, je n'ose imaginer ce que je serais devenu. Aujourd'hui encore, j'ignore tout des règles de grammaire et j'ai les mathématiques en horreur. Je suis incapable de faire une moyenne, une division, je ne sais pas ce que c'est que le subjonctif, ni un adverbe. Et aujourd'hui encore, pour moi, $2 + 2$ ne font pas 4. Je n'ai pas eu de coupure entre le monde de l'enfance et l'homme que je suis devenu. J'avais des rêves, et je les ai accomplis. À l'école, je voulais grandir, découvrir le monde des adultes, qui me semblait être un monde de paix. J'en suis revenu.

Il est aujourd'hui très difficile d'imaginer, pour les jeunes lecteurs, l'influence d'Edgar P. Jacobs dans l'imaginaire de nos générations. Avec Blake et Mortimer, Jacobs nous a emmenés sur des chemins de culture prodigieux et la force de sa narration a orienté des vies. Des jeunes ont décidé de devenir archéologues après avoir lu *Les Secrets de la grande pyramide*. À une époque où les pauvres de mon genre ne voyageaient pas, son imaginaire nous transportait dans des mondes fabuleux. À une époque où la bande dessinée était totalement méprisée, il a eu une influence énorme sur les lecteurs. J'ai connu Londres avec *La Marque jaune* ; si j'ai lu des centaines d'ouvrages sur l'Atlantide, c'est encore grâce à lui.

Jacobs faisait un travail formidable sur les sujets de ses albums. Tout est reproduit avec une grande minutie. J'aime aussi ses couleurs. J'aime ces jaunes mystérieux.

Jacobs m'a même sauvé la mise une fois. J'étais à l'école, à Drancy ; le professeur d'histoire nous apprenait l'Égypte antique. C'était un professeur remarquable. Il avait un vrai talent de conteur. Il nous passionnait quand il nous racontait les civilisations anciennes. On était très calmes pendant ses cours. Un vrai miracle.

Un jour, le professeur nous parle des pyramides. Je fais le mariole. J'interviens pendant le cours :

— Monsieur, les petits tombeaux que vous évoquez, ce sont des mastabas.

Le professeur est surpris de m'entendre parler ainsi.

— Monsieur Druillet, je suis désolé, mais en Égypte, les mastabas n'existent pas !

Je sais que j'ai raison puisque Jacobs en dessine dans ses livres. Je tente d'expliquer à mon professeur, sans citer mes sources évidemment. Mais ce dernier m'interrompt d'un très sec :

— Monsieur Druillet, je vous en prie.

La semaine suivante, nous retrouvons le professeur. Avant de commencer, il prend la parole devant tout le monde :

— Monsieur Druillet, j'ai vérifié ; les mastabas, ça existe. Vous aviez raison.

Aura d'intelligence fabuleuse auprès de mes camarades. *By jove*, je suis désormais l'intellectuel de la classe.

Chez les Druillet, on est un peu médium. On se transmet ce don de génération en génération. Ma grand-mère avait ce don, ma mère aussi, et je l'ai également. C'est difficile à expliquer, mais je ressens les choses. Dès qu'il y a une onde négative, je la perçois. Quand je rentre chez quelqu'un, je sais si je suis le bienvenu ou pas. Le matin, je sais si la journée va être bonne ou mauvaise. Mon travail aussi est médiumnique, j'ai la prescience de ce que je dois faire. Je suis très sensible aux choses invisibles. Je sais quand certaines personnes vont mourir. C'est parfois lourd à porter.

J'ai toujours été fasciné par ce que je ne connaissais pas. J'ai toujours été fasciné par l'étrange. L'ésotérisme me passionne. Derrière chaque phrase annoncée dans les religions, il y a un mystère. Mais ce mystère est réservé à ceux qui le connaissent et à ceux qui veulent aller plus loin. L'histoire de la Vierge Marie est un merveilleux conte de fées, mais c'est avant tout un symbole, pas une réalité. Le danger des religions, c'est que certains prennent l'histoire au premier degré, comme une histoire vraie. Et puis, il y a ceux qui *savent*, qui ont accès aux Écritures, à la définition, à la Pensée.

Connaître l'envers du miroir est passionnant, mais c'est très dangereux pour mes travaux. Mon boulot est une quête. Si je connais les interprétations des mystères du monde, je ne peux plus travailler. Les mystères qui sont en moi, je les connais, mais si je les pose sur la table, je ne les mets plus dans mes planches à dessin. Je suis attiré par cette connaissance, je connais l'envers du miroir, mais je suis obligé de me protéger. Ce sont mes personnages qui le franchissent à ma place.

Je crois aux cycles. Je pense que la vie est un éternel recommencement. Au soir de ma vie, j'en suis le parfait exemple. Mon atelier se trouve tout près de la place de Catalogne, une belle ironie de l'histoire, moi qui ai passé une partie de ma jeunesse à Figueras. Et je suis tout près également de la rue du Château, où se situait naguère la librairie Le Kiosque, où j'ai exposé mes premiers dessins. À la fin des années 1970, je fais la connaissance de Jacques Glénat, un jeune homme passionné de bandes dessinées ; c'est aujourd'hui mon éditeur.

Je termine où tout a commencé.

Je suis aussi un héritier des grottes de Lascaux, je suis un homme des cavernes. Il y a un néanderthalien qui sommeille en moi. J'ai gardé le cerveau reptilien de mes ancêtres. J'ai une mémoire ancestrale, et tout cela cohabite en moi. J'ai une forme de mémoire inconsciente qui remonte à l'âge de pierre, et même au-delà. Quand, des décennies plus tard, je me suis retrouvé dans la brousse en Tanzanie, j'ai retrouvé les instincts de survie primaux. Je savais que j'étais dans le vrai.

Je pense qu'il y a une vie après la mort. Je pense que la mort n'est pas ce que l'on peut croire. Je pense que ce monde n'existe pas et que nous sommes des viandes en sursis. La mort c'est l'ultime révélation, c'est une délivrance, et la seule vérité de ce monde, c'est la souffrance. C'est pour cela que je suis non violent, c'est pour cela que je suis contre la peine de mort. Si l'on veut punir un criminel, ce n'est pas en lui apportant la délivrance qu'on le punit, c'est en le faisant vivre sans sa liberté.

Mon œuvre aussi est médiumnique, mais cette fois-ci c'est bien involontairement. Quand j'ai commencé mes albums, j'ai inventé des arcanes et des symboles qui m'étaient évidents, mais dont je n'avais pas les clefs. Des gens se sont reconnus dans ce travail. Très tôt j'ai été sollicité par des sociétés initiatiques. Dans mes bandes dessinées, ils retrouvaient des signes et des symboles qui leur étaient familiers. La franc-maçonnerie m'a rapidement approché. Il y avait des clefs dans mon travail qui les intéressaient. Je les ai accueillis avec respect, mais j'ai poliment décliné leur offre. Je n'étais pas encore prêt. Les satanistes aussi sont venus me voir... Eux, je les ai foutus dehors avec beaucoup moins d'égards. Ils étaient attirés par le chaos et la destruction qui parsèment mon œuvre. J'ai toujours trouvé ça un peu louche ce culte du Mal. Les bêtes à cornes, les pieds fourchus, l'haleine fétide, très peu pour moi. J'ai déjà bien assez à faire avec certains de mes contemporains.

J'ai fait mes humanités dans les musées parisiens. Adolescent, j'avais soif de culture. C'était permanent. C'était violent, j'étais insatiable. Mes plus grands chocs émotionnels se sont déroulés devant des tableaux. Dès que je le pouvais, j'allais au Musée du Louvre. Toutes ces œuvres respirent en moi. Les choses que j'ai vues enfant sont bien présentes dans mon travail. Je me rendais aussi très souvent au musée de l'Homme. J'y trouvais une culture complémentaire à celle des peintres. Je touchais à l'homme dans sa variété et dans ses traditions. Afrique, Amérique du Sud, Océanie, Inuits, je me suis

imprégné de leurs cultures. Mon dessin est un art métissé. Il ne faut jamais trahir son enfance et son adolescence. C'est pareil pour l'art.

Mon choc le plus violent, c'est les grottes de Lascaux. Tout y est, la perspective, la matière, la vie, l'ésotérisme, le symbolisme, la peur de la mort. Des peintres m'ont fortement influencé. Le Greco, Le Caravage, Goya, Soutine, Bacon. Il y a un lien invisible entre eux. Ils sont tous fous. Le Caravage est un cas particulier, il a inventé la caméra à lui tout seul. Ses cadrages, ses plans annoncent le cinéma.

À Rome, j'ai vu la *Pietà*, de Michel-Ange. Il avait à peine plus de vingt ans lorsqu'il a sculpté cette merveille. C'était un génie, il a reproduit l'âme humaine et le mystère.

Quand je vois un tableau de Turner, je ne peux m'empêcher de chialer. À la fin de sa vie, alors qu'il était quasiment aveugle, il a inventé l'impressionnisme.

Il y a Gustave Doré aussi. Mon maître dans le dessin. Mais c'était également un peintre formidable, et injustement méprisé. Ce type d'anathème français, qui frappe les tableaux de Gustave Doré, est hélas révélateur du crétinisme culturel qui frappe nos générations successives.

Un de mes maîtres en peinture, c'est Gustave Moreau. Ce peintre est un fou, un génie, et par bien des aspects, il est proche de la bande dessinée. Certaines de ses toiles sont dessinées à l'encre de Chine et il repeint par-dessus. Aujourd'hui, il m'arrive parfois de faire le contraire.

J'ai une relation particulière avec l'ami Gustave. Un jour d'hiver, à la fin des années 1960, je vais au musée Gustave-Moreau. Le musée est vide. Pas un chat dans les couloirs de ce joyau. Je visite, je vois une merveilleuse petite aquarelle au mur et spontanément, je décroche le tableau, comme si j'étais à la maison... Une seconde après cet acte, je suis pétrifié. Je viens de me rendre compte de mon geste. Je ne suis pas chez moi, mais dans un musée. Je suis comme un con, avec l'aquarelle de Gustave Moreau dans la main. Je regarde tout autour. Rien, ni personne. J'écoute attentivement, pas un bruit, aucune alarme. C'est l'hiver et je porte un long manteau, et l'aquarelle est petite. De drôles d'idées me traversent la tête. Et si, et si... Tout d'un coup, Milou apparaît dans un coin de mon cerveau. Il est habillé comme un ange avec de petites ailes. Il me parle : « Voyons Philippe, repose cette œuvre d'art. Elle ne t'appartient pas. C'est une pièce de musée. » Dans le coin opposé de mon cerveau, un autre Milou, cette fois-ci travesti en démon, me parle aussi : « Voyons Philippe, un Gustave Moreau, cela ne se refuse pas... C'est une occasion unique. Saisis-la... » Je ne sais pas quoi faire. Les minutes défilent. Dans mon

crâne, c'est un embouteillage de sensations. Finalement, je repose l'aquarelle, et quitte le musée en paix. Chez les Druillet, on est un peu barrés, certes, mais on n'est pas des voleurs.

À quatorze ans, je redouble mon certificat d'études. Définitivement pas doué pour les études, le Philippe. J'ai passé une année en école d'orientation professionnelle, à Drancy, à l'école Jean-Pierre-Timbaud. Celle qui récupérait les crétins et les nuls de mon genre. Et comme il fallait faire quelque chose de moi, et que j'étais un peu asocial, ma pauvre grand-mère m'emmenait régulièrement passer les tests de Rorschach. Il s'agissait d'évaluer mon aptitude intellectuelle. Nous voilà rue des Vignes, dans le XVI^e arrondissement, dans le sous-sol glauque d'un cabinet médical, à côté duquel une cellule du KGB passerait presque pour un stand de fête foraine. Je rencontre des gens encore plus glauques que Frankenstein, qui me montrent des taches d'encre. Ils me demandent ce que je vois. Je réponds en vrac : des empires intergalactiques, des vaisseaux spatiaux, des cités englouties... Les mecs me regardent de biais, mais ne disent rien. Ils devaient penser que j'étais fou à lier. Je passe également les concours de l'école Estienne et de l'école Boulle. Je suis brutalement éjecté après avoir passé les entretiens. « Ce débile n'a rien à faire chez nous », qu'ils disaient. Finalement, un type un peu moins étrange que les autres dit à ma grand-mère : « Il a une fibre artistique, il devrait essayer la photographie. »

Sitôt dit, sitôt fait. On m'embarque quai de Jemmapes, dans une école de photographie, et on me place comme apprenti chez Henri Leclerc. Pendant trois ans, je vais apprendre les bases de la photographie, qui me serviront pour la bande dessinée. Mais à l'école, je suis un *alien* pour mes nouveaux camarades. Je dévore les Fleuve Noir – un « éditeur de gare » qui publiait des récits d'anticipation – méprisés par l'intelligentsia, et que j'achetais d'occasion à cinquante centimes chez les bouquinistes. Le dimanche, je vais voir des péplums, des films fantastiques. Je leur parle de Bradbury, Stefan Wul et compagnie à une époque où il faut parler de grââânde littérature et d'existentialisme et aller voir les films de la « nouvelle vague ». Dans les cinq mètres carrés de ma chambre de bonne, je reçois mes amis. Maxime Jakubowski, accompagné de Michel Demuth, débarque d'Angleterre avec un livre d'un genre nouveau. Il me lit des passages d'*Elric le nécromancien* de Michael Moorcock. C'est la révélation. Le choc. Je découvre l'*heroic fantasy*. Je ne m'en remets pas. Mais au quotidien, ces belles lectures ne me servaient à rien. Pour draguer une fille qui me plaît bien, je joue à l'intellectuel, je lis Proust... Rien de plus chiant que les accouplements de la grande comtesse avec le petit

baron. J'achète *Le Mur* de Jean-Paul Sartre. Un cauchemar absolu, mais je persévère. Je vais voir les films de Godard, mais c'est au-delà de ce que je peux supporter... Finalement, je me suis tapé tout ça pour rien, car je n'ai pas eu la fille. J'étais trop différent. Je ne suivais pas la mode. Je n'étais vraiment pas fait pour elle. Trop asocial. Salaud de pauvres ! Malgré tout, dans cette école, je n'ai pas oublié que je me suis épanoui, avec des amis, comme on pouvait le faire à l'époque. Cela reste pour moi un grand moment de ma vie.

Dans ma chambre du sixième étage de la rue d'Eylau, je construis un univers familial. Je suis un vrai petit gothique. En hommage à Edgar Poe, j'ai un corbeau empaillé cloué au mur, et une tête de mort trône sur une étagère. Je découvre *À Rebours* de Huysmans, un livre au titre prémonitoire, qui semble avoir été écrit pour moi. Dans ma chambre de bonne, je fais comme Des Esseintes, je peins les carapaces de mes tortues en or, sur lesquelles je colle de faux diamants. Le problème, c'est que les tortues respirent par la carapace, et meurent au bout de huit jours. J'ai mis un peu de temps à comprendre. Je ne vis pas dans le même monde que les autres.

Je suis placé comme apprenti chez Henri Leclerc. Photographe à Paris. Peintre à ses heures, et disons-le clairement, un peu barré mentalement. Décidément, je suis prédestiné à tomber sur des barges. On se sent moins seul. J'ai seize ans et je découvre un autre monde. Leclerc faisait des photos de mariages, de bébés. Mais il faisait aussi les strip-teaseuses, les filles à poil. Dès qu'il avait le dos tourné, j'admirais la qualité de son travail... Rapidement, je me sers d'un appareil photo. Je fais des photographies de mariage. Je vais à l'église. Souriez ! Clip, clap, c'est dans la boîte. Au début, tout va bien. Puis j'assiste à la débâcle du mariage, au fur et à mesure que les invités sont ivres. Par deux fois, je vois la mariée monter dans une chambre et s'envoyer en l'air avec une personne différente que son promis... J'apprends la lumière, les images, la profondeur du champ. Je commence à gagner un peu d'argent avec mon salaire d'apprenti. Je m'achète des livres, des pots de peinture.

C'est Henri Leclerc qui m'a appris à peindre. Mon premier tableau représente un clochard adossé à un mur, à côté d'une poubelle. Une grande œuvre. Malheureusement, je l'ai perdue. L'art du ^{xx}e siècle s'en remettra. Ensuite, je vais travailler rue Copernic, chez un nouveau patron. Je fais des reportages dans le monde du jazz, du rock. Je vais dans les concerts, à l'Olympia, à la Cigale. J'ai photographié Ray Charles, Louis Armstrong, Ella Fitzgerald, etc. Je ne suis pas mauvais. Du coup, j'entre à *Midi-Minuit fantastique*, une revue sur le cinéma fantastique d'horreur et de science-fiction, où je fais des

photogrammes pour Francis Lacassin, un historien de la bande dessinée, des *serials* et de la littérature populaire. Pour les « moins de vingt ans qui ne peuvent pas connaître », faire des photogrammes consistait à se rendre dans une salle de cinéma pendant la séance d'un film avec son appareil, et à photographier l'écran, plan par plan – en général sous les insultes des spectateurs que, à juste titre, nous dérangions – pour avoir une trace visuelle de la mise en scène du film.

Un vendredi soir, mon patron ferme la boutique pour le week-end.

— À lundi Philippe !

Je ne lui dis qu'un mot.

— Non.

Mon patron est abasourdi.

— Mais Philippe...

Je lui réponds que je ne ferai plus de photographies. Que mon avenir est ailleurs. Que je vais travailler pour moi. Mon futur, c'est la bande dessinée. Dans les métiers artistiques, il y a des moments où il faut avoir assez de folie pour dire non, et accomplir sa volonté de création.

Un jour, j'ai rencontré un homme pas banal. Un phénomène comme on en croise une fois dans sa vie. Il a beaucoup compté pour moi, et je tiens ici à lui rendre hommage. Cet homme, c'était Jean Boullet.

Je l'ai rencontré par l'entremise de Francis Lacassin. J'étais jeune et j'étais fou de cinéma. Jean Boullet avait créé avec d'autres *Minuit-Midi fantastique*, et il avait besoin de quelqu'un pour faire des photogrammes. C'est comme ça qu'il m'a embauché.

Jean Boullet était un personnage exceptionnel. C'était un homme d'une culture prodigieuse. Il s'intéressait à tout, il connaissait tout. Il était universel et baroque à la fois. Sa maison de la rue Bobillot était un vrai musée. Il pouvait parler de bande dessinée, de littérature fantastique, de science-fiction, de vampires, d'histoire et de peinture en même temps. C'est à lui que je dois mon éducation artistique. À une époque où l'on ne jurait que par la *Nouvelle Revue française* et l'art abstrait, il m'a initié au symbolisme, au quattrocento, et m'a fait découvrir Jules Verne. Si j'ai un casque de scaphandrier dans mon atelier, c'est grâce à lui. Il m'a aussi fait découvrir l'art cynégétique. Tous les soirs, on allait à la Cinémathèque.

Le seul problème, c'est qu'il était fou à lier. C'était un hystérique du cul. Il était très extrême dans ses rapports sexuels. C'était un dur,

un sauvage, un puissant. Ce qu'il voulait, c'était avoir une bite dans le cul et un couteau sous la gorge. À l'époque, j'étais jeune et beau. J'avais les cheveux longs et des pantalons en cuir. Je crois qu'il m'aimait bien et c'était réciproque. Cependant, je n'ai jamais couché avec lui. À un moment, j'ai bien failli y passer et je dois bien avouer que je n'avais rien contre. Mais cela ne s'est pas fait. Je ne sais pas pourquoi. Tous les deux, on est restés chastes.

Jean Boullet avait eu une vie très riche. Il avait été naguère secrétaire de Sacha Guitry et avait travaillé avec Jean Cocteau. Ils étaient assez semblables, ces deux-là. La seule différence, c'est que Cocteau était un mondain, tandis que Jean Boullet était un authentique *underground*. Jean Boullet avait aussi un certain talent pour le dessin. C'étaient des dessins d'un genre particulier ; Cocteau l'avait fortement influencé. C'étaient toujours des mauvais garçons, des marins en goguette, de jeunes scouts en uniforme... Toujours dans des positions équivoques, la braguette ouverte, avec des braquemarts formidables. Il paraît qu'ils sont très recherchés par des amateurs qui redécouvrent son œuvre.

Avec Jean Boullet, nous avons travaillé sur les films de la Hammer. On organisait des projections chez lui. On avait deux films fétiches, le *Dracula* de Terence Fischer et le *King Kong* de Cooper et Schoedsack. On les connaissait par cœur. Même dans les plus infimes détails. On analysait le film plan par plan. À un moment, dans le château de Dracula on voit un crucifix, et sous un tapis, on peut voir un câble d'éclairage. Le problème avec Jean Boullet, c'est qu'il transposait ses fantasmes au cinéma. Même si le film était mauvais, il y trouvait son intérêt en admirant la plastique des acteurs. Jean Boullet adorait *Les Chasses du comte Zaroff*, notamment la longue partie de chasse à l'homme, avec toute la symbolique sexuelle qui en découle, *Le Masque d'or*, parce qu'il y avait quatre grands Noirs en slip autour du lit à baldaquin, et *Tarzan*, bien sûr, même s'il trouvait Johnny Weissmuller beaucoup mieux sans son pagne. Il n'a jamais compris la nouvelle vague, toute cette génération de critiques qui passaient leur temps à analyser les films. Eux ne fantasmaient pas dessus comme Jean Boullet.

Un jour, il m'a annoncé qu'il voulait tourner un court-métrage sur Dracula. Un film en 16 mm, tout en ombres chinoises. Avec Roland Lacourbe, on s'est lancés dans l'aventure. On a fait chacun une partie des décors du film. Tout se passait bien, jusqu'au moment où l'on a dû composer avec ses gitons qu'il allait draguer dans des endroits impossibles et qu'il nous imposait. On n'avait pas le choix, il fallait l'accepter. Avec Jean Boullet, j'ai visité Londres, à la recherche des lieux où avait vécu Bram Stoker.

Tout ça, c'était Jean Boulet. Un personnage hors norme. Qui était à la fois craint et respecté. Il avait aussi un formidable sens de la répartie. Un jour chez Losfeld, l'écrivain Claude Seignolle est entré dans la librairie, et voit Jean Boulet tout habillé de cuir. Voulant jouer au marquois, il l'apostropha ainsi :

— Bonjour monsieur le comte Dracula !

Et Jean Boulet, féroce, de répliquer :

— Bonjour, monsieur le compte d'auteur !

C'était plié.

Plus tard, Jean Boulet s'est installé à Montparnasse, rue du Château, dans le XIV^e arrondissement. Il a créé la librairie Le Kiosque, que de jeunes passionnés tels que Jacques Glénat et Jean-Pierre Dionnet, tels que beaucoup d'autres, fréquentaient. Jean Boulet avait un entregent formidable. Il appréciait beaucoup la bande dessinée américaine d'avant-guerre. Il s'était rendu compte qu'il y avait un vrai patrimoine. Jean Boulet passait son temps à les exhumer, achetait des stocks auprès des éditeurs, et les revendait. C'est lui qui a remis en valeur ces bandes dessinées d'avant-guerre, c'est lui qui a créé leur cote, et lancé le marché. Après cette expérience, nous nous sommes perdus de vue. Je l'ai revu une fois, c'était au début des années 1970. Il participait à un salon de bandes dessinées. Il animait le stand... Disney ! J'ignore comment il a pu obtenir ça. Entièrement vêtu de cuir, avec des paillettes sur la figure, il tripotait les gamins qui venaient acheter des livres...

À la fin de sa vie, il est parti en vrille. Il a fait la connerie monumentale de vouloir ressembler à ses fantasmes. Il s'est fait opérer une fois, il voulait avoir le nez épaté des boxeurs de Jean Genet. C'est le début de la fin. Comme Philippe Druillet, Jean Boulet vivait sa folie jusqu'au bout, et était instable financièrement. Il dépensait plus qu'il ne gagnait. Les gitons, ça coûte cher, et les impôts le harcelaient. C'est vite parti dans tous les sens. Il s'est enfui en Algérie. Il est mort pendu. Un jeu sexuel qui a mal tourné. Il s'est fait suicider. Quand il est mort, sa librairie a été mise à sac. Des trésors inestimables se sont évaporés.

Mille neuf cent soixante-quatre, comme des milliers d'autres crétins de ma génération, je me retrouve sur un quai de la gare d'Austerlitz. Direction, la caserne de Montluçon. C'est l'heure du service militaire. C'est le grand brassage de la jeunesse. Avant de partir, ma grand-mère a rempli ma valise de pâtés et de boîtes de conserve. Et plus précieux que tout, elle a mis également mon diplôme de certificat d'études, pour montrer à ces militaires à quel point j'étais intelligent...

Sur le quai de la gare, c'est la foule. Il en vient de partout. De la ville, de la campagne. Des fils d'ouvriers, de paysans, de bourgeois également... Sur le quai, un gars qui me regarde. Il avait le même aspect que moi. Très beau mec, vaguement artiste, un peu sympa. On était un peu paumés tous les deux. On discute, on échange des banalités. Mais le train arrive et c'est la cohue. On nous gueule dessus : « Montez là ! Montez là ! » Je perds de vue mon nouvel ami. Je trouve une place dans un compartiment, et à ma grande surprise, je le vois qui s'assied en face de moi. Le hasard fait bien les choses. On commence à parler, il s'appelle Jean Fourastier, c'était le fils d'un grand publicitaire des années 1950-1960. On se parle pendant tout le trajet.

Arrivés à Montluçon, c'est à nouveau la pagaille. Trois mille jeunes débarquent dans la caserne. On est séparés. Les militaires font l'appel. Je me dirige vers ma chambrée. On m'attribue un lit. Juste à côté du mien, mon ami Jean Fourastier... Le destin l'a décidé ainsi. On ne se quittera plus.

On passe ensemble nos deux mois de classe. Après nos journées à crapahuter dans la campagne, on redevient des artistes. Jean peint, et moi je dessine. Un jour, un capitaine nous voit en train de gribouiller et nous apostrophe : « Ah ! vous êtes artistes ? » On n'ose à peine dire oui, c'était la question piège pour les corvées... Et le capitaine de nous demander de faire le graphisme des menus pour la communion de son fils... Ce sera notre chance. Quinze jours après notre arrivée, nous voilà tous les deux planqués au sous-sol de la caserne de Montluçon à dessiner, pendant que nos camarades creusent d'inutiles tranchées dans la forêt avoisinante...

Quelques semaines plus tard, on est en permission. Avec Jean, on remonte sur Paris. Sur le quai de la gare l'attend Nicole, sa compagne, accompagnée de son frère Michel. Elle est belle Nicole... Une sacrée femme. Très libre de mœurs. Très en avance sur son époque. Nos regards se croisent. Des émotions. Mais je ne dis rien. Les copains, c'est sacré.

Après les classes, je me retrouve au fort d'Ivry avec l'ami Jean Fourastier. Nous voilà au centre photographique des armées. La planque en or, tout près de Paris. Dans le fort d'Ivry, il n'y avait que des fils de bonne famille qui attendaient que la corvée passe. À Ivry, le surmenage ne nous guettait pas. Une fois le travail terminé, je pouvais dessiner. Tous les soirs, je peux rentrer chez moi, retrouver ma mère et ma grand-mère, sauf quand j'étais en tôle, ou retenu au fort les jours de sécurité et de consigne.

Mais ce n'est pas un hasard si je me retrouve dans cette planque en

or. Je l'avais fait exprès. Je ne voulais pas faire l'armée, je ne voulais pas passer mon temps à faire le guignol en Allemagne ou ailleurs. Mais quand on n'a pas de relations, ni d'amis influents pour appuyer le dossier, c'était la merde. Le piston, c'est Philippe Druillet qui se l'est fabriqué. Avant mon incorporation, je me suis fait embaucher comme retoucheur photo, dans ce même service photographique. J'y suis resté six mois. C'était un emploi civil, mais comme cela j'étais sûr qu'après mes classes, je retournerais à Ivry, passer mes journées à tripatouiller des photos.

C'est dans le fort d'Ivry qu'est né Lone Sloane. Pendant mon service militaire, je dévore les livres de science-fiction et de bandes dessinées. Je passe mes nuits à la Cinémathèque. À la même époque, je découvre *Le Matin des magiciens*. Pour toute la compagnie, je suis l'abruti de service, avec mes envies de planètes. Pour eux, j'étais bon pour Bicêtre. Histoire de ne pas arranger les choses, lors d'une permission, je vais à Machecoul avec mon sac de couchage, et je passe la nuit dans les ruines du château de Gilles de Rais.

Dans cette planque de fils de bonne famille, je dénote un peu, moi, le fils de la concierge. Pour la première et seule fois de ma vie, j'ai honte de mon statut social. Les autres gars du fort d'Ivry sont fils de politiques, d'industriels, de médecins. Pour éviter les questions indiscrètes, je dis à tout le monde que ma mère possède un bel appartement dans la rue d'Eylau, dans le XVI^e arrondissement, et qu'elle a fait jouer ses relations. Ce n'est pas beau de mentir. Seule consolation, je revois Nicole de temps en temps. On commence à sympathiser. Il ne se passe toujours rien, seulement des envies... On parle de tout et de rien, de son travail de secrétaire, qui l'emmerde profondément. Un jour, au cours d'une permission, Nicole me présente son meilleur ami, Charles Cohen, qui jouera un rôle fondamental dans notre vie. Charles était originaire d'Égypte, et avait dû quitter le pays après l'affaire du canal de Suez. C'est comme apatride qu'il a débarqué en France et avait fait la connaissance de Nicole, dont il avait été le premier amour. Après, Nicole est tombée dans les bras de Jean, mais Charles était resté dans son cercle intime. Charles était ingénieur du son. C'était un grand esprit, un être d'une formidable intelligence, un ravagé de Beckett aussi. Bon dessinateur, bon peintre, il est surtout passionné de musique. C'est lui qui a fait ma culture musicale en me faisant écouter les compositeurs dont j'ignorais les noms. Avec le temps, il est devenu un ami intime. On dit que les contraires s'attirent, Charles en est la preuve... Pendant que j'étais au fort d'Ivry, Charles était aussi l'émissaire de Nicole. Depuis quelques mois, elle commençait à me regarder différemment, et c'est Charles qui était chargé de porter les messages.

Et un jour, nous voilà libérés. Moi, cinq jours plus tard que les copains, pour le principe. Pendant mon service militaire, j'avais écopé de quatre-vingt-dix jours de consigne, et de trente-cinq jours de taule. Mais la taule, au fort d'Ivry, était très supportable. J'étais un insoumis, et définitivement pas fait pour l'armée, même si aujourd'hui mon regard a changé sur l'institution. À ma sortie, c'est aussi la fin de l'année. Noël approche. Je fête ça avec les copains. On boit beaucoup. Nicole est là. On monte à l'étage. On s'envoie en l'air. C'est le début d'un grand amour. C'est aussi le début d'un drôle de ménage qui va durer longtemps.

Il est difficile d'imaginer la France d'avant Mai 68, si on ne l'a pas connue. Je ne suis pas du genre à faire la leçon, je ne veux pas faire mon vieux con, mais à cette époque, la France avait un beau balai dans le cul. La littérature, c'était Proust. La narration, c'était Proust. Le style, c'était Proust. Pour la philosophie, c'était Jean-Paul Sartre. Point final. Avant Mai 68, il y avait une sorte de culture officielle qui avait droit de cité et dont la contestation n'était même pas envisageable. Cette culture sentait bon le formol des agrégés de lettres classiques, et suintait la suffisance sorbonnarde. Pour les allumés de ma génération, quand on débarquait avec nos histoires de planètes, de vaisseaux spatiaux et de héros intergalactiques, on nous prenait – au mieux – pour des malades mentaux. On nous ignorait. On était rejetés. On était les Jean Moulin de la culture. Le supplice de la baignoire en moins.

Pourtant, les choses évoluaient. Il y avait quelque chose qui bougeait. C'était presque imperceptible, mais les mentalités changeaient. Seule la classe politique n'a rien vu venir. De Gaulle, à l'Élysée, il s'en contrefoutait de cette France qui se métamorphosait. Il se l'est prise violemment dans la gueule. Mais je pense qu'au fond de lui, il n'a rien compris au mouvement. Il a dû penser que nous étions des ingrats. Il était d'une autre époque, d'un autre monde.

Avant Mai 68, les amateurs de science-fiction étaient considérés, au mieux, comme des originaux. Il n'y avait guère que Ray Bradbury qui échappait aux moqueries. Mais c'était un auteur pour journalistes mondains. C'était pareil pour la bande dessinée, qui était tout juste tolérée comme une distraction pour adolescents idiots. Les adultes qui lisaient ça devaient le faire en cachette pour être tranquilles. On était loin du « neuvième art ». Les abrutis comme moi qui appréciaient la science-fiction, et qui avaient des prétentions au dessin, étaient bons pour la camisole. C'était ça la France d'avant Mai 68. Pour des « artistes » de mon genre, il fallait y aller au couteau.

Et pourtant, la perception des choses évoluait. Tout d'abord, il y avait Lovecraft qui venait d'être traduit en français. Quand j'ai lu *La couleur tombée du ciel*, je n'ai pas dormi pendant quinze jours. En 1960, il y avait eu une révolution. Les éditions Gallimard avaient publié le livre de Jacques Bergier et Louis Pauwels, *Le Matin des magiciens*. C'était une révélation pour l'époque. Ces deux-là amenaient une pensée non cartésienne. C'était une ouverture différente sur le monde littéraire. Cela remettait en question les références culturelles françaises. Ils officialisaient une culture fantastique. Ils disaient qu'il y avait quelque chose derrière le miroir. C'était bouleversant.

À cette époque, j'arpentais les rédactions. Je les harcelais sans cesse. Je crobardais dans mon coin, avec mes histoires de science-fiction. Avec mes planches, je suis allé voir Raymond Poïvet dans son atelier de la rue des Pyramides. Il a accepté de me recevoir, ainsi que les dessinateurs de *Vaillant*. Roger Lecureux, Gigi et les autres, ont épluché mes dessins. Ils ont apprécié mes qualités, pointé mes défauts. Pendant plusieurs heures, Poïvet m'a expliqué les choses, il m'a guidé dans le travail. Il n'a pas publié mes dessins, mais je suis sorti regonflé à bloc de cet entretien.

En 1964, pendant l'armée, avec mon culot et mes planches pour seuls bagages, je me suis présenté au journal *Pilote*. À l'époque, je dessinais des personnages inspirés de *Flash Gordon*. Je me suis retrouvé dans un bureau, face à René Goscinny. J'étais terrorisé. Il a examiné longuement mes planches et m'a dit : « C'est très intéressant votre travail, je ne comprends pas très bien tout ce que vous faites. Actuellement, je ne suis pas prêt. Mais revenez plus tard, j'ai un projet pour *Pilote*. »

La révolution culturelle viendra beaucoup plus tard. En septembre 1968. Elle a un nom, *2001, l'Odyssée de l'espace*. Le chef-d'œuvre de Stanley Kubrick. Je le vois à l'époque avec Roland Lacourbe, salle Wagram. En sortant du cinéma, on parle du film sur le trottoir. On est tous sous le choc. Une quinzaine de personnes nous écoutent converser. Les gens n'y comprennent rien. Avec Roland, on explique la symbolique du film. Pour la première fois, les critiques sont obligés de se taire. Stanley Kubrick est une référence pour la presse, il est inattaquable. Les ricanements ne sont plus de mise. Le scénario est hors norme, les acteurs sont magistraux, la mise en scène est parfaite. Un homme a filmé le cosmos comme jamais. Un homme a créé un futur. Un homme a mis nos rêves en images. Chaque plan de ce film est une peinture. C'est lui aussi qui a inventé la 3D avant la naissance de l'ordinateur. Nous lui devons tout.

Dans ma chambre de bonne du sixième étage, je crobarde. Je dessine un peu de tout, mais c'est très mauvais. Je persiste, je patauge. En 1964, Éric Losfeld publie *Barbarella* de Jean-Claude Forest. La révolution. La bombe atomique. Lavoie, le chemin. Pour la première fois, quelqu'un invente une histoire graphique pour des adultes intelligents et consentants. C'est aussi un formidable succès. Je me précipite à la librairie du Terrain Vague avec mes dessins. C'est Nicolas Deville qui se charge des présentations. Je montre mes planches à Éric Losfeld. Par chance, il ne connaît rien à la bande dessinée. Il accepte de me publier et me commande un album. C'est la gloire, je me lance. Je construis un scénario, une histoire, des personnages. Nicole et Jean ont des doutes. Je travaille comme un fou. Je vais y arriver. Pendant un an et demi, je dessine, je livre mes planches au fur et à mesure. Je crève la dalle. J'ai des fantasmes de charcuterie, de pains au chocolat. Je suis jeune, mon corps à faim.

De temps en temps, je vais au Terrain Vague quémander un peu d'argent. Mais Losfeld ne payait jamais. Lui arracher du fric, c'était grand-guignolesque. Du théâtre, du mauvais vaudeville. Le rituel était immuable. J'entre dans sa librairie, Losfeld est assis dans un fauteuil, une canne à ses côtés, une jambe sur son bureau. Sa jambe le faisait horriblement souffrir et l'empêchait de bouger. On commence par des banalités. Puis il me demande si j'avance. Je le rassure sur ce point : « Vous avancez dans vos travaux monsieur Druillet, c'est bien, c'est très bien... » Je lui demande respectueusement s'il peut m'avancer un peu d'argent. Losfeld se récrie : « Ah l'argent ! toujours l'argent ! Vous avez besoin d'argent ? » Je lui dis que oui. Pour faire caca, il faut manger avant. Le temps passe, le pognon ne vient pas vite. Je me permets d'insister, toujours très respectueusement. M. Losfeld se retourne alors vers M. Druillet, bien plantée derrière sa caisse : « Est-ce que l'on a pas un petit quelque chose pour M. Druillet ? » Bien entendu, M. Druillet levait les mains au ciel avec la tête qui oscille de gauche à droite... Elle fouille quand même dans la caisse. Ça dure longtemps la comédie, cinq bonnes minutes. À force d'insister, elle me sort, du bout des doigts, un billet de cent francs, et me le tend, comme s'il s'agissait d'une maladie honteuse. Je me précipite sur le bifton. À l'époque, cent francs, c'est une semaine de répit. Je vais pouvoir manger.

L'album est sur les rails. La sortie est imminente. Losfeld me conseille de prendre un agent, une bien étrange idée. Je sais bien que l'époque est à toutes les folies, mais quand même... Aujourd'hui, j'ai bien compris quel est le rôle d'un agent, à savoir, protéger l'artiste. Mais à l'époque, j'ai vingt ans, je ne comprends pas, je ne savais même pas que ça existait. Éric insiste. Il me conseille un ami : « Un agent,

c'est important pour ta carrière. » Je vais voir son gars, un certain Polignac-Dalmas qui habitait à Paris, rue de la Grande-Truanderie ; on est prié de ne pas rire... Monsieur l'agent sous-louait une partie de ses bureaux à l'équipe d'*Hara-Kiri*. Au détour d'un rendez-vous, je rencontre Cavanna. Mon travail l'intéresse. Un jour, je lui apporte mes planches. Cavanna les regarde. Il hurle : « Mais c'est à chier ton truc. Tu piges rien au dessin toi. Il faut faire bander le lecteur. Tes nichons là, ils sont pas assez rapprochés. Resserre-les, ça fait un "Y", le lecteur bande, et c'est gagné. » J'en reste sans voix. Nul n'est parfait. Mai 68 fera de lui un grand penseur, un grand écrivain et l'avenir le justifiera.

En 1966, *Le Mystère des abîmes* paraît. La presse est partagée. Beaucoup de journalistes ont été cléments avec moi parce qu'ils aimaient bien Losfeld. Dans un article du *Monde*, Hubert Juin me démolit : « Dans le fond, Lone Sloane, ce n'est qu'un gardien de vaches perdu dans le cosmos. » Quand je lis l'article, j'ai la rage, mais la rage qui fait avancer. Je vais lui montrer à ce pauvre con qui c'est Druillet. Cette première bande dessinée, c'est mon banc d'essai. Mon *Tintin au pays des Soviats* à moi. Je n'étais pas encore au point. Le livre aussi connut un succès mitigé. Losfeld en a vendu mille cinq cents exemplaires, sur un tirage de six mille. On ne peut pas parler de succès, mais ce n'est pas un échec non plus. Après la sortie de *Lone Sloane* dans *Pilote*, Losfeld remettra l'album en vente et ce sera un succès. Bien entendu, je n'ai jamais touché un rond de tout ça.

Malgré ces déconvenues, j'étais content, j'avais construit quelque chose, inventé un langage. Mon avenir était là.

Qui est Lone Sloane ? Je me pose parfois la question. Sloane est un peu comme moi, unique et multiple à la fois.

C'est pendant mon service militaire, au service photographique des armées, que Sloane est né. Pendant un an, je m'emmerde comme un rat mort. Je crée mon personnage sous les quolibets des autres appelés. Comme je retouche les photos, j'ai accès aux images secrètes de l'armée. J'attrape les photos des essais nucléaires à Regan, dans le Sahara algérien, et je fais un photomontage, avec Sloane devant.

Sloane vient d'une revue américaine, *Amazing stories*, si j'ai bonne mémoire. Sur la couverture d'un numéro, je vois un personnage bardé de cuir et armé de pistolets. En même temps, je dévore les romans de Catherine Moore. Des romans écrits dans les années 1940. Un cycle d'aventures qui se déroulent sur la planète Mars. Le personnage récurrent de la série s'appelle Northwest Smith, un baroudeur intergalactique. Je tombe dessus, et le personnage de Sloane est né. Ne restait plus qu'à lui trouver un nom. Je passe la nuit à me creuser la

tête. La phonétique m'aide un peu. Je pense à « Lone » pour « solitaire », que je mélange avec « Slane ». « Lone Sloane », je le tiens le nom de mon héros. Je suis très fier de ma découverte. Qu'est-ce que je suis bon ! Je parade avec mon personnage. Trois mois plus tard, je vais en Angleterre avec Jean Boulet, et je peux lire un peu partout : « Sloane Street », « Sloane Square », etc. Du « Sloane » partout, et à toutes les sauces. Le génie que je suis avait largement été devancé.

Sloane est un maudit. Il a dépassé le stade de l'humain. C'est un antisocial, un voyou. Il est à la fois négatif et positif. Sloane est aussi un Initié. Il a voulu aller au-delà de ce qui est permis. Dans la tétralogie de Wagner, Wotan perd un œil. Mon héros a les yeux rouges parce qu'il a été trop loin dans sa recherche ésotérique. S'il a les yeux cernés de noir, c'est aussi en hommage au *Fantôme du Bengale*. Mais Sloane n'est pas mon double. C'est un personnage auquel je suis très attaché, mais je n'en rêve pas la nuit. Je me sers de lui pour ouvrir des portes, explorer de nouveaux univers. Je suis seulement son père « adoptif ». J'avais besoin d'un totem. Sloane est le symbole de tout ce que j'ai appris, volé, et dont je me suis inspiré au cours de ma vie pour construire ce personnage. Même s'il doit y avoir une petite part de transposition.

Sloane est noir comme Lovecraft. Il y a chez lui un désir de mort et de vie à la fois. C'est du nihilisme à l'état pur. Sloane est entièrement refait, il n'a pas la même notion du temps. C'est un barbare, c'est un violent. Il est ambigu. Sloane a des super pouvoirs, mais ce n'est pas un super héros.

Bien sûr, il y a du Druillet dans Sloane. Dans *Le Trône du Dieu noir*, on trouve toute ma vie. La malédiction, la poursuite, l'errance. Dans cet album, le « chevalier errant », c'est toute ma jeunesse, baladée de gourbis en logements. Aucun point de fixation, toujours nomade. Avec la perte de l'amitié tous les deux ans. Sloane c'est aussi l'évolution permanente, la réussite, l'échec, mes humiliations, la cassure, l'impossibilité de construire, y compris dans le mariage. Sloane, ce sont les familles qui ont disparu. Je suis toujours en perte de quelque chose. C'est ma quête du Graal. Mais dans la quête du Graal, le plus important, ce n'est pas de trouver le Graal, ce qui compte, c'est la recherche. Sloane c'est ça. Un personnage en errance totale, mais qui sait ce qu'il doit faire au moment donné. Qui sait dire non quand il le faut.

Dans *Chaos*, Sloane combat Shaan, qui n'est rien d'autre que Sloane plus vieux de trois cents ans. Sloane combat ce qu'il ne veut pas devenir, et ce combat est un peu le mien. Moi aussi je me suis battu toute ma vie pour ne pas ressembler à mon père. Sloane sait que son adversaire n'est rien d'autre que lui-même. Shaan est l'incarnation du

Mal. C'est l'Adolf Hitler de la galaxie. Sloane ne veut pas devenir mauvais, et tente de changer son destin. Le combat est terrible, c'est l'éternelle quête vers la lumière. Shaan est une création de Jacques Lob, il nous fallait quelqu'un pour représenter le Mal. Pendant longtemps, j'ai cherché à le dessiner, sans jamais y parvenir. Ce n'est pas facile de représenter le Mal. Et puis un jour, la révélation. Je suis au cinéma, je regarde *Apocalypse Now* et je vois Marlon Brando surgir du temple khmer. Sa silhouette massive, son crâne rasé, le jeu des ombres. L'acteur dégage une force magnifique. C'est la révélation. C'est Shaan qui m'apparaît. J'ai failli crier son nom dans la salle de cinéma. Je rentre à la maison et je dessine Shaan. J'ai trouvé l'inspiration.

Dans un certain sens, Yearl est le meilleur ami de Sloane. Il partage ses souffrances. Sloane, c'est le fils d'une prostituée et d'un voleur. Un beau pedigree. Ce n'est pas un fils de concierge. Il n'y a pas de concierge sur Mars. J'ai créé un monde, mais je ne peux plus faire n'importe quoi. Une fois que le personnage est créé, l'auteur est à sa remorque. Un grand classique.

Régulièrement, j'ai besoin de le retrouver. J'ai besoin de lui pour me raccrocher. Tout est dans ma tête. Pour sa prochaine aventure, Sloane sera le personnage de Dante. *La Divine Comédie* entre parfaitement dans sa cosmogonie.

J'ai trouvé ma voie. C'est le dessin. Je veux en faire mon métier. Mais à cette époque, c'était dur. Très dur. J'en ai bavé pendant ma jeunesse. Pendant des années, j'ai crevé la dalle. Midi et soir c'étaient des œufs et des nouilles. Je rêvais de coquilles Saint-Jacques. Si j'en suis arrivé là aujourd'hui, c'est parce que j'ai eu la rage. La rage de survivre pour échapper à l'humiliation, à l'insulte et au mensonge. Tout ce que j'ai eu dans ma vie, j'ai été obligé de me battre pour l'avoir. On ne m'a jamais rien donné. Je n'ai jamais rien obtenu facilement. C'était au couteau, c'était sanglant. Je suis un barbare.

Après le service militaire, je retrouve ma chambre au sixième étage de la rue d'Eylau. Jean et Nicole se sont installés à la Muette, dans le XVI^e arrondissement, à quelques encablures de chez moi. Notre vie à trois se poursuit, mélange d'érotisme, de désir et de partage. On fait l'amour. C'est Nicole et moi, Nicole et Jean, parfois tous les trois dans le même lit. Mais au bout de trois ans, je sens que j'étouffe. Dans ma chambre du sixième étage, je prépare mon futur et commence à m'éloigner d'eux. Je travaille dur. J'encaisse les critiques, les sarcasmes et les refus. Je vis de petits boulots.

Un jour, je dis à Nicole que c'est fini entre nous. Ce n'était plus une

vie, on ne pouvait pas continuer comme ça. Pendant quinze jours, je passe dans une autre vie. J'écoute du rock'n'roll, je découvre les albums des Doors, je sors avec une nouvelle femme. Une très belle femme d'ailleurs, et qui l'est toujours aujourd'hui. Et puis une nuit, on frappe à la porte. J'avais reconnu le bruit de ses pas, c'était Nicole, elle était en pleurs. Sur le pas de ma porte, elle me dit : « C'est toi. » Je suis sous le choc. Je me retrouve comme un con, à moitié nu sur le palier de ma chambre de bonne, avec ma dernière amie au lit, qui fait semblant de dormir et de ne pas entendre. Je bafouille une réponse, je l'éconduis poliment, je ne suis pas seul... Elle fait mine de comprendre et repart, toujours en larmes. Je me recouche, et ça se bouscule dans mon cerveau. Après quelques instants, je me rhabille et je rejoins Nicole à son domicile dans le XVI^e. On se parle toute la nuit.

À l'aube, on a fait un pacte tous les deux. J'ai compris que Nicole était la femme de ma vie. Pour le meilleur et pour le pire. Je reviens tout penaud dans ma chambre de la rue d'Eylau. Beau joueur, Jean Fourastier va s'effacer et rejoindre les hommes de sa vie. On est toujours amis, on se reverra régulièrement, mais les choix sont faits. Le pacte est conclu. Nicole et moi, ce sera à la vie, à la mort

Me voici dans la télévision maintenant. Que ne faut-il pas faire pour gagner sa vie. Avec des copains, je participais comme figurant à *Bienvenue*, l'émission animée par Guy Béart. Mon travail était très simple. On était assis sur un cube avec les filles de l'agence Catherine Harley. On écoutait quand il fallait écouter, on applaudissait quand il fallait applaudir. J'y ai vécu des grands moments de musique. On était royalement bien payé pour faire ça. Sept cents francs de l'époque par émission. Mais le meilleur, c'était les filles. L'agence Harley était la plus classe du moment. Les figurantes étaient de vraies bombasses, avec minijupes à ras le minou, et les nichons qui débordent. Aujourd'hui encore, j'ignore pourquoi je n'ai pas craqué. Peut-être que la production mettait du bromure dans le café. Ou tout simplement parce qu'elles ne voulaient pas...

Avec Guy, on a sympathisé. J'adore le personnage, et j'aime beaucoup ses chansons avec les mélodies qui restent dans la tête. On avait des points communs aussi. Comme moi, Guy était fou à lier, et il était complètement mégalomane. Jusque-là, rien d'anormal. Un jour, il m'a pris à part. Guy savait que j'avais sorti un album chez Losfeld, et il m'a proposé de faire une interview avec lui. La semaine suivante, il allait recevoir Jacques Bergier, et il voulait que je lui pose des questions. J'accepte aussitôt, avec enthousiasme. On se connaissait de longue date, depuis *Planète* et la parution de mon premier album. Grâce à Guy, je fais ma première télévision. Je quitte la figuration

pour entrer dans la cour des grands. Avec également le secret espoir de séduire, par mon génie, les jeunes mannequins de l'agence Harley.

Le jour dit, je suis mort de trac. Philippe Druillet se retrouve devant Jacques Bergier, la caméra devant la gueule, et rien ne sort. Quand je dois parler, on n'entend que des bruits étranges : « hic », « up », « hoc », « drue », « pflg »... Bref, pas un mot.

Jacques Bergier a bien tenté de me mettre à l'aise.

— Ah ! Philippe j'adore comment vous avez amené Lovecraft dans la bande dessinée, comme moi dans la littérature...

De mon côté, j'essaie de dire quelque chose :

— Ggggg... rrrrr... grlllll... Bvuzzz...

Guy Béart est un peu surpris de ce fiasco.

— Mais vous vous connaissez ?

J'étais paniqué. J'étais un primate. J'étais tout juste bon pour tourner dans *La Guerre du feu*. Finalement, tout a été coupé. C'était épouvantable. Toutes les filles que je convoitais ont été déçues par l'interview de Philippe Druillet. Nul !

Après plusieurs semaines de *Bienvenue*, l'émission a évolué. Le public disparaît. Plus rien. Fini la belle vie, et les belles filles. C'était à nouveau les pâtes et les œufs.

Le baron Goitre des Murger n'est plus de ce monde. Sa famille est inconsolable, ses locataires aussi. Les héritiers veulent vendre l'immeuble, la famille Druillet doit décamper. Madame l'héritière me convoque dans son très bel appartement : « Monsieur Druillet, vous devez me signer ce document attestant que vous quittez votre petite chambre de bonne du sixième étage. » Dans ses paroles et son attitude, suintent la haine et le mépris de classe qu'affichent les vieilles familles bourgeoises du XVI^e arrondissement vis-à-vis des misérables de mon genre. Elle m'humilie, nous ne sommes pas du même monde. Si elle me reçoit, c'est uniquement pour obtenir ce qu'elle souhaite. Juste une formalité à remplir. Désagréable pour elle, mais indispensable. En temps normal, elle ne me verrait même pas.

Pour achever de me convaincre, elle me dit : « Vous êtes jeune. Bien entendu, vous allez vous marier, prenez ceci pour votre trousseau... » Dans la pièce à moitié déménagée, elle me désigne un amas de vieilles chaises pourries, bonnes pour la décharge. Pour elle, c'était bien assez. Mais le manant que je suis ose contester l'ordre établi. Dans un coin de la pièce, je vois un cabinet XVIII^e de style italien qui me convenait parfaitement. Je l'interromps :

— Excusez-moi madame, mais mes goûts se portent plutôt vers ce genre d'objets, lui dis-je en désignant le beau cabinet.

Elle me regarde, stupéfaite. Le rustaud que je suis ose la spolier. Sortir de la condition dans laquelle elle m'a enfermé. Moi, le fils de la concierge, apprécier des belles choses. Revendiquer un certain bon goût. C'était impensable. Salauds de pauvres ! Elle réplique, furieuse :

— Ce n'est pas là... Ce n'est pas... Cela ne se... Monsieur, signez ici...

Je signe son papier, et je pars en claquant la porte. Je lui laisse ses chaises pourries.

Peu de temps après, ma mère et ma grand-mère s'installent à Saint-Denis, dans une HLM de la ville. Je les suis durant quelques mois avant de m'installer avec Nicole.

Mille neuf cent soixante-six. Avec Nicole, on partage les appartements. Je vis en communauté rue de l'abbé Bridaine, dans le XVII^e arrondissement de Paris. Une sorte de colocation entre copains, sauf que personne ne payait le loyer. Pendant cette vie de bohème, je dessine dans mon coin. Je sympathise avec Claude Merlin, un des colocataires, qui travaillait au Théâtre du Soleil. Un jour, il m'apprend qu'Ariane Mnouchkine cherchait des figurants pour *Le Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare. Comme j'avais besoin d'argent, je suis l'ami Claude au Théâtre du Soleil. Pour voir.

Claude me présente Ariane, et comme je suis jeune, elle m'engage. Tout change brusquement pour moi. En intégrant le Théâtre du Soleil, je fais désormais partie d'une troupe. Je découvre le travail en commun et la vie en commun. Pour la première fois de ma vie, je suis payé régulièrement et je peux manger à ma faim. Un miracle. Je découvre aussi la rigueur que demande le travail d'acteur. Ariane, c'était la « reine mère ». Elle menait sa troupe d'une main de fer, mais avec une intelligence prodigieuse. Elle savait ce qu'elle voulait. Elle demandait l'exigence, et elle l'obtenait, par le travail et l'obstination. Avec Ariane, on ne rigolait pas du tout, mais c'était fabuleux.

Au Théâtre du Soleil, je vis plus de deux ans exceptionnels. Je me libère dans le corporel, j'apprends la gestuelle. Tous les jours, on répète. Le matin, on fait des improvisations. Le soir, on reprenait la pièce que l'on devait jouer. Au fil des semaines, je découvre une nouvelle vie, un nouvel art. Je m'implique à fond dans le travail. Je progresse, je m'éclate. Je me sens plus à l'aise dans mon corps. Ma gestuelle se fait plus naturelle. Un matin, je me jette à l'eau. Je me lance dans une folle tirade, sans prévenir mon partenaire, qui panique

un peu. À la fin, il me demande :

— Qui est l’auteur de ce texte ?

Un peu gêné, je lui réponds :

— Je viens de l’inventer.

Ariane trouvait aussi que je n’étais pas si mauvais que ça, et pourtant, les flatteries, ce n’était pas son genre. Elle avait remarqué que j’étais meilleur le matin que le soir. Quelques bouteilles bues entre les deux séances devaient être la cause de cette dichotomie... Le problème avec Ariane : quand elle parlait, elle visait toujours juste.

Avec le théâtre, je découvre le public, les premières, la trouille, le trac. Je découvre aussi les tournées en province. Je découvre aussi le succès. Je vis comme un fou. À chaque fois, le public nous fait un triomphe. Humainement, c’est la plus belle expérience de ma vie. Avec le théâtre, je découvre aussi l’importance des rôles. *Le Songe d’une nuit d’été* regroupe une trentaine de personnes. Le moindre acteur dans cette pièce a une place prépondérante. On change sans arrêt de personnages, de décor. C’est très vivant. Un jour de répétition, ça se passe mal. Ariane n’obtient pas ce qu’elle veut. Comme je suis un peu inconscient, je me lance dans une gestuelle complètement folle. Ariane arrête tout : « C’est tout de même étonnant que la dernière des panouilles ait trouvé ce qu’il fallait pour les faunes. » Tout le monde me regarde, un peu surpris. Moi le premier !

Pendant ces années fabuleuses, je batifole avec les filles. Au Théâtre du Soleil, je fais de grandes rencontres, notamment Ursula Kubler, la veuve de Boris Vian, Germinal Casado, et Philippe Léotard, grand acteur que j’ai aimé avec passion.

Un jour, Ariane Mnouchkine me convoque au théâtre. C’était un lundi, je m’en rappelle comme si c’était hier. Le ton est direct, comme toujours : « Écoute, t’es pas plus mauvais qu’un autre, mais tu as un problème dans ta vie. Tu es entre deux choses, tu as le dessin dans la tête. Alors voilà, je te donne une semaine. On se revoit lundi prochain. Soit tu entres chez nous, sois tu dessines. Il te faudra choisir. » Pour moi, c’est le choc. Je dessine depuis mon plus jeune âge. Le dessin c’est *ma* vie. Mais le spectacle, le théâtre, c’est aussi ça *la* vie. Je ne peux pas faire de choix. Pendant toute la semaine, je rumine. Je réfléchis. J’hésite. J’évalue les possibilités. Ça se bouscule dans le cabochon. Je ne sais que faire.

Le lundi suivant, je me retrouve face à Ariane. Elle attend ma réponse. C’est le dessin. Le choix est fait, je quitte la troupe. Je me retrouve seul. Ariane avait senti qu’il y avait quelque chose d’autre en moi, elle me l’avait révélé.

Finalement, Ariane m'a fait le plus beau cadeau possible. Elle m'a offert un avenir. Ce que je lui dois est au-dessus de tout. Cette femme est un génie.

Avec Nicole, nous nous installons rue du Faubourg-Saint-Denis, près de la gare du Nord. L'ami Charles Cohen nous a rejoints, et partage le loyer de l'appartement. Ces années parisiennes, c'est le début de ma carrière de dessinateur. En attendant le succès, je vis minablement. Les débuts n'étaient pas très glorieux d'un point de vue financier, mais on se débrouillait. Je dessine à gauche et à droite pour bouffer. Je cours le cacheton. C'est Gare du Nord que naissent mes premières planches. J'arpente les rédactions avec mes crobards sous le bras. Je n'ai pas encore de nom, je n'ai pas encore le talent. Mais j'en veux. J'ai la rage. Et une capacité de travail surhumaine. Je force les portes. On me fiche dehors, mais je reviens. J'insiste, je persévère. Petit à petit, on me confie du travail. Je dessine pour *Fiction* et *Galaxie*, les magazines fantastiques des éditions Opta. François Truchaud me demande de faire la couverture du *Cahier de l'Herne* sur Lovecraft. Les éditions Ofenstadt me commandent un *Elric le nécromancien* qui ne verra jamais le jour chez eux. Je sympathise avec Gérard Klein, Jean-Claude Forest, Jacques Bergier, Alain Doremiex et Michel Demuth. Je baigne dans le fantastique. Jacques Sadoul, un ami éditeur, m'aide en me confiant des dessins pour *Mystère magazine*. Une drôle d'expérience que ces dessins. Il fallait que je crobarde des policiers, des scènes de crimes, des flics en imperméable, tout dans ce genre-là. Or le polar, je ne sais pas faire. Ce n'est pas ma place... Mais comme il faut bouffer, j'improvise. Ces dessins étaient ratés. De vraies horreurs. Ils me permettaient de vivre en attendant mieux. Je les ai signés sous le pseudonyme de « Mortimer », en référence à Edgar P. Jacobs. Jacques Sadoul voyait bien que ça ne collait pas, mais il m'aimait bien. Il appréciait mes dessins. Il sentait qu'il y avait quelque chose. Quelques années plus tard chez J'ai lu, Sadoul me confiera la réalisation des couvertures des nouvelles de Lovecraft. Je retrouve ma famille littéraire. Je dois beaucoup à Jacques.

Pour percer dans ce métier, je dois forcer le destin. Je dévore les revues de bandes dessinées. Je participe aux réunions. Je leur dis que je veux dessiner. Ils refusent. J'insiste. À la fin, ils en ont tellement marre qu'ils cèdent : « On va essayer. » Mon dessin est publié. C'est quatre-vingts francs qui tombent dans ma poche. Les lecteurs sont plutôt enthousiastes.

Tout en continuant à travailler pour Opta, je crobarde aussi pour *Planète*, la revue fondée par Jacques Bergier et Louis Pauwels. Avec *Le Matin des magiciens*, ils s'étaient fait un fric fou, et ils ouvraient leurs

colonnes aux auteurs de la nouvelle génération. Souvent, je débarquais dans leurs bureaux, au 116 de l'avenue des Champs-Élysées. Le bureau de Bergier c'était Cthulhu, un bordel sans nom, mais c'était toujours un bonheur de parler avec lui. Lui-même était assez surprenant. Avec le succès du *Matin des magiciens*, il avait voulu jouer le jeu de la célébrité. Il s'était offert de beaux costumes, de belles chemises, de belles cravates. Mais le temps passant, le naturel revenait au galop. Au fil des jours, la chemise de Bergier perdait de sa superbe, la cravate tirait de travers, la veste s'affaissait inexorablement, et les poils sortaient par la poitrine.

Jacques Bergier et Jacques Steinberg me commandaient des travaux, mais pour se faire payer, c'était toute une histoire. Moi, j'avais besoin de mon pognon pour vivre. Mais à la comptabilité, ça tergiverse, ça mégote. Moi j'ai faim, et je m'énerve. Je menace : « Écoutez, si vous ne me payez pas, je casse tout. » La comptable ricane, me prend de haut. Puisque c'est comme ça, je soulève une machine à écrire, et je la fracasse violemment sur le sol. C'est la panique dans les bureaux. Toute l'équipe débarque. Je menace de poursuivre. Une secrétaire court m'apporter mon chèque.

Je vais dans les soirées pour rencontrer les maîtres de ce que l'on n'appelle pas encore le neuvième art. Je fréquente les galeries avec mes planches grand aigle sous le bras. Je rencontre Möebius et Mézières. Je leur montre mes travaux. Ils trouvent ça intéressant. Claude Moliterni me voit débiter et me fait travailler. Grâce à lui, je fais le lettrage de la version française de *Little Nemo* pour les éditions Pierre Horay. Six mois de travail garanti. Et Pierre Horay, qui était un homme très estimable, de nous payer une fois la tâche accomplie. C'était assez rare à une époque où l'on devait se battre pour pouvoir toucher nos droits. Quand on crève de faim, ce sont des choses que l'on n'oublie pas.

Dans l'appartement de la gare du Nord, j'organise des fêtes, j'arrange des rencontres. C'est mon côté XIX^e siècle. Je mélange les genres. La littérature, la peinture, la photographie, le cinéma. J'invite les écrivains Michel Demuth, Gérard Klein, Jacques Bergier, Philippe Curval, ainsi que le groupe Magma, avec qui je partageais la même folie cosmique. Bien entendu, Charles Cohen est de la partie. Parfois, avec Roland Lacourbe, on faisait des projections de films, du 16 mm, avec des draps de lit tendus comme écran. Möebius, qui habite à deux pas, devient un familier. De temps en temps, il me prête de l'argent pour boucler les fins de mois.

C'est grâce à Nicole que s'est construit Philippe Druillet. Nous avons travaillé ensemble. Nous nous sommes battus ensemble. Elle avait un regard très critique sur mes dessins. Elle voulait que je

progresses. Je n'ai jamais pu créer ou exister sans avoir de femmes à mes côtés. C'est l'élément central de ma création. L'art est un combat. Je dessine. Je rature. Je reprends. Je doute aussi. Le doute est un puissant moteur. Le doute oblige à se remettre en cause. Il n'y a que les cons qui ne doutent jamais.

Mai 68, mon éducation politique. Avec Nicole, on assistait aux « événements » par radios interposées. Paris était vide, plus rien ne fonctionnait. À la radio, c'était la guerre, la violence, l'apocalypse en plein cœur de la capitale. Du temps du Théâtre du Soleil, ils étaient bien motivés politiquement. Ils me reprochaient mon inaction. À cette époque, je n'étais pas engagé politiquement. Avec la famille que je trimballais, il y avait des sujets sur lesquels il valait mieux passer rapidement. Mais Philippe Druillet est du genre curieux, et il s'intéresse à ce qui se passe autour de lui. Un soir, je me penche à la fenêtre de l'appartement, et je vois une trentaine de mecs, genre blousons noirs, qui descendent vers le Quartier Latin avec des casques sur le crâne et des couvercles de poubelle en fer comme boucliers. Je suis intrigué. Je préviens Nicole : « Je sors, je vais voir ce qui se passe. » Je veux me faire une idée des « événements » qui secouent le pays.

À distance respectueuse, je suis la bande et je traverse tout Paris à pied. On arrive vers Saint-Germain-des-Prés. Et là, c'est le spectacle, une folie de violence, de confusion, de bizarreries. Des CRS partout, des lacrymogènes, ça cogne fort, ça se bagarre... Je vois débarquer un cortège de lycéens. Des mômes sans défense. Les CRS leur tombent dessus, leur tapent sur la gueule comme des sauvages. C'est le carnage. Je ne comprends rien à ce qui se passe. Taper sur des gamins de quinze ans, on se croirait revenu au bon vieux temps de Vichy... Je vois des mecs armés de ciseaux couper des cheveux trop longs... Ça déferle de partout. Gros mouvements de foule. Des hystériques harcèlent les CRS. La nuit commence à tomber. On se replie vers les Beaux-Arts. Je retrouve des amis qui me demandent ce que je fous là. Je regarde les manœuvres des CRS, lumignons vissés sur les casques. Je me retrouve boulevard Saint-Michel, au milieu de mecs beaucoup plus motivés que moi. Les CRS chargent les manifestants. Je reçois des pavés dans la gueule. Moi, le non-violent, j'ai la haine, et je les leur renvoie... Charge générale, je me taille, comme tout le monde. On se retrouve à quinze ou vingt derrière la porte-cochère d'un hôtel particulier. On referme derrière nous. Les CRS tambourinent à coups de crosse. La porte va céder. On se barre sans demander notre reste. Je suis venu pour voir, je ne suis pas déçu. J'erre dans Paris, dans un monde de folie et de violence. J'ai bien compris ce qui se passe. Je

décide de rentrer, de retrouver Nicole et de lui raconter l'horreur. Je traverse le Pont-Neuf. Au bout du pont, quatre cars de CRS qui bloquent le passage. Ils me demandent mes papiers. Je farfouille dans mes poches, et ne les trouve pas. J'ai dû les perdre dans la confusion.

— Montrez vos mains !

Me voilà dans *La Traversée de Paris*. Peut-être faut-il que je montre mon sexe pour voir si je suis circoncis ou pas ?

Le cauchemar reprend. Avec ma dégainée et mes cheveux longs, je deviens un terroriste en puissance. Les CRS m'attrapent et me propulsent dans un camion. Un pauvre muscos qui avait la mauvaise idée de passer par là est attrapé et propulsé à son tour dans le camion à coups de pied au cul. Sa seule arme, une paire de baguettes de batterie... On est transférés dans un car de police. Une trentaine de pauvres gars dans un malheureux Citroën J5. Un policier, probablement bien chargé, me voit passer et m'apostrophe : « C'est un révolutionnaire lui. » Il me frappe, il s'acharne sur mes pieds. « Pour un révolutionnaire, il est un peu mou, hein ! » J'ai affreusement mal, mais je ne dis rien. Druillet-le-fort-en-gueule, ce jour-là, il la boucle. Le car de police prend la route. On passe devant le Grand Palais. Et sur la pelouse du Petit Palais, qui lui fait face, il y avait deux jeunes homosexuels qui batifolaient, complètement inconscients des risques du temps. Les flics descendent. Ils veulent « casser du pédé ». Les deux pauvres gars sont arrêtés. Les flics les tabassent, ils s'en donnent à cœur joie. Les pauvres gars sont expédiés dans le camion. Les forces de la République organisent une ratonnade géante. La haine et l'arbitraire pour seul viatique. C'était ça aussi la France de De Gaulle. Ce n'était plus le général qui avait dit « non », ni l'officier rebelle qui avait lavé le slip sale de la France.

Ce soir-là, j'ai eu peur. Réellement peur. On est dirigés vers Vincennes, notre Vel' d'Hiv, ou peu s'en faut. On se retrouve à cinquante personnes dans des pièces en tôle de trente mètres carrés. Je commence à flipper. J'ai bien fait de descendre pour voir ça. On y passe la nuit. Une longue nuit. J'ai faim, j'ai soif. On ne nous donne rien. Je me demande si je vais revoir Nicole un jour. Au milieu de ce cauchemar, je croise un gars, on parle de bande dessinée, de *Pilote*, de *Blueberry*... Le temps passe. Les mecs ont envie de chier, de pisser. On ne sort pas. Au milieu de la journée, il y a une sélection. Je me retrouve devant un jeune flic qui doit être chargé de faire le tri entre les pauvres gars et les hystériques. Le ton est rude.

— Pourquoi vous êtes sorti ?

Je bredouille que je voulais me faire mon opinion sur les événements. Le flic me regarde bizarrement.

— Monsieur, dans ces cas-là, on reste chez soi !

Je lui réponds que je suis plutôt content d'être sorti. J'ai compris certaines choses.

Je suis relâché en fin d'après-midi. Je rentre à la maison à pied. Je retransverse Paris dans l'autre sens. La ville est toujours déserte. Je rentre à l'appartement. Nicole est affolée ; je ne suis pas beau à voir. J'ai la mine défaite, des gnons partout, la chemise à moitié arrachée. On discute des « événements ». Mai 68 a été une révélation pour moi. Je n'ai dit qu'une phrase à Nicole : « Je crois que je viens de comprendre dans quel monde je vis et je viens de comprendre politiquement où je me place. » Comment de Gaulle, qui avait sauvé la France en 1940, pouvait faire ça à la jeunesse de son pays ?

Au Théâtre du Soleil, je les ai bien fait rire avec mes aventures. Ariane m'a dit : « Tu as mis le temps, mais au moins tu as compris. »

Mai 68 a eu raison du vieux monde. Pour l'instant, il n'est qu'ébranlé par cette révolte, mais il ne tardera pas à s'effondrer. Plus rien ne pouvait plus être comme avant. La société et la presse de l'époque commencent à s'ouvrir. *Pilote* décolle vraiment à partir de ce moment-là et je veux en faire partie. Les tirages sont vertigineux. Presque deux cent mille exemplaires chaque semaine. Des millions de lecteurs potentiels. Comme tous les créateurs de cette époque, je sais que mon avenir est à *Pilote*. Moëbius ne voulait pas me faire entrer dans ce journal. Un jour, je me permets d'insister et il m'amène auprès de René Goscinny.

René se rappelait parfaitement de notre premier rendez-vous en 1964, et a accepté de me recevoir à nouveau. Je débarque à *Pilote* avec mes planches. Comme tous les jeunes de cette époque, j'étais un peu fou, les cheveux longs, un bandeau sur le front, un jean pattes d'éléphant, une veste en cuir... René est en face de moi, toujours très calme, très posé. Le choc des mondes. Goscinny examine longuement mes planches et finit par me dire : « Je ne comprends pas très bien votre travail, mais je sens qu'il y a quelque chose, qu'il y a une valeur. » Goscinny avait compris qu'il y avait un monde qui émergeait de ces planches. Seul Jean-Michel Charlier ergotait. Il trouvait que je faisais des bras trop longs par rapport à la taille des genoux... Finalement, Goscinny me demande une histoire en huit pages.

Je rentre à l'appartement et travaille comme un fou. Je deviens hystérique. Je ne mangeais plus que ça. Je ne dormais plus que ça. Je ne rêvais plus que de ça. Le jour dit, c'est un sauvage qui débarque à *Pilote* avec ses planches géantes. Le service fabrication hurle à la catastrophe. Le format est trop grand, il faut réduire, il faut couper...

C'est à mon tour de hurler... Dans ma frénésie créatrice, je ne m'étais pas inquiété des contraintes techniques... On arrive quand même à s'entendre. En octobre 1969, *Le Trône du Dieu noir*, le premier voyage de *Lone Sloane*, est publié dans *Pilote*. Goscinny trouve mon travail formidable, mais il reste prudent... Il attendait les réactions des lecteurs avant de s'engager plus avant... Finalement, une montagne de courrier parvient à la rédaction. Les lecteurs sont enthousiastes, dithyrambiques même. Ils veulent connaître la suite. Toute une génération de lecteurs se retrouve dans *Lone Sloane*. La rédaction de *Pilote* est sous le choc. Ils n'avaient jamais vu ça. J'avais gagné mon pari. Un deuxième épisode est en route...

J'étais très fier. Pour la première fois, on reconnaissait mon travail. Pour la première fois, le destin me sourit. Quand je reçois mon exemplaire de *Pilote*, je suis tout chose. La première page du *Trône du Dieu noir* est imprimée au verso de la dernière page de l'aventure d'Astérix. À travers la lumière de la lampe, les deux planches se confondent. Je suis heureux. Je voulais entrer à *Pilote*. Désormais, j'y suis.

Encore tout ému, j'apporte un exemplaire du magazine à ma grand-mère. Elle le feuillette longuement. Elle regarde les dessins. Je doute qu'elle ait compris grand-chose, mais au fond d'elle-même, elle devait être fière de son petit-fils. Après un long silence, ma grand-mère me regarde, et me dit : « Tu as eu raison de faire ça, mon petit. »

Un mois plus tard, elle est à l'hôpital de Saint-Denis. La tuberculose a pris le dessus. Elle peine à respirer. C'est la fin. Elle est partie pendant la nuit, en divaguant. Les dernières heures de sa misérable existence, grand-mère rêvait qu'elle était une fée. À quatre heures du matin, l'hôpital m'appelle. Je me rends seul à son chevet. Elle n'était plus. C'est moi qui lui ai fermé les yeux. À travers mon travail, ma lutte, une seule chose comptait pour moi : venger ma grand-mère. Je suis le petit-fils de la concierge.

La censure n'avait pas beaucoup aimé les premières planches de *Lone Sloane*. À la fin de l'année 1969, René Goscinny demande à me parler : « Philippe, je viens de recevoir un appel de la censure vous concernant, vos couleurs sont trop agressives, et vos monstres trop effrayants. » Je reste sans voix. Je m'attendais à peu près à tout sauf à ça... J'arrive à bredouiller une réponse : « Mais avec de tels critères, on mettrait Van Gogh en prison... » Goscinny est bien d'accord avec moi : « Ne vous en faites pas Philippe, je règle le problème. » Goscinny, c'était un extraordinaire rédacteur en chef. Il faut lui reconnaître cette qualité. Dans *Pilote*, il publiait des planches qu'il ne

devait pas toujours comprendre. Mais il savait que c'était important. Et il défendait ses auteurs jusqu'au bout. S'il n'avait pas été là. S'il ne m'avait pas publié, je ne sais pas ce que je serais devenu. Fou, probablement.

La censure... Dernière réaction d'un vieux monde qui se cramponnait à ses habitudes et qui n'avait rien compris aux « événements de mai ». Partout autour de nous ça bouillonnait, ça vibrait, ça avançait, mais il y avait encore quelques vieux cons dans leurs bureaux qui passaient leur temps à lire des bandes dessinées pour y traquer le vice et s'ériger en défenseurs de la morale.

Mais tous ces vieux cons, ils ne le connaissaient pas le Druillet... Je suis contre toute forme de censure. Je suis pour une liberté absolue de création. À la suite de *Lone Sloane*, je me suis lancé dans *Délirius* avec mon ami Jacques Lob. Puisque la censure veille, je vais lui donner du travail. Sur une planche de *Délirius*, je dessine Sloane et Yaerl à poil dans le milieu des fangeux. Goscinny trouve que je vais un peu loin et me demande de les enlever... Un gars de chez Dargaud trouve que les monolithes que je dessine dans le livre ont une forme un peu trop phallique et me demande de les redessiner... Je tente de négocier, mais mon censeur ne veut rien entendre. Il est prêt à aller au clash. Je fais mine de plier : « Oui monsieur, je corrige immédiatement... » De colère, je vais à la photogravure, et sur les films destinés à l'impression, avec mon Rotring, je rajoute les sexes de Sloane et de Yaerl, et arrondis bien nettement l'aspect phallique des monolithes... Le numéro sort en kiosque. Personne n'y voit rien. Tout passe comme une lettre à la poste. Je tiens à ce que les historiens du neuvième art retiennent ceci. La première bite à l'air de la bande dessinée française, c'est Philippe Druillet qui l'a publiée.

Dans les années 1960-1970, la bande dessinée c'était un peu le Far West. Les conventions protégeaient les écrivains, mais pas les dessinateurs de bande dessinée. Tout était à faire. À cette époque, les planches des dessinateurs étaient considérées comme la propriété de l'éditeur, alors que la loi disait le contraire. Il a fallu se battre pour les garder. Pour les contrats, c'était l'enfer. Souvent, on n'était pas payé. Et quand on était payé, c'était une escroquerie. Même Chéret, qui dessinait *Pif le chien*, était payé sur une base de 20 000 exemplaires, alors que ses albums tiraient à 700 000 ! C'était pareil à *Hara-Kiri*, quand Choron arrivait à payer quelqu'un... De ce point de vue, René Goscinny était très réglo. Les planches publiées dans *Pilote* ne rapportaient pas beaucoup, mais elles permettaient de vivre. Après quelques années de vaches maigres, c'était un progrès. À cette époque, les dessinateurs de bande dessinée n'avaient pas le droit à la Sécurité

sociale. Notre travail n'était pas considéré comme une « œuvre », mais comme des « dessins de presse ». Quand j'ai publié mes premiers albums chez Dargaud, j'ai demandé à ce que le nom du coloriste et du lettreur soient mentionnés. Stupeur chez l'éditeur ; ils n'avaient jamais fait ça, ce n'était pas possible. Je me suis permis d'insister. Jules Verne et Gustave Doré mentionnaient le nom de leur graveur. Au cinéma, le générique sert à quelque chose... C'est remonté jusqu'à René Goscinny, qui m'a donné raison. Je suis le premier à avoir eu le nom de mon lettreur et de mon coloriste sur mes albums, et j'en suis fier. C'était comme ça à l'époque, il fallait se battre pour obtenir des avancées.

1973. Dargaud organise une tournée au Canada et aux États-Unis. Je suis du voyage avec Jean-Pierre Dionnet. C'est un immense succès. Je n'ai pas encore publié mes planches, et je me suis constitué un *book* avec les pages de *Sloane* publiées dans *Pilote*. Je profite de l'occasion pour rencontrer mes maîtres américains. Burne Hogarth, le père de *Tarzan*, nous reçoit chez lui à Pleasantville. J'admire sa bibliothèque, remplie d'originaux des éditions Rakham. Une vraie merveille. La conversation commence. Mais comme le Druillet ne parle pas un mot d'anglais, c'est Jean-Pierre Dionnet, mon ami scénariste, qui se charge de traduire. Je dis à Hogarth toute mon admiration, et croyant lui faire plaisir, je me lance :

— Maître, je vois l'origine de vos arbres torturés.

Hogarth reste interdit. Il fait la gueule, il devient blême, se retourne et s'en va, comme si je lui avais craché dessus, me laissant comme un con avec Jean-Pierre et l'exemplaire que j'étais en train de feuilleter. Je n'ai jamais su ce qui s'était passé. Pourtant, il s'est souvenu de moi. Bien des années plus tard, lorsqu'il est venu à Angoulême, il m'a demandé. Il voulait me voir. J'étais sur place pourtant. Mais je n'ai pas osé. J'étais resté sur un échec. Je ne l'ai pas revu. Son voyage en France était le dernier. Le pauvre, il est venu à Angoulême pour mourir.

Moebius, mon ami, mon frère, mon meilleur ennemi. Jean¹ avait un talent formidable. Il avait commencé très tôt à dessiner et gagnait très bien sa vie. Jean avait fait les Beaux-Arts dans sa jeunesse, il avait une formidable technique. Comme tout le monde, j'ai découvert *Blueberry* en lisant *Pilote* et c'était fantastique. D'un point de vue graphique, il avait un pied dans le monde moderne et un pied dans l'autre monde.

On s'est rencontrés au milieu des années 1960, dans une exposition organisée par Claude Moliterni à Saint-Germain-des-Prés. J'y suis allé avec mes planches grand aigle. J'ai débarqué comme un fou. Je faisais

chier tout le monde avec mes dessins. Möbius y était. Je lui ai montré mes planches sur un capot de voiture. Il était impressionné. Je venais d'un monde différent du sien. Lui, il avait la technique, moi j'avais le grain de folie qui lui manquait. On a échangé nos adresses. Le hasard fait bien les choses, il habitait à deux pas de chez nous, près de la gare du Nord. Très vite, il est devenu un familier.

Il était passionné par mon travail. Quand j'ai fait irruption dans sa vie, cela l'a obligé à se remettre en question. On se voyait sans arrêt. Il participait aux soirées que l'on organisait à l'appartement. Quand il me voyait dessiner, il n'arrêtait pas de m'engueuler. Il trouvait que j'allais trop loin dans mes mises en pages, que j'exagérais, que je cassais les règles. Je l'envoyais paître, mais il revenait. On se fâchait sans cesse, mais on se réconciliait. Möbius m'apportait beaucoup, notamment la technique que je n'avais pas. On était tous deux cinéphiles, et on avait des goûts similaires. On se passionnait pour des films de science-fiction et les westerns de Sergio Leone. On passait nos vacances ensemble. On dessinait chacun dans notre coin, pendant que Claudine, Nicole et les enfants allaient à la plage.

C'est lui qui m'a fait entrer à *Pilote*. Au début, il renâclait. Il voyait en moi un rival, une menace. J'ai fini par le menacer. Il a cédé. Il m'a accompagné voir Goscinny. Bien plus tard, je lui ai renvoyé l'ascenseur en le faisant entrer comme illustrateur chez Opta, dans la collection du « Livre fantastique ».

Humainement, Jean était insaisissable. On ne savait jamais quand il disait la vérité. Pour obtenir une réponse de lui, c'était difficile. Quand il disait oui, il mentait, quand il disait non, il mentait également... Jean se mentait aussi à lui-même et parfois il ne savait plus où il en était. C'était quelqu'un de très cultivé, très sensible. Très intelligent aussi. Mais il fallait se protéger de lui, car s'il était mal compris, il pouvait faire plus de mal que de bien, même si ce n'était pas volontaire de sa part. Son principal défaut est qu'il voulait être le premier, le « numéro un » incontesté et incontestable. J'avais beaucoup de mal à comprendre ce raisonnement. On n'était pas en compétition. Chacun peut exister sans écraser l'autre. Pour moi, l'humanité est belle dans sa différence et sa diversité. Cette obsession le rendait négatif. Il était mégalomane et hystérique, mais il avait les moyens de ses ambitions. Moi, le talent des autres me motive, me force à me surpasser.

Quand un jeune dessinateur arrivait, il allait voir le Maître... Il débattait ses dessins, et Jean faisait son numéro : « C'est fabuleux, c'est fantastique, je ne sais pas faire ça. » Le pauvre gosse n'en revenait pas. Mais en fait, il poussait le gamin à aller vers un style qui se rapprochait du sien, alors qu'il n'était pas fait pour ça. C'est comme ça

qu'il a convaincu Jean Auclair d'aller vers une voie qui n'était pas la sienne. Ce dernier était fou de Blueberry et a passé toute sa vie à faire du dessin hyperréaliste sans le génie de Giraud.

Quand je me suis retrouvé au fond du trou, il en a profité. Il s'est lancé dans la science-fiction. Il m'a pompé jusqu'à l'os. Il a fait du Druillet sans vergogne. Mes amis n'en revenaient pas. Moi, je m'en foutais complètement. Grâce à moi, il a fait une belle carrière à l'international et à Hollywood. Un jour où il avait envie de se foutre de ma gueule, il m'a dit : « Je ne comprends pas, c'est toi qui as tout inventé, mais c'est moi qui ramasse. » Möbius, espèce d'enfoiré.

À la fin de sa vie, il est parti dans des trips naturalistes. Il nous faisait chier avec son *new age* de bazar, alors qu'il est mort d'un cancer et que je suis toujours là. À table, il bouffait des carottes crues et du riz complet. Pour se purifier, il pratiquait régulièrement des jeûnes. Il nous baratinaient avec ses transes mystiques alors qu'il n'a fumé que deux pétards dans sa vie. Les paradis artificiels, on ne la fait pas à Philippe Druillet. Avec Jodorowsky, il est parti en vville dans un trip ésotérique. Ils sont allés s'installer à Tahiti, puis à Los Angeles pour fonder une secte. Ils attendaient les extraterrestres. Ils m'ont bien fait rire avec leurs conneries. Leur secte, c'était plutôt un prétexte à débordements en tous genres. Dès que ça a commencé à sentir mauvais, ils sont rentrés *illico*.

À la fin de sa vie, Jean voulait me parler, me dire des choses. Il n'en a pas eu le temps. Peut-être avait-il des remords ? Des regrets ? Ou simplement, les souvenirs des moments fantastiques passés ensemble. Je l'ignore. La Faucheuse est passée avant.

Tout va très vite désormais. Je suis pris d'une espèce de fièvre créatrice. Avec le succès de *Lone Sloane*, j'ai enfin la possibilité de ne faire que ça. J'ai d'autres voyages dans ma tête, j'ai des milliers de choses à dire. Dans un premier temps, Goscinnny est prudent. Mais moi, je trépigne, je le harcèle, je l'emmerde, il n'en peut plus. Finalement, il lâche et me commande de nouvelles aventures.

Mais je n'oublie pas les copains non plus. Je fais rentrer Charles Cohen à *Pilote*, où il publiera *Antonin*, sous son vrai nom de Colman Cohen, avec Jean Anquetil, qui connaîtra un certain succès public. Je fais aussi rentrer l'ami Dionnet, qui fera ses gammes dans *Pilote*, avant de montrer l'étendue de son talent dans *Métal hurlant*. Moi, je me lance dans la frénésie créatrice.

La folie va durer jusqu'à *Yragaël*, en 1974. Tous les jours, je suis en transes. Je me drogue au travail. Je fais peur à Jean-Pierre Dionnet : « Tu en fais trop », qu'il me dit. Je ne l'écoute pas. Je redouble

d'intensité. J'ai deux ennemis, le temps et la mort. Il faut que j'avance. Je fais tout, le découpage, la mise en pages, les traits. Mon mode de travail est fractal. Mon univers est beaucoup plus grand que ce que le lecteur peut voir. La page n'est qu'un morceau, il y a tout le reste autour.

Fou. Je suis fou. Je la ramène sans cesse. Je monte sur les tables. On me dit de la fermer, et je l'ouvre encore plus. Quand je commence un album, j'ai peur. Le doute est moteur de création. Je ne sais pas comment je vais m'en sortir. Mais à chaque fois, j'y arrive. Je suis totalement habité par mon truc, et je pense à la planche suivante. Sur ma page, je bouscule tout, je pète tout à la scie, au marteau, au katana. Je fais tout sauter parce qu'il faut que tout explose. Le pire c'est quand je dois encrer une page, alors que j'ai les suivantes dans la tête. Je ne trouve la plénitude qu'une fois ma page terminée. La transe du travail à la plume.

Après le succès des *Six Voyages de Lone Sloane*, Goscinny me commande *Délirius* pour *Pilote*. Je demande à Jacques Lob – que je désirais comme une maîtresse depuis toujours, que j'avais connu à l'époque de *Fiction*, et que j'admirais comme scénariste – de travailler ensemble. Lob avait refusé de travailler avec moi pour *Sloane* parce que « je n'étais pas au point ». Mais pour *Délirius*, le temps est venu. On se comprenait tous les deux. Je voulais un scénario structuré, ce qu'il a fait. Le problème de *Pilote*, c'était le rythme. À l'époque, c'était un hebdomadaire. Au début, j'avais pris une grande avance, rapidement dévorée par le temps. J'ai fini les quinze dernières planches en deux semaines, sans dormir. C'est la dernière fois que je travaillais comme ça. « Livrez à l'heure ! Livrez à l'heure ! » C'est parfois exaltant, mais c'est aussi fatigant. *Délirius* m'a servi de leçon. Certains dessinateurs font ça très bien, mais moi, j'ai beaucoup de mal...

La folie reprend avec *Yragaël*, une libre adaptation d'*Elic le nécromancien*. Au lieu de me servir un scénario, Michel Demuth me livre un poème d'une grande beauté. Je lui redemande un scénario, il me livre un deuxième poème... Je proteste, je hurle... Mais je continue de recevoir des poèmes... À un moment, je me lance avec ce que j'ai. Je me libère du scénario, je pars en vrille. J'invente la première bande dessinée interactive. La première bande dessinée qui peut se lire à partir de n'importe quelle page. Cela n'a aucune importance, c'est un billet de transport. Ami lecteur installe-toi dans le fauteuil, et voyage avec nous... Depuis cet album, je ne peux plus travailler avec un scénario structuré. Je veux être totalement libre. Mon ami Benjamin Legrand en a fait les frais dans l'album *Délirius II* ; plus de découpages.

En même temps qu'*Yragaël*, je dessine *Vuzz*, qui est une adaptation de *La Vie au grand air* de Reiser. Mais cette fois-ci, je le dessine directement à l'encre de Chine, sans passer par le crayonné. *Vuzz*, c'est une respiration dans mon œuvre. Pour cet album, je me suis inspiré du *Golem* de Murnau. *Vuzz* est l'héritier de l'expressionnisme allemand. C'est aussi le contrepoinct d'*Yragaël*, dans lequel j'avais fait des perspectives, des milliers de personnages. *Vuzz* est plus serein. Plus calme. Je fais les six pages dans la journée. Möbius me voit dessiner. Il me demande pourquoi il n'y a pas de paroles dans mon histoire. Une fois de plus, je l'envoie paître. Comme par hasard, il fait le même genre de choses après. L'influence, ça existe entre dessinateurs. D'autres seraient partis en vacances pour se reposer, mais moi je me lance dans *Vuzz* pour respirer un peu. *Vuzz* était en moi depuis longtemps. Si je ne travaille pas, je suis malade. Il faut que ça sorte.

Je fais des rencontres formidables. Un jour, je reçois un coup de fil de William Sheller. Il aime mes albums, il veut que l'on travaille ensemble. Je le suis à fond. Cela ne débouchera sur rien dans l'immédiat, mais dans les années 1980, il me rappellera. Ensemble, nous avons accompli l'alliance de la musique et de la peinture. Pour lui, j'ai réalisé le clip d'*Excalibur* qui a obtenu une multitude de prix ainsi qu'une Victoire de la musique. Une belle aventure humaine et musicale. Mais on n'en est pas encore là.

Nicole est parfois angoissée de me voir travailler comme ça. Mais tout cela ne m'empêchait pas de vivre, avec excès, comme toujours. Je tenais parce que j'avais la rage. J'ai des choses à dire. Si je ne parle pas, j'étouffe. Je meurs.

Je commence *Gail*, qui est pour moi un album de transition. Je l'arrête avant de commencer *La Nuit*. Et je le terminerai bien après. Pendant quatre ans, j'ai tout donné. Mais désormais, je sais où je vais. Je trouve enfin une forme de sérénité. Je doute toujours, mais j'ai la technique. Un cycle s'achève. C'est l'esprit angoissé que j'aborde *La Nuit*.

À *Pilote*, ce n'était pas très difficile de savoir qui était le rédacteur en chef. Du premier janvier à la Saint-Sylvestre, il était habillé d'un complet costume-cravate noir avec une chemise blanche pour la fantaisie. C'était René Goscinny. Le reste de l'équipe, c'était plutôt jeans pattes d'éléphant, chemises à fleurs débraillées et gilet afghan. Indéniablement, il y avait une frontière. Goscinny faisait très « patron ». Il était très réservé. Très pudique.

On avait de bonnes relations tous les deux. À *Pilote*, pourtant, il faisait peur à tout le monde. René maintenait volontairement une

distance. Au quotidien, il était beaucoup plus paranoïaque que moi, ce qui n'était pas rien. Il était très attaché à nous, mais il se protégeait. Moi, je m'étais affranchi de cette peur, je n'hésitais pas à franchir sa porte. J'avais une profonde admiration, un profond respect pour son travail. C'était un grand scénariste. Toute ma jeunesse a été bercée par Astérix, et comme je suis collectionneur, quand ils sortaient un nouvel album, j'allais les voir pour qu'ils me le dédicacent. Encore aujourd'hui, il ne se passe pas une année sans que je relise leur œuvre. Sinon je suis en manque. *Astérix et les Normands* est certainement le scénario le plus extraordinaire qu'il ait inventé. Des gars qui ne connaissent pas la peur... C'est formidable. Beaucoup de dessinateurs de *Pilote* méprisaient Astérix. Ils trouvaient ça trop « classique ». Quand je lui parlais d'Astérix, Möbius avait un petit rictus méprisant. Pour lui, Astérix, c'était tout juste bon pour « la masse ». Le populo, quoi. Mais c'est grâce au petit Gaulois que *Pilote* existait, et c'est les ventes d'Astérix qui permettaient de publier nos dessins. Il ne faut pas l'oublier.

Même si on était radicalement différents tous les deux, on avait des points communs. On avait un amour profond de la bande dessinée. On pensait tous les deux qu'il s'agissait d'un mode de création qui devait être reconnu à sa juste valeur. On avait un passé similaire. Goscinny, c'était une personne qui avait morflé dans sa jeunesse. Il avait fait le grouillot, il avait crevé la dalle, il en avait chié. Quand j'avais des problèmes d'argent, je frappais à la porte de son bureau... Il m'accueillait toujours avec le sourire. Les problèmes d'argent, il savait ce que c'était.

— Mais Philippe, vous avez déjà pris une bonne avance !

— Oui, mais moi, je ponds...

— Ne vous inquiétez pas Philippe, je règle le problème.

À *Pilote*, on me prenait parfois pour un barjot, mais un barjot sympathique. Je travaillais comme un fou. Je débarquais avec mes grandes planches qui ne rentraient pas dans les formats habituels. J'ai dû me battre pour les faire accepter. Quand je me trimballais dans Paris avec mes dessins grand aigle, je devais faire attention auvent. Les grandes planches faisaient parfois office de voile. Je devais zigzaguer dans les rues de Paris avec cette prise au vent. Quelquefois, j'arrivais plus vite que prévu au rendez-vous... Un jour, on a mis mes planches sur le sol de la rédaction pour s'y retrouver dans la chronologie. À ce moment, un crétin est entré dans la pièce, et sans faire attention à mes planches, s'est dirigé vers la fenêtre en les piétinant. J'étais sous le choc. Le mec n'avait rien vu et se préparait à faire demi-tour. Je l'ai arrêté sans ménagement. Mes planches sont

parties à la photogravure avec les marques de talon.

Certains dessinateurs ne comprenaient pas toujours mon travail. Beaucoup me demandaient pourquoi je dessinais comme ça, pourquoi mes histoires n'étaient jamais linéaires. Je leur expliquais. Pour moi, les doubles pages sont des écrans de cinéma, des tableaux. La bande dessinée est une écriture graphique. Je casse la narration, je casse la mise en pages, j'envoie valser les cases, j'explose les marges, je tranche la feuille dans laquelle je déverse mes mondes hallucinatoires. L'art, c'est un combat. Sur la planche à dessin, je trace et je bâtis mes univers. C'est mon côté architecte. Avant de construire, il faut parfois détruire. Et pour construire, il faut imaginer.

Pilote était une formidable usine à création. Il y avait une inventivité dans ce magazine qui me portait, qui nous portait, et nous poussait au meilleur. Ce qui était formidable également, c'était la diversité des genres, qui, loin de me rebuter, m'ont enrichi. Les planches de Philippe Druillet pouvaient côtoyer celles d'Astérix. Certains univers graphiques, *a priori* très éloignés du mien, sont souvent très proches dans leur conception. C'est ça le miracle de *Pilote*. C'est le grand mérite de René Goscinny ; il a inventé le « monde de la bande dessinée ». Pour lui, *Pilote*, ce n'était pas que des histoires destinées à amuser des gamins. C'étaient des créations, des histoires, des univers qui ne demandaient qu'à trouver un public encore balbutiant. Dans son magazine, il publiait des histoires et des dessins qui étaient aux antipodes de ses goûts personnels. Mais il savait que c'était important. Il avait en lui tout le patrimoine passé de la bande dessinée. Il avait la conviction qu'elle avait un avenir. Il avait un flair imparable.

Les éditions Dargaud. Les belles années, la pétaudière. Après avoir publié les aventures de Lone Sloane dans *Pilote*, c'est tout naturellement que mon album paraît chez Dargaud.

Georges Dargaud avait fait fortune dans les cartonnages et s'était lancé dans la bande dessinée. Avec succès, puisqu'il allait gagner encore plus d'argent grâce à nous. Dans sa catégorie, Georges Dargaud, c'était un personnage. Il était très paternaliste avec ses employés. Les petites secrétaires, il les embauchait en fonction de qualités très particulières qui n'avaient rien à voir avec leur métier. C'était un forcené du cul. Les auteurs, il ne les connaissait pas. Il pouvait croiser Enki Bilal dans les couloirs, il ne savait pas qui c'était. Nous-mêmes, parfois, on se demandait à quoi il servait.

Georges Dargaud, les trois seuls auteurs qu'il connaissait c'étaient René Goscinny – normal, il le voyait tous les jours –, Albert Uderzo et

Philippe Druillet, qui allait régulièrement lui taper du pognon. C'était la grande qualité de Dargaud. Dès que j'avais un problème avec les impôts, il arrangeait toujours la situation.

Les éditions Dargaud marchaient bien. Très bien même. Après des débuts hésitants, Astérix était devenu une véritable manne financière. Et *Pilote* rapportait beaucoup aussi. Georges Dargaud ne connaissait pas grand-chose à la bande dessinée, mais il s'entourait de conseillers. Le problème c'est qu'il en avait beaucoup, et en changeait souvent. Ils venaient, ils batifolaient, ils plantaient Dargaud, mais entre-temps, ils avaient pris un maximum de fric. Mais comme l'argent coulait à flots, ce n'était pas grave, il recommençait. Dargaud, la meilleure chose qu'il a faite dans sa vie, c'est de laisser Goscinny s'occuper de *Pilote*. Pour le reste...

La gestion financière de la maison était plutôt erratique et la comptabilité hasardeuse. Les droits d'auteur étaient souvent falsifiés, surtout les éditions étrangères. Il y avait de nombreuses carambouilles. Avec Astérix, cela se chiffrait en plusieurs dizaines de millions de francs de l'époque.

Parmi ses « conseillers », il y avait Greg, le père d'Achille Talon. Un jour, Dargaud lui demande :

— Greg, il y a un truc qui vient de sortir en dessin animé, ça s'appelle *Goldorak*, vous ne croyez pas qu'on devrait se diversifier ?

Et Greg de répondre :

— Ne prenez pas ça, c'est une merde. Cela ne marchera jamais...

À un moment, la maison a commencé à être prise de folie. Des gens un peu étranges rappliquaient. La gestion était aléatoire. Personne ne regardait à la dépense. Les responsables organisaient des déjeuners avec la rédaction. Ils commençaient à treize heures, et finissaient à dix-huit. Toute la rédaction rentrait bourrée au travail, et une heure plus tard, on recommençait pour l'apéro...

Georges avait une fille qui n'était pas un grand prix de beauté. Mais un jeune coloriste, qui, en toute objectivité, n'avait pas un grand avenir dans l'entreprise, s'est montré entreprenant. Il l'a épousée pour devenir calife à la place du calife, et est devenu directeur de collection.

Et puis, tout s'est accéléré. Les enfants lisaient moins de bandes dessinées. La concurrence était plus féroce. La télévision changeait les comportements des lecteurs. La maison Dargaud publiait dix-sept nouveautés par mois, de qualité inégale. Ça se barrait dans tous les sens. Ce n'était plus possible. Les libraires ne suivaient pas.

Mon dernier souvenir, c'est à la mort de Jean-Michel Charlier. On

était tous effondrés. C'était un grand scénariste et un ami. Le jour de son enterrement, toute l'équipe s'est retrouvée chez Dargaud. Avec Jacques Lob, on se préparait à aller au cimetière. On était en retard. Il ne manquait que Georges Dargaud. Je suis monté le chercher dans son bureau. Il était au téléphone : « Mais oui cher ami, je vais à l'enterrement de Charlier, nous nous voyons tout à l'heure, rencontrons-nous à cette occasion et nous pourrons parler affaires tranquillement comme c'est le cas dans ces circonstances. » J'en suis resté stupéfait.

On accompagnait notre ami pour son dernier voyage. Au cimetière, on a entendu le téléphone qui sonnait dans une maison voisine. Möbius n'a pu s'empêcher de sortir une vanne :

— C'est Charlier qui téléphone pour dire qu'il va me livrer en retard.

C'est le succès. Avec mes droits d'auteur et l'argent de Charles Cohen, on peut s'offrir tous les trois une maison en banlieue. En 1973, on quitte le quartier de la gare du Nord et avec Nicole, on s'installe à Livry-Gargan, allée des Pommiers, dans une vaste maison dénichée par l'ami Dionnet qui habite dans le coin. Bien entendu, Charles Cohen est du voyage. On achète la maison en indivision, et on se partage les étages. C'est toute la bande qui s'installe dans la nouvelle demeure. Mes droits d'auteur me permettent de vivre de mon travail, et Nicole arrête le sien. On organise une magnifique pendaison de crémaillère. Tout *Pilote* est là, sauf Goscinny que j'ai oublié d'inviter. Jamais il ne m'en parlera, mais j'ai su qu'il avait été très affecté. J'étais con, avec tout ce que je lui devais.

Je ne sais pas pourquoi, j'ai toujours aimé les maisons. Je les collectionne même. J'en ai eu toute ma vie. Chacune correspond à une étape, c'est une question de cycles. Quand un cycle s'achève, je change de maison. Livry-Gargan, Chelles, Colombes, La Frette-sur-Seine, et aujourd'hui Herblay, je n'arrête pas. Pour moi, les maisons sont des lieux de mystère, des lieux médiumniques. Ce sont des vaisseaux spatiaux dans lesquels quelqu'un pilote, vit, construit, accumule. C'est aussi une mémoire. La trace du passé, du présent et du futur. Mes maisons, je les ai toujours achetées en banlieue. J'aime Paris et j'ai besoin d'être proche de la capitale pour mon travail. Mais j'ai aussi besoin d'air et de campagne. Depuis des années, j'avais envie d'un bout de terrain, et d'un peu de place pour mon atelier.

Nicole m'avait présenté ses parents, Gaston et Georgette. Des gens humbles et modestes, employés des postes. Je découvre le repas de Noël avec Nicole, ses parents, ses frères, ses nièces. Des sensations

nouvelles pour moi. J'aimais ça. L'été, on allait à Grandcamp-Maisy, d'où sa famille était originaire et où elle avait une maison. On passait des moments formidables avec les copains.

En 1967, je régularise ma situation matrimoniale. Avec Nicole, on décide de se marier. Les années de bonheur. C'était un phénomène Nicole. Extérieurement, elle apparaissait très fragile, mais mentalement, c'était un tigre. À la maison, c'est elle qui tenait les cordons de la bourse. Elle avait des goûts très sûrs et elle m'a beaucoup aidé dans mon travail. Souvent, on s'engueulait tous les deux, à propos de tout et de rien. Avec elle, c'était sportif, elle ne se laissait pas faire. Elle avait du caractère. Quand on s'est mariés, Nicole rayonnait de beauté. Mais derrière cette beauté, se cachait une myasthénie musculaire, maladie sournoise qui la fatiguait chaque jour un peu plus. Elle était belle Nicole, mais elle était fragile.

Je n'ai jamais eu beaucoup de chance avec le cinéma. À plusieurs reprises, on a failli travailler ensemble. Mais à chaque fois, c'était un échec. Des hésitations, des actes manqués, des conneries aussi. Cela s'est arrangé par la suite, heureusement.

Après la sortie de mes premiers albums, je reçois les premières propositions. Un jour, une dame fort jolie, avec une poitrine avenante, vient à Livry-Gargan. Elle est productrice, et sait que je prépare un long-métrage sous forme de dessin animé. Elle travaille avec Michel Polnareff, et ce dernier serait heureux d'en faire la musique. À l'époque, j'avais la grosse tête et j'étais un peu con. Je réponds : « Polnareff, non. » Je ne sais pas pourquoi, Polnareff m'énervait à cette époque, alors que c'est un génie. J'ai appris par la suite que la belle productrice était la maîtresse du chanteur. Mes copains m'ont traité de con pour avoir refusé.

Cela recommence quelques années plus tard avec *Dune*. La famille Seydoux venait d'acheter les droits cinématographiques de *Dune*, le roman de Frank Herbert. L'adaptation est confiée à Alejandro Jodorowsky qui fait travailler Moëbius sur le sujet. Un petit peu gêné, mon ami Jean veut que je participe au projet et insiste auprès de Jodorowsky. Finalement, je suis invité à boire un café. Je débarque au rendez-vous avec mes planches et mes croquis. Jodorowsky me reçoit avec son inimitable accent chilien : « Bonjourrrr Philipppe... Asseyez-vous, nous avonnns à parrrrler. Jé souis heurrr-reux de vous voirrrr. Jean m'a beaucoup parrrr-rlé de vous... » Et Jodorowsky de sortir les tarots : « Jé prends les tarrots parce que c'est impourtant avec les personnes avec qui jé dois trrrravailier. » Je suis poli, je ne dis rien. Je suis patient, très patient même, mais au bout d'une demi-heure, je sors

de mes gonds : « Excusez-moi, monsieur Jodorowsky, mais je ne suis pas venu ici pour tirer les cartes, je suis venu pour essayer de travailler sur les décors. » Mon intervention jette un froid. J'ai insulté le gourou. Les flux sont mauvais. Jodorowsky me regarde, stupéfait, reprend ses cartes et s'en va. « Au révoirrrr, Philippe. » Et je me retrouve tout seul, comme un con, avec mon carton à dessins. Finalement, il a choisi de travailler avec Moëbius, mais le projet a été abandonné. On s'est revus bien plus tard avec Jodorowsky. On a longuement parlé de Nicole, dont le prénom symbolise une certaine « non-continuité » dans la tradition hébraïque.

Dans les années 1970, je reçois un coup de fil des éditions Dargaud. Des Japonais veulent me rencontrer. Ils ont lu les *Six Voyages de Lone Sloane* ainsi que *Délirius* et veulent que je travaille pour eux. Comme je ne parle pas anglais, et que je me méfie un peu, un ami producteur, avec qui j'avais un gros projet de film, m'accompagne. On se retrouve tous dans le quartier de l'Opéra. La rencontre se passe bien. Ils veulent faire une série télévisée d'après mes albums, en l'adaptant à la sauce locale. Ils sont enthousiastes et moi aussi. Et comme les Américains, ils veulent aller vite. Les contrats sont prêts, il n'y a plus qu'à signer. Les conditions financières sont très bonnes. Il n'y a plus qu'à prendre la fraîche et je deviens une star internationale. Les négociations vont bon train. Mais à un moment, mon producteur me donne un coup de coude : « Prends le temps de réfléchir pendant un jour ou deux. » Je demande un délai à mes amis nippons. Mes interlocuteurs font la tête. Ils espéraient sortir avec les contrats en règle. Avec mon producteur, on se retrouve dans la rue : « Ne signe pas ça, ils vont dénaturer ton œuvre. » Quelques jours plus tard, je rappelle les producteurs, ma réponse est négative. À l'autre bout du fil, ils ne comprennent pas. Mais le problème avec les Japonais, si on leur dit non, ils le font quand même. Finalement, deux ans après, la série sort en France. Cela s'appelle *San Ku Kai*, et c'est entièrement pompé sur mon travail. Si j'avais été moins con, je prenais l'argent, et je devenais un auteur culte à travers le monde. C'est mon gros défaut, je me lie assez facilement d'amitié avec les gens, j'écoute ce qu'ils disent. Et je me suis fait avoir. Bilal, lui, il sait gérer tout ça... Pas moi. Enki est un de mes amis très proches. J'ai beaucoup à apprendre de lui.

C'est une chose que j'ai apprise avec l'expérience, il ne faut pas oublier que les échecs sont porteurs de création. Quand la télévision, la mode et le cinéma sont en panne d'idée, ils viennent tous renifler dans les bandes dessinées. Quand on voit les bustiers en plastique à pointes de Jean-Paul Gaultier, on ne peut s'empêcher de penser, avec tout le respect qu'on lui doit, qu'il a bien vu le *Barbarella* de Roger Vadim. Quand j'ai dessiné les premières tables triangulaires, l'idée n'a

pas été perdue pour certains décorateurs de journaux télévisés. C'est la vie.

C'est la gloire. Avec le succès de mes premières planches dans *Pilote*, et les publications de mes albums chez Dargaud, je suis invité dans les festivals de bandes dessinées. Toute une génération se réveille. Pour la première fois, je rencontre mes lecteurs. C'est la folie. C'était digne d'un concert de rock. On se bousculait pour nous voir. Imaginez cinq cents lecteurs hystériques qui piétinaient pour obtenir une dédicace. Ça durait cinq heures de suite. C'était très festif. Dès que l'on s'asseyait, c'était parti. Aujourd'hui encore, c'est toujours un plaisir de rencontrer mes lecteurs. J'en ai de tous les âges, comme Tintin, de sept à soixante-dix-sept ans. J'ai des quinquagénaires, qui ont acheté mes premiers albums et qui me suivent depuis le début. J'ai des trentenaires qui ont piqué les albums à leurs parents. Et des minots de dix-sept ans qui me découvrent et qui viennent me voir en me disant : « Ouahhou ! c'est génial votre livre ! ça vient de sortir ? » Je ne dis rien, j'encaisse, je souris. C'est un bel hommage finalement. Même la jeune génération m'apprécie... « LOL », comme on dit dans leur langue.

Pendant ces festivals, je croise mes maîtres, et je n'en reviens pas. Ils sont tous là : Franquin, Jacobs, Hergé, et les autres... Au bar du festival, je m'approche de Jacobs avec ma folie et mes cheveux longs. Le lieu est propice. Quand il y a un bar, il y a Druillet. Claude Moliterni m'accompagne. Devant le Maître, je me lance. Je lui déballe toute mon admiration, je loue son génie graphique, je me prosterne devant ses scénarios, je le couvre d'éloges. J'ai connu Londres en lisant *La Marque jaune* ; si j'admire l'art amarnien, c'est grâce au *Mystère de la grande pyramide*... Très urbain, Jacobs me félicite également : « Mais vous aussi cher ami, vous êtes un grand artiste... » C'en est trop. Je suis au nirvana, mais je proteste, je m'insurge. C'est lui le génie, et il n'y en a qu'un par siècle... Mon laïus terminé, je me rends compte que mon verre est vide. Je me penche pour demander un verre au barman. Pendant ce court laps de temps, Jacobs se détourne vers Claude Moliterni et demande :

— Qui c'est ?

Il y a une rupture dans l'espace-temps. J'ai compris. Nous finissons avec des phrases polies... C'est le problème des auteurs de bandes dessinées. Certains ne sont pas à la hauteur de ce que l'on imagine. Jacobs a inventé un monde formidable. C'est un scénariste hors pair. Il a écrit des aventures passionnantes. Mais il n'était pas très doué pour les rapports humains.

J'ai beaucoup plus discuté avec Hergé. J'ai toujours eu une très grande admiration pour son travail. Et le capitaine Haddock – autre grand amateur de whisky – est mon personnage de bandes dessinées préféré. Hergé était aussi un passionné d'art. La première chose qu'il m'a dite, lorsque nous nous sommes rencontrés dans un festival, c'est qu'il me considérait comme un peintre. C'était trop. Du coup, je vacille. C'était le premier dans le monde de la bande dessinée à me parler comme ça. Je lui ai répondu que, pour moi, il n'y avait pas de grande différence entre la bande dessinée et la peinture. Ce n'est qu'une question de travail, seul le support change. Au mitan de la conversation, je commence à y aller. Je lui déballe tout, je loue son génie graphique... J'avais bu un petit coup de trop ; je me lance... « J'ai tous vos albums, et j'aimerais échanger une planche avec vous. » Je m'attends à une rebuffade, à un renvoi, brutal et violent. Mais à ma grande surprise, Hergé est enthousiaste : « Mais avec le plus grand plaisir. Quand vous passez à Bruxelles, venez me voir. » Du coup, je me retrouve comme un con. Je bredouille des remerciements... Druillet, le fort-en-gueule, il reste muet comme un puceau devant une jolie fille... Il en chie dans son froc. Le pire, c'est que je n'ai jamais osé. Deux ans plus tard, on se croise dans un autre festival. Hergé ne m'avait pas oublié et me rappelle notre conversation : « Philippe, je vous attends. Vous n'êtes pas venu. » Il se souvenait. Ce n'étaient pas des paroles en l'air. Je suis tétanisé. Philippe Druillet, le costaud-qui-l'ouvre-tout-le-temps, il s'écrase à nouveau comme une merde. Je bredouille. Je promets sans faute de passer le voir, et cela dure longtemps... En 1983, je suis sur la route des vacances avec Anita et notre fils, et j'entends à la radio qu'Hergé est mort... Il m'avait écrit une très belle lettre que je garde précieusement. Peu après notre rencontre, je lui avais envoyé les premières aventures de Lone Sloane et il m'avait fait ce très beau compliment : « Ce que Tintin peut me paraître sage, raisonnable et presque bourgeois, comparé à votre héros ! [...] Vous donnez à la bande dessinée une dimension de plus, qui est peut-être "tout simplement" celle de l'onirisme ; qui est en tout cas sensationnelle. »

Un autre dessinateur qui mérite le détour, c'est Morris, pour qui j'avais un grand respect. Il avait un immense talent et Lucky Luke l'avait rendu millionnaire. Mais il était d'une radinerie peu croyable. À côté de lui, Harpagon était un dépensier folâtre. Dans son jardin, il avait mis des fleurs en plastique parce que c'était moins cher à entretenir. Quand Georges Dargaud ne l'invitait pas à déjeuner, il mangeait un sandwich dans son coin. Il avait aussi un rapport très

étrange avec ses lecteurs. À Grenoble, lors d'un salon, il y avait une file de plusieurs centaines de gamins qui l'attendaient pour qu'il dédicace leur *Lucky Luke*. Mais Morris ne voulait pas y aller. Ce jour-là, il n'avait pas envie, il en avait marre, ça l'emmerdait. Je trouvais ça dégueulasse. C'était un manque de respect envers ses lecteurs. De colère, je me suis levé, j'ai été voir les mômes, j'ai pris le premier gamin par la main avec son album : « C'est quoi ton nom ? Georges ! » Je l'ai mis sous le nez de Morris : « Tiens, fais-lui un beau dessin, c'est pour Georges ! » Morris n'en revenait pas. Et moi de l'engueuler : « Maintenant, tu vas sur le stand et tu t'occupes des mômes. » Il en est resté sur le cul. Finalement, il y est allé sur le stand. Et il les a tous signés ses albums.

À *Pilote*, j'ai rencontré un autre hurluberlu. Un peu barré aussi dans son genre. C'est Cabu. Disons-le clairement, ce type est un génie. Faire ce qu'il fait depuis cinquante ans, c'est remarquable. C'est aussi un personnage étonnant. Il dessine comme il respire et à chaque fois, il tape juste. Il a une acuité visuelle formidable, c'est le plus grand portraitiste de notre époque. Dès qu'un nouvel homme politique arrive sur le marché, tous attendent que Cabu l'ait croqué pour voir après ce qu'ils peuvent faire. En une image, il doit tout résumer et faire rire le lecteur. Cabu est l'héritier de Daumier et de *L'Assiette au beurre*. Il écrit à sa façon l'histoire du monde qui est le nôtre. Dans les décennies à venir, quand on voudra comprendre la vie politique, ou la vie quotidienne des Français sous la V^e République, on étudiera les dessins de Cabu.

Dans le domaine de la science-fiction, je fais également la connaissance de Stefan Wul, un de mes maîtres. De son vrai nom Pierre Pairault, il était dentiste à Pacy-sur-Eure. À sa façon, ce type était un génie. Il écrivait des romans policiers pour Fleuve Noir. Mais un jour, ils lui ont dit : « Fais-nous de la science-fiction, on est complet pour les polars », et Stefan Wul de s'y mettre, et de transposer ses romans policiers dans le futur. Il a écrit sept romans chez Fleuve Noir, dans la collection « fantastique/anticipation » qui sont des merveilles du genre. Lui aussi, dans sa catégorie, c'était un *alien*. Il écrivait avec un métronome. Il tapait une ligne à chaque mouvement et n'avait pas de plan défini. Pour moi, *Le Temple du passé* et *La Mort vivante* sont des chefs-d'œuvre. De Stefan Wul, j'ai repris le principe des répétitions et démultiplications des personnages. Et les formidables couvertures de René Brantonne m'ont fortement influencé. Mais le type était profondément introverti et était complètement absent. Devant une caméra de télévision, quand un journaliste lui demandait « Qu'est-ce

que c'est le futur pour vous ? », il répondait : « Les tours de la Défense. » Quand je le rencontre pour la première fois, je fonds dessus, on discute, je lui avoue mon admiration, je loue l'influence de son œuvre sur les jeunes générations... Stefan Wul me regarde un peu bizarrement. Il devait se demander qui était ce dingue. Mais il se rend compte que j'ai lu tous ses livres. À un moment, il me dit qu'une partie de son œuvre n'a jamais été reconnue à sa juste valeur. Il se propose de me l'envoyer. Je suis aux anges ; je propose également au maître de lui envoyer un de ses romans pour qu'il me le retourne avec une petite dédicace. Il accepte. Quinze jours plus tard, je reçois son « œuvre injustement méconnue », intitulée *La Vercingetorigolade*. Une pochade. Une sorte de sous-Rabelais de bazar, qui est encore dans ma bibliothèque, intacte. Dans l'enveloppe, je retrouve mon Fleuve Noir avec ce mot : « À Philippe Druillet qui me doit tout. Stefan Wul. »

Je suis un *mal-né*, c'est le drame de ma vie. Je voulais être prince ou mécène. Je suis né fils de concierge.

Je n'ai pas eu neuf vies, j'en ai eu quatre-vingt-dix-neuf. Je fais tout en même temps. Je dessine, je conduis et je brocante. J'ai un goût inné pour la beauté. J'ai besoin de vivre entouré de belles choses. Même déjà, j'allais aux puces. Montreuil, Clignancourt, Vanves, et Les Lilas à l'époque, je les ai toutes faites, à Paris comme en province. Mes humanités je les ai faites à Clignancourt et dans les foires à la ferraille. J'ai toujours été attiré par ces endroits. Le grand avantage des puces, c'est que l'on peut toucher les objets. Dans un musée, on ne peut pas. Plus tard, grâce à Benjamin de Rothschild et Jacques Attali, j'ai rencontré Pierre Donnesberg, un grand collectionneur, qui a eu la même éducation artistique que moi. Lui aussi a appris l'histoire de l'art en déambulant dans les marchés aux puces.

La brocante fait partie de ma vie. Je suis un collectionneur, mais un collectionneur amateur, au sens étymologique du terme : « celui qui aime ». À la différence des autres, je ne me passionne pas pour un type d'objets en particulier. C'est l'aspect qui m'intéresse. J'aime l'intelligence des objets, je suis fasciné par l'âme humaine qui peut transparaître dans leur conception. Il m'arrive souvent de rentrer dans un magasin parce qu'un objet en vitrine m'a interpellé. C'est compulsif ; je l'achète, même s'il s'agit d'une cafetière, et que j'en ai déjà huit autres à la maison. Même dans une chose humble, je sais reconnaître la main qui l'a faite. Un tube de dentifrice peut me fasciner s'il est beau.

Je passe mon temps à acheter et à revendre. J'ai une bande d'amis avec qui je partage cette passion. Elle devient vite la « bande à

Druillet ». Les brocanteurs, les antiquaires et les libraires font aussi partie de ma famille. Je les aime, et ils me respectent. Eux aussi ce sont des artistes dans leur genre. Ce sont eux les vrais experts. Parmi eux, Philippe Mellot et Jean-Marie Embs savent quelque chose de ma collection de Jules Verne, ainsi que Frédéric Marchand, pour les jouets anciens, qui deviendra l'éditeur de mes bijoux. Certains brocanteurs en savent plus que d'éminents conservateurs de musée. Certains d'entre eux m'ont beaucoup plus appris sur l'art que tous ces sorbonnards qui perdent leur vie à étudier un tableau. Quarante années de brocante forment l'esprit au beau et à l'art. J'aime fréquenter les brocanteurs et les antiquaires. Ce sont mes frères.

Pendant vingt-cinq ans, j'ai fait la braderie de Lille. J'aime me lever à cinq heures du matin et installer notre stand. Les brocantes, c'est la vie, c'est une pièce de théâtre. J'aime cette fête populaire où l'on vit, mange, dort sur un bout de trottoir. Je ne le fais pas pour l'argent. Je gagne ma vie ailleurs. Quand je fais des brocantes, j'oublie tout. J'aime jouer au marchand. Les gens passent, on discute, on négocie, on échange. On y rencontre tous les genres possibles. Il y a les cons, il y a des gens intelligents, il y a des personnes sympathiques, d'autres pas. Ce sont des instants assez formidables. Je partage des bonheurs.

Quand je fais les brocantes, je suis aussi un chasseur. Une chasse à la beauté. Il est rare que je reparte à vide. Je suis un artiste, je suis Attila, je suis un voïvode, je suis Napoléon, je suis Hermann Goering. Mais un Hermann Goering pacifique... Quand je fais une brocante, je suis là pour piller. Les belles choses de préférence. À cent mètres, je devine la pièce remarquable qui se cache derrière une croûte infâme. Je m'approche, j'écarte les deux merdes. Je découvre une eau-forte de Gustave Doré. Je succombe à la beauté des choses. Mais il faut respecter les traditions. Le gars en veut cent cinquante euros, je négocie pour le plaisir.

Ma maison est remplie d'objets. En apparence, c'est un capharnaüm indescriptible, mais en fait chaque objet a sa place. Je collectionne, mais si un objet ne m'intéresse plus, si je n'ai pas d'émotion en le contemplant, je le revends immédiatement. Je n'accumule pas. Chez moi, les objets ont une vie, ils tournent.

En 1978, je suis à Livry-Gargan lorsqu'un monsieur m'appelle. C'est un certain Guy Boucher. Il est designer et il aime ce que je fais. Quelques jours plus tard, je vois arriver à la maison un colosse à la voix forte. Un Basque, amoureux de son pays. Guy Boucher travaille pour Daum et Christian de Chérisey, le directeur de l'entreprise, souhaite que je crée des pièces pour la cristallerie. J'accepte, bien entendu. Mon œuvre est protéiforme, et j'ai la mémoire des puces.

Avec Daum, je dessine de beaux objets tirés de mon œuvre. Pendant dix ans, je dessine pour la cristallerie. Comme brocanteur, je connais le verre par cœur et la matière est noble. Avec des artisans remarquables, je façonne, je découvre les subtilités du design. Je travaille les parties transparentes, les parties opaques, celles qui doivent être ciselées ou pas. Ma première création, le « guerrier », est devenue un classique. Le vase « Salammbô soleil » et le vase « Salammbô nuit » sont aujourd'hui très prisés des collectionneurs. Je découvre aussi un nouveau territoire, Bidarray et le Pays basque où Guy Boucher m'invite à passer mes vacances. Des années de bonheur et de création.

Mais Philippe Druillet est aussi un faussaire. Quand j'habitais Colombes, dans mon atelier mitoyen, je fabriquais des faux. Mon voisin, qui était le propriétaire de mon atelier, et qui était aussi antiquaire, m'apportait de modestes tableaux du XIX^e qu'il avait chiné. Entre deux planches de *Salammbô*, cela me reposait et m'amusait. Il voulait que je comble un trou, que je le restaure un peu. Je m'exécutais, j'enlevais le vernis, et avec un certain bonheur, je repeignais le tableau à ma façon. J'inventais des nuages, je mettais du bleu un peu partout, je repeignais le fond, je « barbizonnais » le buisson, je « gustavemorais » une descente de Croix. L'antiquaire revendait le tout avec une belle culbute. J'ai repeint une soixantaine de tableaux comme ça. Les gens ont des faux Druillet chez eux, sans le savoir. Pendant cinq ans, j'ai peint de vraies fausses marines à l'huile, que je signais « Druillet, 1868 ».

Un jour, avec mes potes, Guillaume Julliard, Stéphane Blazun, et André Campana, on déballe à Sannois, dans le Val-d'Oise. Un couple me regarde. Je suis tout débraillé, pas rasé, la bouteille à la main, un peu ivre aussi. Le mec est surpris de me voir dans cet état. Le type avance, recule, il est dubitatif. Il parle à sa femme : « Regarde, c'est Philippe Druillet, le dessinateur de bandes dessinées. Tu as vu la déchéance... » Tous mes amis sont pliés de rire.

Vous me faites tous chier avec *Métal hurlant*. Et interview ceci, et documentaire cela. On n'arrête pas de me solliciter. J'en ai marre de parler de ça. Depuis dix ans, y a plein de livres sur le sujet. Qu'est-ce que je peux dire de plus. Allez plutôt voir Jean-Pierre Dionnet, il connaît cette histoire beaucoup mieux que moi... Il vous en racontera des belles.

On était à *Pilote*. Sincèrement, la meilleure boîte que l'on pouvait trouver. Mais il y avait des limites. On se sentait un peu à l'étroit, on ne pouvait pas exprimer nos folies futures, on voulait aller plus loin.

C'est Mandryka qui va bouleverser les choses quand il part créer *L'Écho des Savanes*, avec Claire Bretécher et Marcel Gotlib. Avec *L'Écho des Savanes*, Mandryka invente la presse moderne. C'est lui qui va inventer le nom et le concept de *Métal hurlant*, qui était à l'origine une ouverture de *L'Écho des Savanes* sur des genres graphiques nouveaux. L'aventure est un succès, qui ne va guère durer. Comme cela arrivait souvent à cette époque, le diffuseur du magazine se barre avec la caisse et le titre fait faillite. Marcel reprend ses billes, et Claire va dessiner au *Nouvel Observateur*. Avec Dionnet, on décide de récupérer *Métal hurlant*. Möbius est de la partie, mais il ne veut pas se mouiller et reste à l'écart. Dionnet tente de négocier avec Mandryka et ils en arrivent aux mains. Ils ne sont pas d'accord. Un des deux manque de passer par la fenêtre, un aspirateur vole dans la pièce. Bref, tout va bien.

On était jeunes et fous, et je convoque tout le monde à Livry-Gargan. On décide de faire ce journal. Möbius écoute parler les deux dingos. Moi, je connais mes limites. Le créatif, je sais faire, mais il y a trop de folie en moi pour que je m'occupe d'un magazine. Dans mon esprit, et celui de Möbius, c'est Dionnet qui doit être le réacteur nucléaire de cette nouvelle aventure.

Il faut que je vous parle un peu de lui aussi. Jean-Pierre Dionnet, je l'ai connu très tôt. Dès la fin des années 1960, on fréquentait les mêmes endroits, les mêmes bouquinistes, les mêmes éditeurs, les mêmes cinémas. Jean-Pierre est un peu *alien* comme moi. Quand je l'ai connu, c'était un érudit. Un type exceptionnel dans son genre. Il est très cultivé, avec une intelligence démoniaque. Il connaît tout sur tout. Il a navigué dans tous les milieux possibles et imaginables. Des fois, cela en devient tellement pénible qu'on est obligé de le faire taire : « Arrête Jean-Pierre, tu en sais trop, on ne te suit plus ! » Un comble quand on y pense. Jean-Pierre, c'est un frère, avec Nicole, puis avec Anita, il nous a accompagnés dans la vie. C'est aussi un passionné et un collectionneur hors pair. Mais ce n'est pas un gestionnaire. C'est son seul défaut, il faut bien qu'il en ait un... Après la chute de *Métal hurlant*, on ne s'est pas parlé pendant dix ans. Il faut dire, on s'était tellement engueulés... On s'est rabibochés depuis. Les douleurs de la vie nous ont rapprochés. On est frères maintenant, complètement indissociables.

C'est donc Jean-Pierre qui s'y colle. Et voilà qu'un crétin du nom de Bernard Farkas, qui travaillait chez Nathan, se targue de nous fournir une copie du fichier clients de la maison. La huitième merveille du monde à l'entendre, le truc qui allait lancer la boîte. Farkas fait aussi partie de l'aventure. Il devait s'occuper de la gestion et des ventes.

Après quelques semaines de cogitations, *Métal hurlant* est lancé.

Deux monstres nous rejoignent. Il s'agit de Florence Cestac et d'Etienne Robial, les maquettistes de *Métal hurlant* et inventeurs du mythique logo. Nous passons alors nos journées à la librairie Futuropolis où Florence Cestac, Etienne Robial et Denis Ozanne étaient les pivots de la bande dessinée. Dans cette librairie, nous trouvons tout, tous pays confondus, l'*underground*, l'Amérique, de l'ancien au moderne, toute la richesse de la nouvelle bande dessinée qui naissait. La vie a séparé Florence et Étienne, mais avec Florence je continue à avoir des relations d'amitié, et nous fréquentons ensemble nos amis des puces de Vanves ; nous formons un beau couple de chineurs tous les deux. Notre complicité est flagrante. Souvent, quand nous signons nos bandes dessinées respectives et que nous sommes côte à côte, les lecteurs arrivent et abordent Florence en demandant : « Vous êtes madame Druillet ? »

Le succès est au rendez-vous, mais les finances ne suivent pas. Pour faire des économies, *Rock & Folk* publie les premières planches de *La Nuit*, tandis que *Métal hurlant* édite celles d'*Arzach* de Moëbius. Ce bricolage nous permet de financer *Métal hurlant*, et de récupérer gratuitement la photogravure de *La Nuit* pour l'album. Très vite, les qualités de gestionnaire de Farkas nous apparaissent un peu légères. Monsieur demande une voiture avec un chauffeur, alors que nous sommes tous en train de tirer le diable par la queue. Son très prometteur fichier clients est pourri, et Jean-Pierre Dionnet le vire au bout de six mois. C'est la meilleure chose qu'il ait faite.

Comme prévu, notre distributeur a fait faillite. Avec Moëbius et Dionnet, on cherche un nouveau distributeur pour relancer le titre. Et si on pouvait avoir un type qui avait un peu d'argent et des notions de gestion, ce serait pas mal non plus. Dionnet nous dénêche un rendez-vous avec Jean-François Bizot, le patron d'*Actuel*, rejeton richissime d'une grande famille. Celui-ci nous accueille avec plaisir. Il nous connaît un peu. Moi, j'avais déjà travaillé pour *Actuel*, sans être payé. Le cœur à gauche et le portefeuille bien à droite, merci les gars. Jean-François Bizot est enthousiaste. Il met des locaux à notre disposition. Pour l'argent, il s'occupe de tout. Il nous fait l'article, il fait montre d'enthousiasme. On va voir ce que l'on va voir. C'est trop beau pour être vrai. Avec Dionnet, on trouve ça louche, mais on ne laisse rien paraître. À un moment, c'est Jean-Pierre Dionnet qui met le pied dans le plat et qui pose les questions qui fâchent. Bizot s'insurge : « Installez-vous, je m'occupe de tout. » Et pour les finances : « Installez-vous et je m'occupe de tout. » Moëbius, fidèle à son habitude, ne dit rien. Moi non plus d'ailleurs.

Pendant la conversation, je vois une femme magnifique qui traverse le bureau. Une merveille de beauté et de classe qui irradie

toute la pièce. Je m'arrête sur elle. J'ai un flash. Je suis troublé. Intimement troublé. Nos regards se croisent. Elle s'appelle Anita. C'est la compagne de Jean-François Bizot. Après l'entrevue, je rentre à Livry-Gargan. Je fais entrer Anita dans *La Nuit*. « Anita Joli-Joint ». C'est joli comme nom Anita. Je ne le sais pas encore, mais cinq ans plus tard, elle sera ma femme.

Finalement, c'est Jean-Pierre Dionnet qui va trouver des investisseurs et faire tourner le titre. C'est lui qui va faire de *Métal hurlant* un nouveau *Pilote*. Il faut lui rendre cette justice. Jean-Pierre avait tout compris de Goscinny. Avec Philippe Manœuvre, c'est lui qui a tenu le journal et fait venir les auteurs. C'est lui qui a façonné *Métal hurlant*, c'est lui qui a taillé le diamant, c'est lui qui a inventé le mouvement. *Métal hurlant* est une aventure multiple. Le créateur historique, c'est Mandryka. Je suis un des fondateurs du magazine, on est bien d'accord. Mais l'âme de *Métal hurlant*, c'est Jean-Pierre Dionnet. Son apport à la bande dessinée est fondamental. Grâce à ce titre, une nouvelle génération de dessinateurs explose. Le succès est au rendez-vous, mais nous avons un problème structurel. On gère *Métal* comme un groupe de rock. On s'engueule, on n'est pas d'accord, on se sépare, on se rabiboche, et on boit un coup. La comptabilité est aléatoire, et tout le monde tape dans la caisse. Dionnet fait ce qu'il peut, mais il n'est pas aidé par les circonstances. Comme d'habitude, Moëbius ne dit rien et dessine ses planches d'*Arzach*. Et moi dans cette histoire ? Moi, je deviens fou. Nicole vient de m'annoncer qu'elle a un cancer.

Nicole, ma belle, ma douce, ma bien-aimée. Ce sont les médecins de l'époque qui t'ont tuée. Ce sont ces pourritures de cancérologues qui t'ont assassinée. Je les ai connus ces mandarins de la cancérologie, ils parlaient des femmes comme du bétail. C'était le Moyen Âge. À l'époque ils péroraient à la télévision en disant, l'air badin : « Oh vous savez, on enlève un sein, mais ce n'est pas très grave. Ce qui compte c'est de survivre. » Je hurle devant le poste de télévision : « Et toi, si on te coupe les couilles parce que tu as un cancer, qu'est-ce que tu vas dire ? »

Depuis quelque temps, je sentais que quelque chose n'allait pas. Les médecins nous disaient que c'était une mastose mammaire, qu'il n'y avait rien à craindre. Mais mon cerveau primaire ne les croyait pas. On a fait tous les médecins possibles et imaginables. Mais personne n'a rien vu. Le diagnostic était le même. Rien de grave. Au final, ils lui donnaient des calmants. On avait beau en discuter, on avait beau s'engueuler, je sentais qu'il y avait une merde.

Et puis un soir, on a rendez-vous près du musée des Arts décoratifs. On se retrouve dans un bistrot. Elle veut me parler avant que j'aille dans les soirées bandes dessinées organisées par Claude Moliterni. Elle ne m'a dit qu'une chose : « Philippe, j'ai les résultats, c'est un cancer. » J'accuse le coup et c'est violent. Je double de volume en quelques minutes. Dans mon esprit, c'est foutu. Nicole tente de me calmer. Elle me dit que ce n'est pas grave. Qu'elle va s'en sortir. Elle est confiante. Elle est belle Nicole, mais elle est fragile. Le jour même où elle m'a annoncé son cancer, j'étais en train de dessiner *La Nuit*. Quelques jours avant, j'avais eu un pressentiment, j'avais terminé ma planche avec cette phrase : « Jusqu'à maintenant, j'ai toujours chié dans les bottes de la mort... Et aujourd'hui, j'en ai peur. » Le cauchemar, la prémonition. Tout en continuant de travailler, je m'occupe de Nicole. Je refuse l'évidence. Comme tout le monde, j'espère que cela va s'arranger, mais au fond de moi, je sais que tout est perdu.

L'agonie va être interminable. Pendant six mois, Nicole s'affaiblit. Les choses s'aggravent. Nicole était enceinte. Ils la font avorter. Et pourtant, son métabolisme de femme enceinte aurait pu l'aider. Ces gens étaient des assassins. Nicole perd ses forces. Un soir, elle n'en peut plus. Je descends au rez-de-chaussée de la maison et appelle son docteur. Ce dernier me dit qu'il ne peut rien faire, qu'elle est perdue. Il me demande de l'emmener à l'hôpital Saint-Michel. C'est la fin. Charles m'accompagne. Je la veille sans relâche. Un jour, elle me dit une phrase terrible : « Tu m'oublieras. » Pendant quinze jours, je viens la voir, les copains aussi. Personne n'y croit. Personne ne peut imaginer qu'une femme de trente ans peut mourir d'un cancer. Ce n'est pas possible. Tous les soirs, je pars à dix-huit heures, pour revenir la voir le lendemain. Et un soir, je reste. Elle n'était pas différente des autres jours. Il n'y avait rien de particulier. Elle allait presque mieux. Les heures passent. Les infirmières viennent me chercher. Le sommeil m'est impossible. Elle est morte dans mes bras, le 16 janvier 1976, à deux heures et quart du matin.

J'appelle sa famille. Je suis effondré au bout du fil. Personne ne veut me croire. Personne ne comprend. Son père Gaston s'est bien douté de quelque chose quand il a entendu le téléphone sonner dans la nuit, mais il ne veut pas se lever. Il n'a pas supporté la perte de sa fille. D'une certaine façon, il ne s'en est jamais remis. Toute la famille de Nicole débarque dans la nuit. Au téléphone, je prévient ma mère qui me répond de façon mécanique, et dans une indifférence totale : « Toutes mes condoléances mon fils. » Il n'y a guère que les docteurs qui sont surpris. Comment ai-je pu deviner que ce soir-là, elle allait partir. Je le sais que trop bien, mais ne réponds pas. Les toubibs s'inquiètent pour moi. Un d'eux me regarde en biais, l'air préoccupé. Il

chuchote à l'oreille de mon beau-frère : « Pour M. Druillet, ça ne va pas être facile. » J'ai tout entendu, et il avait bien raison.

Nicole décédée, je mène mon enquête. Ma femme était suivie par le docteur Rousseau. Je demande à voir ce boucher des temps modernes. Il accepte de me recevoir. Face à moi, il est mort de trouille et pas franchement rassuré. Le docteur Rousseau a demandé à un infirmier d'assister à l'entretien pour le protéger au cas où. Mais son vigile n'a pas eu besoin d'intervenir. J'ai vite compris. En phase terminale, il donnait à Nicole des somnifères pour être tranquille. Ce pauvre mec, ce médecin de merde n'était pas à la hauteur. Il était en cancérologie alors qu'il n'était même pas capable d'opérer une appendicite. Un minable, un raté. Je n'ai même pas eu envie de lui péter la gueule.

On s'est tous retrouvés au cimetière d'Ivry. L'endroit le plus glauque et le plus sinistre du monde. On se croirait dans un parking pour les morts. Tout le monde de la bande dessinée est venu à l'enterrement. Sincèrement, je ne me rappelle de rien. J'étais au fond de tout. J'étais une ruine. J'étais une loque. Et ce n'étaient que les premières étapes d'un long voyage au bout de la nuit.

La Nuit, mon *requiem*, mon Taj Mahal. Je suis dans un état second. Je ne dors pas. Je mets la musique à fond. Je hurle de douleur. Je deviens fou. Je bois six bouteilles par jour. Je m'autodétruis. Charles Cohen n'en peut plus. Je fais trois séjours à l'hôpital. Je continue à fréquenter mes amis. Mais à un moment, je dois rentrer : « Nicole m'attend. » J'arrive à la maison. Elle est vide. L'être aimé, mon amour adoré n'est pas là. C'est abominable. Un soir, je rentre d'un dîner avec ma belle-famille. Il y avait ses parents, son frère, ses nièces... À la maison, Nicole n'est toujours pas là. C'est la fois de trop. Je veux en finir. Je me dirige vers l'armoire à pharmacie et je m'enfile tout, avec le whisky par-dessus. Je m'effondre. Je ne voulais plus vivre sans elle. Pendant deux jours, c'est le silence complet dans la maison. C'est Charles Cohen qui me découvre, la vessie prête à éclater. Il me sauve *in extremis* en appelant le SAMU. Je reste dix jours à l'hôpital. Ils m'ont récupéré à quelques minutes de la mort. Ce n'est pas passé loin. À l'hôpital, c'est formidable. J'ai des visions psychédéliques. Le ciel est bleu éclatant avec des oranges rouges qui avancent vers moi. Quand je ferme les yeux, j'ai quatre cent mille watts qui me traversent le corps. Je ferai deux autres tentatives de suicide. Des ratages. Des appels au secours.

Je rentre à la maison. Je me remets au travail. Je dois achever mon œuvre. Je ne peux pas oublier Nicole. Je lui offre un mausolée. Je sublime mon drame. Fou. Je suis fou. La folie est en moi. Un feu

intérieur me dévore. Je ne dors quasiment pas. Je ne mange pas. Je bois. Je travaille sans interruption. J'enchaîne les crises de *delirium*. Je ne sais pas comment j'ai fait pour survivre. J'avais trente ans à l'époque. J'avais une certaine résistance physique. C'est ma viande qui a tenu. Mon médecin traitant me donne un médicament qui aurait assommé un éléphant. Et tout allongé, je continue à dissenter sur la vie et la mort. Mon médecin s'enfuit, il ne veut plus me soigner, je lui fais peur. J'écoute les disques de Léo Ferré, des Stones, de Led Zeppelin et Jimmy Hendrix à fond la caisse. J'écoute les poèmes de Baudelaire, d'Apollinaire, de Verlaine, de Rimbaud, d'Aragon. C'est ma saison en enfer. Je touche la vérité profonde de l'existence humaine. Je termine *La Nuit*. Ma nuit.

Pendant deux ans, la maison aussi devient folle. Charles Cohen est à bout. Je continue à recevoir des amis. J'en rencontre de nouveaux, un peu barrés. Je fais tourner les tables. Avec Jean-Michel Nicollet, place Clichy, j'ai participé à des cérémonies vaudoues. À la maison, la présence d'Annie Gotzinger m'est indispensable. Toute la nuit, elle tirait les cartes. La dame de pique revenait sans cesse. L'ombre de la Mort. Je veux retrouver la trace de ma femme. Je veux un signe, un contact de Nicole. J'achète des monceaux de livres sur la mort, je ne lisais plus que ça. Six mois après celle de Nicole, je fais encore des rêves érotiques en pensant à elle. Une nuit, je me réveille dans un état second. J'ai terriblement mal aux testicules. J'allume la lumière, j'enlève les draps. Je suis horrifié. Un entrelacs de cheveux me serre les couilles. Je les reconnais bien, ce sont ceux de Nicole. C'est un signe. Je suis pétrifié.

L'été suivant, je tente de faire comme si de rien n'était. Je vais toujours en vacances à Grandcamp-Maisy avec les copains, mais je me rends compte que le pivot, c'était Nicole. Sans elle, ce n'est plus la même chose. Cela ne marchait plus. C'était l'horreur. L'été 1976 a été celui du naufrage. Son père et sa mère meurent peu après, la famille se disloque. Je n'y suis plus jamais retourné.

J'écris la préface de *La Nuit* en une nuit. Un cri de haine et d'injustice. Je vais la lire à Charles Cohen. Il la trouve formidable. Les cancérologues beaucoup moins. *La Nuit* sort d'abord dans *Rock & Folk*, puis en album en 1976. Le livre met un certain temps avant de se vendre, mais c'est un succès malgré le scandale. Pour la première fois, une bande dessinée parle du cancer et de la mort. Avec *La Nuit*, je voulais faire évoluer à nouveau la bande dessinée. Parler de la mort, que les artistes et les êtres humains avaient vécue depuis l'éternité. La bande dessinée avait quitté le monde de l'enfance.

La sortie de *La Nuit* n'a pas été sans provoquer quelques remous dans la cancérologie de l'époque. Peu après la publication de l'album,

je reçois un appel du journaliste André Campana. Avec sa femme Gloria, ils ont lu l'album, et tous deux ont été bouleversés par mon histoire. Gloria Campana était la fille de Jean Solomidès, un nom bien injustement oublié aujourd'hui. Cet homme, ce génie, ce précurseur avait inventé dans les années 1930-1940 un nouveau processus pour soigner le cancer. Les résultats qu'il avait obtenus étaient encourageants. Mais sa méthode allait à l'encontre des intérêts financiers de l'industrie qui gravitait autour de la lutte contre le cancer. Jean Solomidès voulait une cancérologie adaptée aux besoins des patients. Sa méthode remettait en cause les traitements habituels ainsi que la chimiothérapie. Il bousculait les idées de l'époque et il l'a payé au prix fort. Il fallait faire dégager l'emmerdeur. En 1949, malgré les résultats qu'il avait obtenus, malgré son passé de résistant, malgré les décisions du professeur Van Deinse qui soutenait ses travaux, il a été licencié de l'Institut Pasteur. Sa méthode dérangeait trop d'intérêts établis. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance des Campana et de ce drame est née une profonde amitié qui dure encore aujourd'hui. Nous avons également ce point commun d'être de grands collectionneurs et des amateurs d'art. C'est incroyable qu'un livre comme *La Nuit* ait pu provoquer autant de controverses et de fascinations. Ce livre m'a fait rencontrer des gens qui me sont indispensables dans la vie.

Quand sort *La Nuit*, j'apporte un exemplaire à Gaston, le père de Nicole. Il est ému : « Tu as fait ce qu'il fallait. » Il meurt un mois plus tard. Pendant cet enfer, Jean-Michel Nicollet et sa femme Keleck m'ont accompagné dans cette terrible détresse. À Livry-Gargan, c'est Nicollet qui a arrêté cette folie. Il ne m'a dit qu'une chose : « Laisse Nicole tranquille. Fous-lui la paix. Laisse-la faire son voyage. Passe à autre chose. »

Nicollet perdra sa femme dans les mêmes circonstances. C'est l'affreuse connivence. Depuis, nous ne nous sommes plus quittés. Nous sommes frères.

Je suis à Livry-Gargan, au fond du trou. Le téléphone sonne.

— Alllôôôô, moussieur Drouillet ?

Un Amerloque au bout du fil, c'est William Friedkin, qui prépare *Le Convoi de la peur*. Il veut travailler avec moi. Quelques années auparavant, il avait réalisé *French Connection* et *L'Exorciste*. C'est un fan de mes bandes dessinées. Jeanne Moreau me racontera plus tard qu'il avait dix planches originales dans sa salle de billard. Il veut un dessin de moi pour son film. C'est à nouveau la « gloire ». J'ai Hollywood à mes pieds. Je ne sais quoi lui dire. J'ai l'enthousiasme d'une pierre tombale. Pour me convaincre, il m'envoie un de ses

assistants, un Anglais, vaguement chanteur, un certain Peter Gabriel, qui veut à tout prix me voir.

Le jour dit, je vais chercher Peter Gabriel à ma gare de banlieue. Je vois un homme de mon âge, complètement débraillé, vêtu de guenilles, avec à son bras un cabas en osier. Je m'approche du gars. Peter Gabriel ne parle pas un mot de français, Philippe Druillet ne parle pas un mot d'anglais. Cela s'annonce compliqué. On arrive à la maison. On passe la journée à refaire le scénario. On arrive finalement à se comprendre. Johnny Walker est un excellent traducteur. Je raccompagne Peter Gabriel à la gare. Il est complètement bourré. Je ne vaudrai guère mieux. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé. Je n'ai jamais eu d'autres nouvelles de lui...

Je suis à Livry-Gargan, au fond du trou. Je suis un zombie dans ma propre maison. Le téléphone sonne.

— Alllôôôô, *misterrr Drouillet ?*

Cette fois, c'est un Anglais qui m'appelle. On baragouine des choses. On me passe un traducteur. Au bout du fil, c'est le manager du groupe Yes. Un des groupes de rock anglais les plus en vue depuis les Beatles. Ils sont fans de moi, ils me proposent de faire la pochette de leur prochain 33 tours. C'est un dessin à six millions d'exemplaires, au moins. Je suis au bout du fil. J'en ai marre. Je réponds...

— Non.

Le gars reste sans voix. Il se permet d'insister.

— *Pardon mister Drouillet, vous plaisanted ?*

Ça dure vingt-cinq minutes. Nicole est morte. Je suis au fond du trou. Je n'en peux plus. Je refuse. C'est non. Je raccroche au nez du gars. Trois fois, ils m'ont rappelé pour insister. Ils ne comprenaient pas mon refus. Mais à ce moment-là, je ne pouvais pas le faire. J'étais aux portes de la mort. J'étais une épave. Je travaillais sur *La Nuit*. Je ne pouvais pas faire autre chose.

Il était écrit qu'on ne me laisserait pas tranquille. Quelques mois plus tard, le téléphone sonne à nouveau.

— Alllôôôô, *moussieur Drouillette ?*

Cette fois-ci, c'est la Warner. Ils préparent une adaptation cinématographique de *Buck Rogers*. Ils veulent me confier l'intégralité des décors du film. Un pont d'or. Six mois de travail à Hollywood, tous frais payés. Une montagne de dollars. La chance de ma vie. Je dis non. Je refuse. Mes amis disent que je suis fou. Que j'aurais dû

accepter. Que ça me permettait de changer de vie. De voir autre chose. Grâce à mon absence, c'est finalement Bernard Stouds qui fait les décors de *Buck Rogers*, il récidivera sur *Conan le Barbare*...

Trois ans plus tard, je visite les studios de la Warner avec Anita. Je me rends sur le plateau de *Buck Rogers*. Au mur, les planches des *Six Voyages de Lone Sloane* et de *Délirius*. Les décorateurs travaillent dessus, s'en inspirent. Les gars sont heureux de me voir. Ils apportent leurs albums, ils me demandent des dédicaces... J'ai pas l'air con.

Nous sommes en 1977, et c'est l'automne. Je suis au cimetière de Montparnasse. Tout le monde de la bande dessinée est là également. Une bien triste journée. On enterre René.

C'est une sale blague qu'il nous fait, et elle ne fait rire personne. On savait que René n'avait pas une santé formidable. Depuis quelques mois, il était devenu très instable. Il s'irritait d'un rien. Il était devenu complètement paranoïaque. Il ne supportait pas la moindre critique. Il était adulé et admiré dans le monde entier, reconnu comme l'un des plus grands de sa génération, et pourtant, il s'emportait dès qu'un fanzine de province, tiré à quatorze exemplaires, et dont personne n'avait rien à foutre, se permettait de faire une critique. Il pouvait avoir eu quatre pages dithyrambiques dans *L'Express* le même jour, rien à faire, il devenait incontrôlable. Michèle, sa secrétaire, filtrait le courrier pour éviter qu'il s'énerve. Son cœur en prenait un coup.

Gilberte et René Goscinny formaient un beau couple. Ils s'adoraient tous les deux. Gilberte était le point d'équilibre de René. Elle était douce et charmante. Elle le calmait. Gilberte, je l'avais croisée à *Pilote* et dans les soirées organisées par Dargaud. C'était une belle âme, douce et forte à la fois. Une grande gentillesse et une remarquable intelligence.

Lors de l'enterrement de son mari, elle était effondrée. Albert Uderzo la soutenait comme il pouvait. Moi, j'étais planqué derrière une tombe, à l'écart. Je sortais de ma nuit avec Nicole, et je ne supportais plus les cimetières. À un moment, mon regard croisa celui de Gilberte. Je n'oublierai jamais cet instant-là. On y lisait tout le désespoir du monde. Elle aussi, elle allait connaître sa nuit. Je l'ignorais à l'époque, mais elle luttait contre un cancer qui la rongait. Sans René, elle se préparait à plonger dans l'alcool, la dépression, avec toujours des aigrefins qui lui feront signer n'importe quoi. Après l'enterrement de René, on s'est un peu perdus de vue avec Gilberte, mais le hasard se chargerait de nous réunir à nouveau.

Au cours de l'été 1983, je croise Gilberte Goscinny sur un marché de Provence. Elle savait que je m'étais installé à Eygalières pour les

vacances. On discute de tout et de rien. À un moment, elle me dit : « Je viens d'acheter une maison à Saint-Etienne-du-Grès, je veux faire de cette demeure un véritable paradis. Quand tu viendras en Provence, tu viendras chez moi, je t'interdis d'aller ailleurs. » Je suis interloqué : « Mais Gilberte, j'ai des amis... » Et Gilberte de me rétorquer : « Eh bien tu les inviteras à la maison ! »

De 1983 à 1994, avec Anita, nous avons passé nos vacances d'été chez Gilberte. Elle avait acheté un mas mitoyen du sien, qu'elle avait agrandi et baptisé « maison des artistes ». J'y ai passé des heures délicieuses à travailler, pendant que femme et enfant profitaient de la piscine ou visitaient la région. J'y ai fait des rencontres aussi. Gilberte était très sensible, très généreuse. Elle avait le sens de l'amitié. Elle aimait fédérer les idées. Elle adorait les artistes. Chez elle, c'était table ouverte en permanence. Cela ne désemplassait pas. Le matin, on se réveillait avec Claude Bolling qui faisait ses gammes. Tout-Paris descendait la voir. C'était une maison qui vivait. Elle aimait mélanger les genres, le cinéma, la télévision, la bande dessinée. Chez elle, j'ai croisé Jean Drucker, Jean Carmet, Pierre Tchernia et Jean-Marc Thibault. J'y retrouvais mon vieux pote Guy Vidal, le pilier des éditions Dargaud.

Gilberte avait aussi une bonne descente. Elle m'a battu plusieurs fois, ce qui n'est pas rien. On a beaucoup discuté tous les deux. En 1976, j'avais envoyé un exemplaire de *La Nuit* à René Goscinny. Il avait été horrifié par ce qu'il avait lu. Il avait caché l'exemplaire à sa femme. Ce que j'avais vécu avec Nicole, il était en train de le vivre avec Gilberte. C'est elle qui me l'a appris. On avait le cancer en commun tous les deux. L'horrible partage, l'horrible connivence. Ce malheur commun nous unissait. Ensemble, nous avons passé des moments indescriptibles.

Dans le village, tout le monde savait que Gilberte était très riche. Un jour, elle me prête sa voiture pour me dépanner. Manque de chance, je crève un pneu. Je vais voir le garagiste pour faire la réparation. Le bonhomme avait reconnu la voiture : « J'enverrai la facture à Mme Goscinny. » Je refuse, je paie de suite. Et le garagiste me répond : « Alors ce ne sera pas le même prix. » Quand j'ai raconté ça à Gilberte, elle a éclaté de rire. Elle était très philosophe là-dessus. Elle savait qu'elle se faisait avoir, et elle l'acceptait : « Mais pas plus de 20 % du prix normal », disait-elle en souriant.

Et puis un jour, Gilberte est partie. Le cancer a fini par l'avoir. Sa maladie progressait, mais elle tenait, elle ne laissait rien paraître. Gérard Schwartzenberg était un vrai salaud. Quand son service a opéré Gilberte Goscinny, c'est comme s'il lui avait passé une charrue sur le corps. Elle a souffert le martyre. Elle était parfaitement

consciente de ce qui lui arrivait, mais ne se plaignait jamais. Gilberte avait une capacité de résistance morale et physique incroyable. Quand Gilberte est morte, c'était la fin d'une époque, la fin d'un cycle. C'est une personne que je n'ai jamais oubliée. C'était une merveille de chaleur, d'humanisme et de beauté intérieure. Aujourd'hui encore, elle me manque cruellement.

À *Métal hurlant*, les choses ne s'arrangent pas. C'est faillite sur faillite. Le pauvre Dionnet n'est pas aidé non plus. Quand je débarque dans les locaux, j'engueule tout le monde. Je trouve que rien ne va, que c'est du n'importe quoi. Quand dix exemplaires partaient par la poste, la moitié seulement arrivait aux abonnés. Du coup, les lecteurs gueulaient, et on devait renvoyer des exemplaires qui ne nous rapportaient rien. On avait des dettes partout. On a fait jusqu'à sept photograpeurs différents pour le *30x30 Druillet*. Tous voulaient être payés avant de faire le travail. L'équipe aussi en a marre de moi et de mes gueulantes. À la rédaction, ils me trouvent ingérable. On n'arrêtait pas de s'étriper pour tout et rien. C'est Dionnet qui arrive finalement à faire vivre *Métal hurlant*. C'est le plus grand rédacteur en chef au monde, mais ce n'est pas un gestionnaire. Il faut le reconnaître, la situation n'était pas facile. Ce bordel ambiant a duré des années. La boîte était maudite, mais c'était un magazine de légende. Pendant dix ans, nous avons créé un mouvement artistique qui a marqué son temps. On était des rockers, on était fous, on était complètement défoncés.

C'est à ce moment qu'Anita entre dans ma vie. Je l'ai retrouvée par hasard. C'est Humbert Camerlo, un de mes copains, qui l'amène à l'une des fêtes que je donnais à Livry-Gargan. Il y avait au moins quatre-vingts personnes dans la maison, musique à fond et grands flots d'alcool. C'était une soirée extraordinaire. Et mon ami me l'apporte, comme ça, sur un plateau. Quand je vois la Belle, je deviens fou. Je me jette sur elle. Je ne la lâche pas d'une semelle. Je lui montre ma bibliothèque, je lui fais visiter la maison. Je frétille comme un pou, je fais le paon. Je bredouille des inepties. Tous les copains se marrent et se foutent de ma gueule. J'étais encore très beau à l'époque, et elle était irradiante de beauté. Nicollet me voit devenir fou. « C'est elle », que je lui dis. J'en suis convaincu, Anita est la nouvelle femme de ma vie.

Je propose à la Merveille de rester à la maison. C'était chaud parfois les fins de soirée chez Druillet, mais la Belle est prudente, elle décline poliment. Je suis un peu déçu, mais on échange nos numéros de téléphone, et dès le réveil, comme un fou, je l'appelle. On se revoit très rapidement, on dîne ensemble. Tout se fait naturellement. Elle

n'était pas heureuse avec Bizot, qui la traitait mal, la trompait dans tous les sens, et la laissait se démerder. Après la première nuit, tout est allé très vite. Peu de temps après, nous sommes en voiture et elle me dit : « Tu n'as jamais pensé à avoir un enfant ? » Je suis surpris, un peu sous le choc, mais c'est beau. Il y a un signal. Il y a quelque chose entre nous. Peu de temps après, Anita s'installe à Livry-Gargan.

Quand Anita a quitté Bizot, Tout-Paris était au courant. Tous les jolis cœurs de la capitale ont essayé de se placer. À Livry-Gargan, le téléphone ne cessait de sonner. Je décrochais, mais ils voulaient tous parler à Anita. Ils voulaient tous la voir, et comme par hasard, ils voulaient tous l'engager. Bien entendu, pour ses qualités d'artiste. Anita avait un réel talent pour le dessin et une vraie plume pour l'écriture. Et elle était vraiment très jolie.

Jean-François Bizot a tenté de la récupérer également. Il la rappelle pour lui proposer du travail. Anita hésite. Les attaches sont difficiles à rompre. Bizot avait arrêté *Actuel*, et décide de le relancer pour tenter de la reprendre. Il lui propose un reportage dans le nord du Cameroun. Bien entendu, sur place, ça se passe mal. Une belle fille comme ça dans des endroits pareils, des types voulaient la violer. Je la récupère dans un état pas possible. Rentrée en France, Anita subit les pressions des amis de Bizot, qui supportent mal de la voir dans les bras d'un autre. C'est à ce moment que je découvre sa fragilité. Anita, c'est tout le contraire de Nicole. Elle est forte extérieurement, mais à l'intérieur, elle est fragile. Lentement, mais sûrement, le travail de sape fonctionne. Anita commence à s'éloigner de moi, et je sais que c'est la femme de ma vie. Un jour, on est dans le jardin de Livry-Gargan, et elle m'annonce qu'elle part. J'éclate en sanglots. Anita voit le colosse Druillet s'effondrer devant elle. Dépitée, je monte voir l'ami Charles – le mage Acrylic – jamais avare de bons conseils à prodiguer à son ami Philippe et qui, une fois de plus, va me tirer de ce mauvais pas.

— Écoute Philippe, il y a un remède vieux comme le monde, même s'il est un peu dépassé aujourd'hui... Demande-lui de t'épouser. Si elle accepte, tout s'arrêtera.

J'hésite. Je suis pas sûr. Je redescends les marches. Je vais vers Anita. On parle. Je bafouille, je me lance. Je lui propose d'être ma femme. Long silence, elle me dit « oui ».

C'est le début d'une nouvelle aventure. On se marie à la mairie de Livry-Gargan. Pour fêter ça, j'invite tous les amis à la maison. Mais je préviens tout le monde : « On n'a pas le temps de faire la cuisine. Mangez quelque chose au bistrot avant, et venez boire un coup à la maison. » Bien entendu, personne ne m'a écouté. Cent cinquante

invités, affamés comme des piranhas, débarquent dans la maison. On n'avait rien préparé. Ce soir-là, plus de deux cents bouteilles d'alcool vont être englouties. Au réfrigérateur, un malheureux saucisson qui traînait par là disparaît comme par enchantement. Deux heures plus tard, c'était un carnage. L'apocalypse. Il y avait des bouteilles vides partout. On a eu de la chance de ne pas avoir eu de morts sur la conscience. La maison était en travaux. Un invité a failli se foutre la gueule en l'air. Jean-Michel Nicollet a dormi dans la baignoire. Ça commençait bien.

Le deuil est un long chemin. Souvent, on le fait seul. Nicole était partout dans la maison. Pas une pièce sans une photo d'elle. Tous les matins quand je me levais et tous les soirs avant de me coucher, je touchais sa photo. La maison était devenue un temple, Nicole était devenue un culte. J'ai mis du temps avant de parcourir ce chemin initiatique. Mais j'y suis arrivé, même si je pense encore à elle tous les jours. Je rêve encore que je fais l'amour à Nicole. Il ne se passe pas un mois sans que je me réveille en hurlant, à trois heures du matin.

Un jour, il a fallu enlever ses affaires. J'ai longtemps reculé. Tergiversé. Mais un jour, je l'ai fait. Ce jour-là, je l'ai fait parce que j'étais prêt et parce qu'il le fallait. Quand Anita est arrivée dans ma vie, elle a eu beaucoup de courage. Elle ramassait un cadavre, et elle vivait avec un fantôme. Il y avait une morte dans la maison. Nicole était partout.

Une fois de plus, c'est Charles Cohen qui allait me sauver : « Écoute Philippe, tu as une nouvelle femme dans ta vie, tu ne peux pas lui imposer ça. » Il avait raison, Charles. Progressivement, j'ai fait un nettoyage, j'ai fait un classement. J'ai gardé le plus beau de Nicole, et j'ai fait sa place à Anita.

J'accomplis mon rituel de deuil jusqu'au bout. Nicole déménage. Elle quitte le cimetière d'Ivry pour sa Normandie natale. Elle est enterrée chez elle, à Grandcamp-Maisy, près de sa famille, à deux pas de la tombe du commandant Kieffer. Lors de la translation, je participe à la descente du cercueil. Peu de temps après, je passe devant une galerie à Saint-Germain-des-Prés. Je vois des sculptures de gisants par Olivier Brice. Je rentre, je me renseigne, je suis fou. Pour Nicole, j'ai fait réaliser un gisant en bronze. Avec Nicollet, sa femme Keleck et Anita, on assiste à la fonte. Il y est toujours, scellé dans le marbre. Cela m'a coûté très cher, mais je respecte les traditions. Quand je la rejoindrai dans l'autre monde, je serai sous le corps d'une femme, c'est ce qu'il y a de plus beau au monde.

Avec Anita, je renoue avec la vie de famille. Elle est issue de la

bonne bourgeoise belge quelque peu désargentée. Régulièrement, on va à Bruxelles. Un vrai plaisir, j'adore la Belgique, le pays d'Edgar P. Jacobs et d'Hergé. Sur place, avenue Mozart, je découvre ma belle-famille. Un exploit, elle est encore plus barrée que la mienne. C'est dire.

Quand j'ai débarqué à Bruxelles, le père d'Anita était décédé depuis plusieurs années. C'était un homosexuel refoulé, il préférait les hommes, mais la pression sociale l'avait obligé à un mariage avec Maguy, la mère d'Anita. Ce n'était pas un mariage heureux, et lui vivait très mal cet amour contrarié. Et puis un jour, il s'est pendu.

Maguy avait des délires complètement baroques. Elle rêvait d'un avenir à particule pour sa fille. Le père et la mère avaient élevé leur fille comme une pouliche de concours. Avant moi, ils avaient marié leur fille à un héritier de la noblesse belge. Bien sûr, cela n'avait pas duré. Au bout de trois mois, la Belle a pris la tangente. Quand j'ai débarqué dans sa famille, la photo de mariage trônait toujours sur la cheminée. J'ai insisté pendant trois années pour que belle-maman l'enlève. Anita avait un frère. Il s'appelait Philippe également. Un gars sympa, qui ne supportait pas la vie.

Les parents d'Anita avaient tous les critères de la respectabilité, mais quand on grattait un peu, ça partait dans tous les sens. Quand j'ai débarqué là-dedans, vêtu de cuir de la tête aux pieds, avec mes santiags rouges, Maguy n'a pu réprimer un haut-le-cœur. La grand-mère, qui était d'origine russe, était encore plus folle que les autres. Le grand-père avait fui les Soviets en 1917. À ses yeux, je n'étais qu'un vulgaire *moujik*. Mais la vieille a été surprise par mes bonnes manières. J'ai beau être un fils de concierge, je connais les règles de la bienséance.

La famille d'Anita était un peu embêtée. J'étais un artiste connu, mais je n'avais pas les « codes » de la bonne société. Maguy appréciait beaucoup plus Bizot. Il était un peu barré lui aussi, mais il était richissime. Maguy l'a reproché à sa fille : « Avec Philippe, tu n'as pas choisi le plus riche. »

Cette belle histoire n'a pas duré longtemps. À chaque fois que je construis quelque chose, tout explose. Je suis né dans la destruction, je suis fait pour le chaos, pas pour une vie rangée. Le frère d'Anita se suicide, sa mère décède plus tard. En quelques années, ma nouvelle belle-famille s'éteint. C'est l'éternel recommencement. Je poursuis mon errance solitaire. Ma famille se réduit comme une peau de chagrin. Il ne me reste plus que l'amour d'Agathe et de Virginie, les nièces de Nicole. Il me reste l'amour de ma famille du Gers. Il me reste mes amis.

Gustave Doré, Gustave Moreau, Gustave Flaubert. Mes maîtres. Quand j'y pense, je dois être attiré par ce prénom. Après *La Nuit et Chaos*, je voulais arrêter la bande dessinée. C'est Philippe Kœchlin, de *Rock & Folk*, qui a insisté. Il voulait que je lise *Salammbô* de Flaubert. Il était persuadé que c'était pour moi. Je l'aime bien Philippe, mais là, je l'envoie bouler. Le pire, c'est qu'il revient à la charge. À cette époque, on se voit toutes les semaines, et il remet ça à chaque fois. Il commence à me faire chier avec son Gustave. Au bout d'un an, à l'usure, je craque. Je m'arrête chez Tschann, libraire à Montparnasse. J'achète *Salammbô* dans une édition au format de poche et commence à lire les premières lignes : « C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar. » J'ai un vertige. Je suis emporté.

Deux jours plus tard, on se retrouve à table avec Philippe Kœchlin et Philippe Paringaux. Je sors le livre de poche sur la table. Kœchlin avait raison. Je suis vaincu par Gustave Flaubert. J'ai lu le livre comme un fou. Aussitôt, je me lance dans l'aventure. J'explore le roman de fond en comble. Je suis stupéfait par sa modernité. Dans *Salammbô*, il y a une puissance d'évocation. Il y a des senteurs, des matières, de l'action, et une grande dramaturgie. *Salammbô*, c'est un voyage hors du temps et la vision d'une société en décadence. Flaubert est le premier metteur en scène de l'histoire. *Salammbô* est un vrai péplum. On communie avec l'auteur dans la violence la plus complète. Il y a du sang partout. C'est une tuerie, un monde qui nous dépasse complètement. L'écriture de Flaubert est d'une grande finesse, tous les mots sont précis. Quand Flaubert décrit le marbre, on a le sentiment de le toucher. Avec Flaubert, on visite la cave aux trésors d'Hamilcar et l'on est au cœur des combats des mercenaires. Quand Flaubert décrit l'arrivée des troupes lointaines, « mangeuses de choses immondes », toutes plus étranges les unes que les autres, on excelle dans l'*heroic fantasy*. C'était un précurseur.

Pendant sept ans, je travaille sur *Salammbô*. Non sans appréhension, car adapter Flaubert n'est pas chose aisée. C'est un monument de la littérature et Flaubert lui-même avait souhaité bon courage à ceux qui voudraient l'illustrer. Pendant sept ans, je vis avec Flaubert. Tous les deux, on forme un couple. On est très lié. Quand j'ai achevé les trois albums, j'ai fait une véritable déprime pendant plusieurs mois. À la sortie du livre, la critique est enthousiaste. Pour la première fois, un auteur de bande dessinée illustre un classique de la littérature. Les deux mondes ne s'affrontent pas, ils se complètent. Avec *Salammbô*, j'ai fait entrer la bande dessinée dans les musées. Aujourd'hui encore, beaucoup de gamins viennent me voir pour me dire que sans moi, ils n'auraient jamais lu Flaubert. En général, ils

apprécient les deux. Qui a dit que les marmots ne lisaient plus ? Pour des dessinateurs comme moi, qui ont été longtemps méprisés par l'*establishment*, c'est une très belle revanche.

La littérature du XIX^e siècle a condensé toute la mythologie dans ses romans. Au moment où la bourgeoisie et le libéralisme triomphent, les romanciers sont revenus aux fondamentaux. On leur doit tout. Les peintres pompiers s'en sont inspirés. Wagner s'en est inspiré. Hollywood s'en est inspiré. Tous beaux artistes que nous sommes, nous n'avons fait que reprendre ce que Gustave Flaubert, Stendhal, Alexandre Dumas et Jules Verne ont inventé. C'est tout.

Pour la réédition de *Salammbô*, chez Drugstore, mon éditeur voulait mettre mon nom plus gros que celui de Flaubert. Je l'ai regardé dans les yeux. Il a compris tout de suite. On en rigole encore.

Mille neuf cent soixante-dix-sept, c'est *La Guerre des étoiles*. Une merveille du cinéma, une véritable épopée intergalactique. George Lucas s'est beaucoup inspiré des dessinateurs français pour sa saga. Et il connaît très bien mon œuvre. J'ai l'honneur de faire partie de ceux qui l'ont inspiré dans son travail de création. Si l'on regarde bien les trois premiers films, on y retrouve quelques similitudes, notamment l'utilisation des cercles et des triangles, ma marque de fabrique. Parfois, quand des jeunes viennent dans mon atelier parisien, et qu'ils découvrent mes statues, ils me disent : « Ouahhhh on se croirait dans *Star Wars* ! » C'est très gentil de leur part, mais je leur explique que j'ai commencé à dessiner en 1969... L'ambiance générale de sa saga est inspirée par la NASA et la Navy, à laquelle il a rajouté sa touche personnelle. George Lucas est un *passer*, il s'est inspiré des autres, et puis a créé un univers singulier. Comme tous les créateurs, il est unique et multiple à la fois. Et c'est parfaitement normal.

J'ai une très grande admiration pour cet homme, que le cinéma n'a pas détruit. Il est resté très simple et accessible. Dès que je sors un nouvel album, je lui en envoie un exemplaire, et à chaque fois, il me remercie avec un mot chaleureux. Par deux fois, il m'a commandé une peinture en hommage à *Star Wars*, et par deux fois, j'y ai répondu. On a un parcours assez similaire tous les deux. C'est presque une relation de famille. Nous sommes de la même génération, à quelques semaines d'intervalles. Heureusement pour lui, sa famille était un peu plus stable que la mienne. Nous avons passé une partie de notre jeunesse à la campagne. Notre imaginaire commun s'est construit pour tromper un quotidien tout à fait morne. George Lucas est resté fidèle à sa jeunesse, et avec *Star Wars*, il a accompli ses rêves d'enfance. George Lucas est aussi un passionné du neuvième art. Il connaît ses classiques,

les bandes dessinées françaises bien sûr, mais aussi les *comics* américains et les bandes dessinées japonaises. C'est également un collectionneur, il aime la beauté des choses. Les soldats impériaux en sont l'exemple le plus flagrant. Pour dessiner les *troopers*, Lucas s'est basé sur un jouet japonais de 1972.

C'est la grande force des Américains. Depuis toujours, les États-Unis se sont inspirés de l'Europe pour se fabriquer leur culture. Quand Walt Disney fait ses dessins animés, il est largement influencé par les contes et légendes d'Europe. Les super héros américains ne sont que la retranscription des « rabbins volants » de la tradition juive ashkénaze. Nombre de scénaristes de Marvel ou de DC Comics étaient d'origine juive, ils avaient fui les persécutions en Europe et ils ont retranscrit leurs légendes dans la bande dessinée américaine, notamment dans *Superman*. Pour eux, les rabbins avaient le pouvoir de s'envoler vers Dieu et de se déplacer comme ils le voulaient dans les airs. Voilà l'origine des super héros.

Au début des années 1980, à *Métal hurlant*, nous nous préparons à sortir le *30x30 Druillet*. Je demande à Jean-Pierre Dionnet d'appeler Ray Bradbury pour qu'il me rédige une préface. Ray est d'accord sur le principe, mais il demande l'équivalent de 15 000 euros. Une somme pour l'époque, et les caisses sont vides. Pas démonté par ce coup du sort, je dis à Jean-Pierre Dionnet que je vais solliciter George Lucas pour une préface. Toute l'équipe est interloquée et me regarde comme si j'étais fou. Comme je ne parle pas anglais, je demande à Philippe Manœuvre de s'y coller et de prendre le téléphone. Mais ce dernier se dégonfle. Finalement, c'est Stan Barets qui prend le numéro que je lui donne et qui appelle les studios de Londres. Après quelques secondes, il tombe sur un standardiste :

— Bonjour monsieur, pourrais-je parler à M. George Lucas ?

— De la part de qui ?

— De la part de Philippe Druillet.

Le type lui demande d'attendre. Stan Barets passe par toutes les couleurs, Jean-Pierre Dionnet et Philippe Manœuvre chient dans leur froc. Cinq longues minutes passent. Et puis, au bout du fil :

— Allô ! c'est George Lucas...

Stan Barets est un peu surpris et bredouille une réponse. Il dit qu'il appelle de France, depuis les bureaux de *Métal hurlant* de la part de Philippe Druillet.

— Oui, je connais ! répond Lucas.

La conversation se poursuit. George Lucas est d'accord pour écrire une préface, mais comme il est en plein tournage, il nous demande

quinze jours de délai. Stan Barets raccroche. Tout le monde est pétrifié. Ils sont bien peu à y croire, mais quinze jours après, on reçoit un fax depuis l'Angleterre, avec le texte demandé : « Certains rêveurs vont plus loin, voilà tout, et leurs fantasmes les entraînent aux confins de l'imaginaire. Philippe Druillet est de ceux-là. [...] Ses légendes barbares n'ont pas fini de me fasciner et je le considère comme un superbe illustrateur doué d'une puissante vision créatrice. » Merci George.

Les années 1980, la défonce totale. Seul changement notable, à Chelles, je suis papa pour la première fois. Anita vient de donner naissance à un charmant petit garçon. Mon fils unique. Mon fils adoré. Mon héritier. Je l'ai baptisé Victor. Victor Druillet, comme son grand-père.

Un nouveau genre de folie a frappé la maison Druillet. C'est baise, cocaïne et héroïne. En quatre années d'excès, je perds tout. Charles Cohen n'en peut plus de Philippe Druillet. Nos liens commencent à se distendre. *Métal hurlant* fait faillite en 1984. L'aventure se termine, un mythe commence. Sans le savoir, avec toute la bande nous avons créé un mouvement artistique, le mouvement *Métal hurlant*, qui perdure encore aujourd'hui.

La poudreuse assèche mes finances. Je vends la baraque pour payer mes dettes. Charles Cohen reprend ses billes et vogue vers une vie beaucoup plus raisonnable. Une fois le partage fait, il ne me reste plus rien. Nous perdons la maison de Chelles. Quelques milliers de francs pour redémarrer. Pourtant, elle était belle la maison, et trois mille cinq cents mètres carrés de terrain autour... Je reprends ma vie de nomade. Avec Anita, on s'installe à Colombes. Une location, cette fois-ci. Nous migrons vers l'ouest de Paris. Vers le soleil couchant. D'une banlieue l'autre. D'une vie l'autre.

Je suis un angoissé, je suis un malade mental. Depuis que je suis môme, je suis torturé. Je bois pour oublier. L'alcool est un palliatif.

Pour me calmer aussi, je bois. Plus que de raison, mais je bois. Je suis très classique dans mes addictions. Gare du Nord, c'était bière, whisky et pétard. À cette époque, ce n'est que dans la haute société que l'on sniffait la poudre. Mais ça vient très vite. Après *Lone Sloane*, je franchis une étape. Philippe Druillet, c'est deux bouteilles de scotch par jour, une bouteille de vodka le soir, et le vin à déjeuner et au dîner. Avec un petit pétard de temps en temps pour se détendre. J'ai fait ça pendant vingt-cinq ans. Je suis un survivant. En matière de paradis artificiels, j'ai tout essayé, sauf l'acide. Voir deux amis se défenestrer à cause d'un buvard, ça te calme.

La cocaïne, c'est formidable, cela accélère la pulsion créatrice. Un peu de cocaïne, et je tenais toute la nuit avec. Le matin, rebelote, et je pouvais travailler toute la journée, musique à fond. La cocaïne, c'est un bon stimulant. On est le roi du monde pendant des jours. Au lit aussi, la cocaïne, c'est formidable. Je deviens Casanova, puissance mille. J'en ai pris pendant trente ans. C'est un produit fabuleux. C'était *Coke en stock*, à tous les étages. J'aime aussi le rituel qui va avec. J'aime à faire mon rail avec une carte bleue, et j'aime l'élégance du mec qui sniffe sa poudre avec une paille. Cela a joué un grand rôle dans ma création.

À la fin des années 1970, je découvre l'héroïne. Dans toutes les soirées, il y en avait partout, des bols entiers. Un soir, je prends mon premier gramme. C'est le miracle. Je découvre de nouvelles

sensations. Je tiens un mois et demi. Je ne suis plus angoissé. Le travail avance vite et bien. C'est formidable. Beaucoup mieux que l'alcool. Je démarre tout doux. Je prends un deuxième rail, je tiens un mois. Je prends un troisième rail, je tiens trois semaines... Je prends un quatrième rail, je tiens deux semaines. C'était foutu. Je suis tombé dans le piège, je deviens accro. Avec Anita, on carbure à deux mille francs de dope par jour. Toujours de la poudreuse dans les poches. Toujours un gramme avec moi. C'est la descente aux enfers. Pendant des années, je suis le roi de l'aspirateur. Je vais dans les pires rades pour m'en procurer. C'est une quête sans fin. Mais à un moment, tout s'arrête. En 1984, j'ai deux appels. Un gars de chez Thomson me téléphone. Il ne comprend pas le dessin que je lui ai livré. Cela ne correspond pas à la commande qu'il m'avait faite. Je redescends brutalement sur terre. Je ne me rappelle de rien. C'était pour la jaquette des premiers jeux vidéo. Je mens comme un voleur. Je prétexte une grippe, une angine imaginaire. Je m'excuse platement. Je bafouille lamentablement. Je promets de passer pour récupérer le travail. Le mensonge est le royaume des drogués. Le lendemain, je reçois un coup de fil de Dom, mon lettreur. Il est bien emmerdé pour travailler. Il y a un gros problème. J'ai livré des textes qui ne correspondent ni à la page, ni aux bulles. Je ne comprends pas ce qui m'arrive.

Le réveil est brutal. C'est mon boulot qui est en danger. Si je ne peux plus dessiner, je suis mort. J'ai un sursaut. J'ai un travail, j'ai une famille, nous avons un enfant, je dois me ressaisir. Je prends Madame par la main, et on file tous les deux à la clinique Marmottan, un établissement spécialisé pour des cas comme moi. Un docteur me donne des médicaments. À l'écouter, le traitement miracle. On rentre. Un ouragan s'abat dans la maison. Je vomis pendant deux jours. Tout le couloir du premier est refait. Je passe par toutes les couleurs. Madame n'est guère mieux. Au bout de quinze jours, on s'en sort, l'expérience est terminée. Promis, juré, on n'y touchera plus.

Bien plus tard, à Colombes, je replonge provisoirement. Un ami marocain me donne un truc à fumer, une herbe de son pays. J'essaie. Après deux bouffées, c'est le Vésuve qui explose. J'étais en train de peindre une toile, je suis resté trois heures devant, sans pouvoir bouger. Le téléphone sonnait, et je ne pouvais pas lever un bras. Je n'ai pas recommencé.

Aujourd'hui, j'ai arrêté. Du moins, les docteurs m'ont demandé d'arrêter. Mon cerveau allait être atteint. Ils ont trouvé les mots justes pour me convaincre : « Tu ne vas pas mourir, mais tu seras comme un Alzheimer. Tu seras devant la télévision, mais tu ne sauras pas ce que tu regardes. » Aujourd'hui, on m'invite dans les écoles. On me

demande si je me suis drogué. Je réponds oui. Je me défonce depuis le début. À l'alcool, ou avec d'autres substances. J'explique que la dope ne rend pas intelligent, mais qu'elle vous fait croire que vous l'êtes. Mais quand on est con, on a beau se droguer, on reste con.

Je suis un homme de gauche. Depuis que je me suis fait matraquer la gueule en Mai 68, je vote à gauche, je milite à gauche. Depuis 1981, j'ai parfois été déçu, des espérances n'ont pas toujours été respectées, mais je ne le regrette pas. Mon cœur bat toujours à gauche, et je mourrai ainsi.

Avec Claude Villers, je me suis engagé aux côtés des socialistes. J'ai participé à des débats avec les jeunes pour l'élection de Mitterrand. J'ai même réalisé une affiche pour les Jeunesses socialistes. Sous le logo du Parti, les blousons noirs de *La Nuit* sur leurs motos... Les jeunes ont adoré. Les notables du PS, beaucoup moins. Un soir, à Lille, je monte sur scène, et Claude Villers me demande de parler de François Mitterrand. Peu habitué aux tribunes politiques, je me sens emprunté, je mets du temps avant de me lâcher. Mais miracle de la situation, tout d'un coup, je m'envole. Il doit y avoir une bête en moi, je dois me dédoubler dans certaines circonstances, et ce soir-là, je me découvre tribun... Je prends la parole, je harangue les jeunes : « Moi j'ai fait l'école communale, on m'a menti. On m'a menti sur 1939-1945, on m'a menti sur la Commune... Il est temps de remettre les choses en place. Ceux qui sont morts pour la France... » Je pars dans un délire, un tonnerre d'applaudissements salue mon intervention. Le 10 mai 1981, comme des millions de Français, je suis devant mon poste de télévision. C'est une belle soirée, Mitterrand est élu. La gauche accède enfin au pouvoir. Le changement, c'est maintenant.

Avec l'arrivée de la gauche au pouvoir, je rencontre Jack Lang, le nouveau ministre de la Culture et de la Communication, un mec bien dans son genre. Peu après son arrivée rue de Valois, il organise un débat avec des auteurs de bandes dessinées pour faire le point sur la situation. C'était très rock'n'roll comme débat. Nous avions des milliers de revendications, des milliers de choses à lui dire. Comme d'habitude, le Druillet il l'ouvre bien en grand. Jack Lang dira plus tard que cette réunion lui avait rappelé Mai 68... Je profite de cette causerie pour demander au ministre d'abroger la loi scélérate du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse. Derrière cette phrase anodine, se cache en fait une formidable machine à censurer tout ce qui publie un dessin. Avec cette loi, n'importe quel gouvernement peut interdire un journal qui reproduit un dessin dans ses colonnes. Quel qu'il soit. C'est ainsi qu'Yvonne de Gaulle avait fait

interdire *Hara-Kiri* naguère, quand Choron et sa bande dépassaient allègrement les limites de ce qui était « admis » par le pouvoir en place. Jack Lang trouve mon idée « formidable » et me bombarde dans une commission Théodule, sise avenue de l'Opéra. La mascarade va durer six mois. Certes, la gauche est au pouvoir, mais les vieux cons sont toujours là, et ils se cramponnent à leurs postes. Au bout de six mois, rien ne se passe. J'abandonne cette commission qui ne sert à rien. La loi n'a jamais été abrogée et elle existe toujours. Certes, elle n'est plus guère appliquée, mais si un jour, un gouvernement « extrémiste » arrive au pouvoir, il pourra se débarrasser de la presse qui le dérange le plus légalement du monde. Exit *Le Canard enchaîné*, *Charlie hebdo*, les dessins de Cabu et *tutti quanti*... Au moins, j'aurai prévenu.

Quelques mois après la victoire, je me retrouve à dîner chez Jacques Attali. C'est mon ami Jean-Paul Favand, qui a organisé la rencontre. Tous les trois, on discute de tout, on parle politique. Mais moi, j'ai un grand fantasme, et je compte bien l'assouvir. À la fin de la conversation, je n'en puis plus, j'en case deux mots à Attali : « Je veux faire pipi à l'Élysée. » Mon hôte est un peu surpris, mais il est d'accord. Quelques semaines plus tard, Jean-Paul Favand et moi-même sommes invités à boire un café à l'Élysée dans le bureau de Jacques Attali. Le fils de concierge que je suis découvre les ors de la République. L'endroit vaut le détour et impressionne. Druillet, le fort-en-gueule, il la ramène pas trop. On cause de tout et de rien pendant une demi-heure. Le moment est agréable. Le café pris, Jacques Attali nous raccompagne. Son emploi du temps est serré. Arrivés au rez-de-chaussée, j'allais me diriger vers la sortie quand Attali me prend par le bras et me dit : « C'est là ! »

Le salaud, il n'avait pas oublié. Attali me désigne de la main les gogues de l'Élysée, situés sous le grand escalier du palais. J'ai demandé à les voir, je vais les voir... J'entre dans les pissotières élyséennes. Elles sont magnifiques. Je les examine sous tous les angles. Clemenceau, Jaurès, Pompidou et Chirac sont peut-être venus se soulager ici... Peu de personnes le savent, mais ces pissotières jouent un rôle très important dans la vie politique française. Quand un visiteur vient au Château, et que le rendez-vous a duré beaucoup moins longtemps que les convenances l'exigent, ledit visiteur se découvre un besoin pressant à satisfaire. Enfermé dans les toilettes de l'Élysée, il peut assouvir un besoin réel ou imaginaire, et laisser tourner l'horloge à sa guise. Une fois sa tâche achevée, il peut dignement sortir, faire sa déclaration devant des journalistes qui s'extasiaient : « M. le député Untel a été reçu pendant une demi-heure par François Mitterrand... »

Puisque je suis à l'Élysée, j'utilise le célèbre urinoir et je vide tranquillement ma vessie. Pendant l'opération, je prends tout mon temps. Je regarde le carrelage, j'examine la tuyauterie, la qualité des joints. Depuis le temps que je vote à gauche, j'en profite. Il n'y a que Jean-Paul qui s'emmerde. Il s'est retrouvé comme un con dans le hall, et il tambourine à la porte des chiottes en me demandant d'accélérer les choses... Quel ingrat, celui-là. Il m'oblige à abréger mon petit quart d'heure de plaisir.

Un soir, Anita et moi-même sommes invités à dîner chez les Attali. Le Président fera également partie des convives. Le soir dit, nous débarquons à l'heure au domicile du conseiller. Le Président est en retard. Nous profitons de ce petit contretemps pour faire connaissance avec les autres invités. En plus de M. et M^{me} Attali et de la famille Druillet, de charmantes créatures étaient présentes. Mitterrand aimait dîner avec de belles femmes, et Attali y avait pourvu. C'est un dîner intime, nous ne sommes pas plus de huit à table.

Le Président arrive enfin. C'est assez difficile de décrire ce que j'ai ressenti en lui serrant la main. Mitterrand irradiait littéralement. J'étais très impressionné. C'était à la fois une force tellurique, un chêne de cinq mille ans, et la sagesse d'un druide. Il en imposait à ses interlocuteurs. Mitterrand, c'était un sphinx qui dégageait la puissance d'un Terminator.

À table, nous parlons de tout et de rien. Mitterrand parlait peu, mais il parlait bien. Nous sommes tous un peu intimidés. Mitterrand est le dernier lettré à avoir accédé à la présidence de la République. À ma manière, j'essaie d'animer la conversation, j'essaie de décoincer l'ambiance. Le Président parle de la guerre, de la Résistance, de littérature. À cette époque, je travaillais sur l'adaptation de *Salammbô* et bien sûr, on a évoqué l'ami Flaubert. Mitterrand était d'une grande modernité, tout en portant la mémoire du passé. Je me rappelle d'une phrase qui m'a marqué pendant la conversation : « Les grands holocaustes du XX^e siècle n'ont jamais été que la mise en place et la répétition de ce que la Commune a été à la France. » Pendant la conversation, le regard du Président glisse sur les jolies femmes autour de la table. Son regard s'arrête longuement sur Anita. Il est vrai qu'elle irradiait de beauté ce soir-là.

Nous passons au salon pour terminer la soirée. Je parle d'art contemporain, des images de synthèse, du futur de la bande dessinée. Mitterrand écoute avec beaucoup de respect. Très discrètement, il contemple mes santiags et mon pantalon en cuir. Le regard n'est pas hostile. Intrigué plutôt. Son regard se pose à nouveau sur ma femme. Anita a un ticket avec Tonton. Si elle avait répondu à ses œillades, c'était parti pour la grande aventure. Je devenais le beau-père de

Richelieuse. Mon avenir en aurait été bouleversé.

J'ai revu François Mitterrand à Angoulême, pendant le festival. Après sa réélection, en 1988, Jack Lang a organisé une grande fête au ministère de la Culture, où je retrouve les copains. Je revois François Mitterrand, cette fois-ci avec son épouse. Le Président salue les invités. À un moment, il se dirige vers moi. Comme un con, je me présente à lui : « Bonjour, monsieur le Président, je suis Philippe Druillet... »

Mitterrand me serre la main et me regarde fixement :

— Je sais.

Un râteau de première classe. J'ai l'air du roi des cons... Bien sûr que Tonton n'avait pas oublié. Il a de la mémoire, lui. Je tente de me rattraper comme je peux.

— Content de vous voir.

— Je vous remercie, répond-il en me serrant la main.

Grâce à Jacques Attali, je rencontre de « belles personnes » au cours des dîners qu'il organisait chez lui. J'ai dîné avec Coluche quinze jours avant sa mort. J'ai aussi rencontré Michel Berger et France Gall. On a vite sympathisé. On avait un projet d'opéra en commun. La mort brutale de Michel a tout arrêté.

À la fin de l'année 1995, je vais voir Jacques Espagnon, un ami libraire près du jardin du Luxembourg. Quand je rentre dans sa librairie, il est blême comme un cadavre, et tremble comme un malade. Je lui demande ce qui se passe. Il me raconte que Mitterrand est venu le voir la veille. Ce n'était pas une surprise en soi, c'était un de ses plus fidèles clients. Mitterrand ne lui a dit qu'une chose : « Mon cher Jacques, je vous remercie, j'ai passé d'excellents moments chez vous et maintenant je vous dis adieu. »

La danse, la musique et l'opéra ont toujours pris une place importante dans mon processus créatif. Quand j'étais même, je rêvais d'être danseur, et on est prié de ne pas ricaner. Avec Nicole et Jean, nous sommes allés plusieurs fois voir *Le Sacre du printemps*, mis en scène par Maurice Béjart. Sur les quais, j'achetais régulièrement des revues de ballet. Serge Lifar et sa bande étaient mes héros. À cette époque, j'étais jeune et beau, j'avais le ventre plat, et je trouvais ça magnifique. Toute cette grâce, cette légèreté... Malheureusement, la vie en décidera autrement.

À dix-sept ans, je fréquentais les puces. À Clignancourt, j'achetais des vinyles que j'écoutais sur mon Teppaz pourri. J'achetais tout en vrac, sans véritable discernement. Le *Carmina Burana* pouvait côtoyer

Bach. Berlioz pouvait faire la risette au *Boris Godounov* de Moussorgski. C'est comme ça que je découvre l'opéra. Boris Godounov qui met quarante minutes pour mourir, c'est formidable. C'était le cinéma de l'époque. De l'*heroic fantasy* qui ne dit pas son nom.

En 1964, pendant mon service militaire, j'ai poussé la porte de l'Opéra de Paris. À cette époque, les troufions bénéficiaient de places à prix modestes. Dans mon bel uniforme, je débarque dans le pigeonnier. Les places ne sont pas chères, mais elles sont pourries. On ne voit rien, si ce n'est une jambe passer de temps en temps. Au bout de dix minutes, je descends aux étages inférieurs, au plus près de la scène. J'erre dans les couloirs. D'instinct, j'ouvre une porte. La loge est vide. Je rentre, je m'installe. Je suis devant la scène, seul et tranquille.

Je contemple la merveille. C'est le *Faust* de Berlioz. La direction musicale était assurée par Igor Markevitch, du grand art. Les costumes sont de Germinal Casado, et la mise en scène de Maurice Béjart. C'était un émerveillement. La musique, la lumière, je suis fasciné par tout ce que je vois et tout ce que j'entends. Je retourne le voir sept fois. À chaque fois le même rituel. Je paie au tarif biffin, et après dix minutes, je retrouve ma loge perpétuellement vide. La mise en scène est très en avance sur son époque. C'est peu de le dire. Les rôles de Marguerite et Faust sont doublés par des danseurs quasiment à poil, avec un petit slip serré qui met les choses bien en valeur. Le public n'est pas prêt pour ce genre de spectacle. Pendant la représentation, les spectateurs envoient des projectiles sur la scène et insultent les danseurs.

Dans les années 1970, je reçois un coup de fil d'Humbert Camerlo, un enfant de la balle, dont le père dirigeait l'opéra de Lyon. Il vient me faire une proposition : « Je connais vos albums, vous devez être un wagnérien, j'ai un projet, il faut qu'on se voie. » Je ne suis pas complètement surpris. Pour l'opéra, il avait certainement raison, sauf qu'à l'époque, je ne connaissais absolument pas Wagner... Dans l'absolu, mes bandes dessinées sont des opéras, et mes planches sont des partitions musicales. Je suis un musicien muet.

Humbert débarque finalement chez moi avec ses vinyles. On sympathise et on se lance. Le Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, nous suit dans ce délire. Pendant deux ans, on travaille sur Wagner. Finalement, Humbert disparaît dans la nature, et le projet tombe à l'eau.

C'est Humbert Camerlo qui me présente Robert Doisneau et ses enfants, Francine, Jean-Albert de Roudille, et Annette. Je n'ai jamais oublié Robert qui était un être humain exceptionnel, un des plus étonnants que j'ai rencontrés de ma vie. C'était un humaniste fait

homme. Il a fait plusieurs photos de notre famille. Je retrouvais en lui mon premier métier de photographe. Je voulais relier la photo et la peinture. Robert et moi nous avons caressé ce projet, et en 1994, avec Guy Vidal, nous avons accompli ce rêve. Hélas Robert est mort à la moitié de *Paris de fous* ; c'était pour moi une perte irréparable. Je ne m'en suis jamais remis. Nous avons achevé le livre sans lui. J'ai eu le triste privilège d'être sa dernière séance photo, un vendredi, au musée Rodin de Meudon. Le mardi, il entra à l'hôpital pour ne plus en sortir. C'est un privilège dont je me serais bien passé.

Le projet Wagner est un échec, mais pendant deux ans, je baigne dans cette ambiance, je patauge dans la *Tétralogie*. Je découvre un monument musical. Wagner était probablement un sale con, mais c'était un génie. Son grand malheur est d'avoir eu les nazis comme admirateurs. Sa musique est extrêmement contrastée. Certains de ses airs peuvent être d'une immense complexité musicale et passer en quelques mouvements à une simplicité absolue. Wagner est d'un modernisme à toute épreuve. Il a tout inventé et tout le monde l'a pompé. C'est un précurseur du jazz. Les lieds de Strauss et de Mahler sont des enfants de Wagner. Maurice Jarre utilise la même construction sonore que Wagner pour la musique de *Lawrence d'Arabie*. On a beau connaître sa *Tétralogie* par cœur, dès qu'on l'écoute, on redécouvre de nouvelles choses.

Je retrouve Humbert Camerlo des années plus tard, à la fin des années 1970. Humbert me présente à son ami Rolf Liebermann, qui était à cette époque le directeur de l'opéra Garnier. On reprend le projet. On veut transposer la *Tétralogie* de Wagner dans un univers de science-fiction. Rolf est enthousiaste : « Houm ! Mais c'est fourmidâbbble ! Oum va faire ce proujet ! » C'est un wagnérien, et il avait une phrase assez juste pour le définir : « Wagner est un fleuve d'opium. On entre dans ce voyage, on n'en sort pas. »

Liebermann me convie à une représentation à l'opéra Garnier. Comme c'est lui le patron, il dispose de sa propre loge. Nous avançons dans les couloirs. Et, ô surprise, je me retrouve dans la loge que j'occupais, seul, quinze ans auparavant comme militaire... Je comprends maintenant pourquoi elle était quasiment vide en permanence, c'était la loge du directeur. Et seuls lui et ses invités pouvaient en profiter. Pendant quatre ans, j'ai habité l'opéra Garnier. Une très belle maison. Pendant quatre ans, je pouvais venir tous les soirs. Je retrouvais « ma » loge bien-aimée. J'ai visité aussi le bâtiment de fond en comble. J'ai découvert que Garnier avait mis des petits dragons en bronze un peu partout dans le bâtiment. À l'opéra Garnier, j'apprends les techniques de la scène, j'apprends l'éclairage j'apprends la profondeur. Je m'imprègne de tout cela.

Avec Humbert Camerlo et Rolf Liebermann, on travaille sur Wagner. On veut bouleverser la mise en scène. On invente une salle itinérante. On résumait la *Tétralogie* en deux heures et demie. C'est un délire total. Siegfried et Brunehilde qui débarquent en vaisseau spatial. À l'époque, cela avait du sens. Maintenant, les intellectuels de l'opéra nous emmerdent avec leurs mises en scène abominables, remplies de nains de jardin et de Wotan déguisés en banquier. Je ne suis pas pour un retour au folklore teuton, mais entre ça et les concepts d'intellos branchouilles, il y a de la marge. Cet intellectualisme tue le travail du compositeur. Toutes ces ratiocinations écrasent la beauté de l'œuvre. Moi, ces conneries, ça m'emmerde. Je suis un primal.

On travaille quatre ans dessus, avec l'aide de Jacques Attali, qui se passionne pour le projet. Au moment où on est au point, c'est l'alternance politique. Le projet coûte cher et tombe à l'eau. La nouvelle majorité politique préfère donner le pognon pour la construction du Zénith.

C'est l'un de mes rares échecs. Je n'ai jamais pu monter un opéra. Je n'ai jamais fait de décors pour un opéra, quel qu'il soit. Il y a des projets fantastiques à faire dans ce domaine. Mais tout ne sera pas complètement perdu. J'ai passé vingt-quatre ans de ma vie sur la *Tétralogie*. Richard Wagner, vingt-cinq ans de la sienne. J'y suis presque. En 1997-1998, mon travail sera utilisé sous forme de CD-ROM produit par Arxel Tribe. La *Tétralogie* de Wagner en image de synthèse, sous forme de jeu de rôle. Un vrai succès commercial. Jusqu'en Chine... Le travail sur la scène me servira également pour *Les Rois maudits* au début des années 2000. *Maudit, je suis maudit...*

« Philippe, c'est toi qui as tout inventé, c'est toi qui vas l'avoir cette année. » Je souris. Je ne dis rien, mais je n'en pense pas moins. Encore un mec qui m'emmerde avec ça. Pas de doute, on est fin janvier, et je suis à Angoulême.

Le festival d'Angoulême est l'héritier des premières conventions de la bande dessinée du début des années 1970. C'est Pierre Pascal et Claude Moliterni qui ont créé ce festival. Il a été porté ensuite par une volonté politique, celle de Jean-Michel Boucheron, à partir de 1977, même si son bilan est très critiquable par ailleurs. Dès sa création, le festival d'Angoulême a été un succès. C'est notre « festival de Cannes » à nous. C'est un point de rencontre important pour le neuvième art. Réunir pendant plusieurs jours la crème de la bande dessinée dans une ville de province, et y attirer un public nombreux, cela relève du miracle. Lors de la création d'Angoulême, il y avait une vraie

dynamique. À Angoulême, j'ai parfois entendu des auteurs dire : « Pourquoi ils n'ont pas fait ce festival à Cannes ou à Nice, on aurait le soleil et les putes. » Angoulême a survécu, parce qu'il y avait une volonté politique, et que les éditeurs ont compris leur intérêt. Il ne faut pas oublier que les auteurs de bandes dessinées travaillent souvent seuls, dans leur coin, et il n'est pas toujours évident de fédérer des personnalités aussi différentes. Je dis cela sans aucune agressivité, c'est juste une observation. Le festival d'Angoulême, c'est aussi un bordel absolu. Angoulême, c'est un festival qui accueille le public, une académie qui décerne le Grand Prix, et la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, gérée par des administratifs. Ces institutions ne se coordonnent pas toujours entre elles. Angoulême, c'est un peu le souk, mais ça fonctionne quand même. L'organisation d'un festival génère toujours des compromis, notamment d'un point de vue médiatique. Il faut bien que le festival vive et perdure.

À un moment, le festival s'écroule. On part à Grenoble pendant deux ans, et ça ne marche pas. La mairie d'Angoulême, en difficulté financière, réduit les subventions. C'est Michel-Édouard Leclerc qui a sauvé le festival en le sponsorisant pendant plusieurs années. C'est peu dire que son arrivée n'a pas été accueillie avec enthousiasme : « Que vient faire cet épicier dans le monde de la culture. » J'ai été un des rares à l'avoir défendu. Sans lui, le festival aurait disparu, et qui plus est, c'est un homme de grande culture et un fan de bandes dessinées. Il est devenu un ami fidèle et passionné. Je lui dois beaucoup.

Je n'ai pas participé au premier festival d'Angoulême. J'ai dû commencer à y aller à la deuxième édition. Et à chaque fois, cette rencontre avec le public a été formidable. La grande particularité de la bande dessinée, c'est qu'il n'y a pas de haine générationnelle. Les jeunes adorent les anciens parce qu'ils ont grandi avec. La seule chose qui m'a longtemps horripilé à Angoulême, c'est le Grand Prix. Non pas la récompense en elle-même, mais ce qu'il y a autour. La plupart des dessinateurs ont connu la même chose... Quand je débarquais au festival, il y avait toujours quelques « bonnes âmes » pour me dire : « Cette année, Philippe, il est pour toi. » Moi qui pensais passer quelques jours tranquille avec des potes, rencontrer des professionnels et discuter avec le public, voilà que l'on m'emmerde avec ça. Les grands prix, je n'ai jamais fait une fixette dessus, ce qui m'intéresse, c'est les rencontres. Et comme de bien entendu, le prix était attribué à un autre. Et les « bonnes âmes » de revenir me voir, l'air contrit : « Mon pauvre Philippe, je suis désolé, cela devait être toi... » J'en ai eu tellement marre de ces conneries que j'ai boycotté Angoulême pendant deux ans. Et là, en 1988, alors que je n'y étais pas, me voilà Grand Prix, et *de facto*, membre de l'académie et président du

prochain jury... C'est Bilal qui s'est battu pour que je l'obtienne. Et l'attribution de ce prix m'a libéré. Enfin, on va me foutre la paix ! Depuis cette date, je retourne à Angoulême le plus souvent possible, et j'y retrouve le plaisir des débuts. Je suis membre de l'académie qui décerne le Grand Prix, et je prends ce rôle très au sérieux, même si l'on trouve que j'ouvre un peu trop grand ma gueule. Mon seul regret, c'est que l'on ne récompense jamais le scénariste. Angoulême ne récompense que le dessinateur. C'est bien dommage. René Goscinny, Jean-Michel Charlier, Pierre Christin et Benjamin Legrand mériteraient aussi ce prix. C'est une honte. Le scénariste, c'est la clef d'un album. Sur ce point, les dessinateurs se la jouent perso. Seul Jacques Lob l'a obtenu.

C'est très rigolo d'être membre d'un jury. Une jolie bagarre entre gens de bonne compagnie. Je ne sais plus quel dessinateur avait proposé d'enregistrer les débats ; cela aurait certainement donné des archives formidables. On y retrouve tous les travers humains. Les accointances, les admirations, les vieilles haines, les combines, les manœuvres en tous genres. Décerner un prix est aussi un acte délicat. Objectivement, tous les candidats sont bons, mais il faut faire un choix. Et ça, c'est terrible. C'est une forme d'injustice. Ceux qui ont été primés à Angoulême sont tous bons. Il n'y a rien à redire là-dessus. Et je suis solidaire du jury pour ce qui me concerne.

J'ai toujours été fasciné par le cinéma. Depuis que je suis môme, le monde des images me passionne. Ce qui m'a formé dans ma vie c'est le cinéma muet, Georg Pabst, Paul Leni, Friedrich Murnau, Fritz Lang. L'expressionnisme allemand, c'est du graphisme muet, chacun fait sa musique dans sa tête. Je suis un cinéphile, un homme-caméra. J'ai passé des moments formidables dans les salles obscures. À une époque, je connaissais par cœur toute la fiche technique des films. Y compris le plus improbable nanar. Pour moi, le cinéma, c'est l'art sublime du mensonge. Et dans cette catégorie, il y a trois grands « magiciens » : Méliès, Jean Cocteau et Jean-Christophe Averty. J'ai une admiration sans bornes pour Jean Cocteau. C'est un touche-à-tout de génie. Un type qui est à la fois un grand écrivain, un poète et qui filme des chefs-d'œuvre, on ne peut que s'incliner devant le Maître.

Dans ce domaine, j'ai connu des déconvenues assez remarquables. Mais j'ai eu aussi des réussites notables. Il convient d'en parler également.

Pour moi, *Lone Sloane* pouvait aussi être un dessin animé. J'ai travaillé sur le projet pendant deux ans, en vain. Je me suis fait jeter de partout. J'ai eu plus de chance comme dessinateur lorsque j'ai

réalisé des affiches pour les films de Jean Rollin.

J'ai fait un film de quinze minutes sur *La Nuit*, pour la télévision, que j'ai tourné en partie à Chelles. Pour la Géode, j'ai fait un autre quinze minutes fabuleux. Avec mon premier assistant Gianni Corvi, nous avons fait *La Bataille de Salammô*. Un succès public qui ne sera pas transformé. Un long-métrage était prévu, toujours pour la Géode, mais l'alternance politique a annulé le projet.

En 1983, je rencontre Jacqueline Joubert. Elle avait fait entrer Topor et Cabu à la télévision. Après plusieurs réunions, je repars avec une commande de vingt-six dessins animés de vingt-six minutes, intitulé *Bleu, l'enfant de la Terre*. Quelque temps auparavant, Jacques Tardi m'avait présenté Benjamin Legrand, qui est devenu mon ami, mon frère, mon compagnon. Ensemble, nous nous sommes battus pour le dessin animé et le cinéma. Avec lui, je mets au point l'histoire. Antenne 2 débloque les fonds. Le tournage commence, mais le producteur est un escroc. Treize épisodes sont tournés. Et puis tout s'arrête. Le producteur ne voulait pas tourner, il n'était intéressé que par le pognon et tout se termine en catastrophe.

Ensuite, c'est *Xcalibur*, toujours avec Benjamin Legrand, pour d'Ellipseanime. C'est le cycle arthurien avec la folie Druillet en plus. Une série de cinquante-deux épisodes de vingt-six minutes. À la suite de tout ça, je rencontre Xavier Gélin qui me commande *Kazhan*. On commence à travailler sur le scénario, on monte les équipes. Un livre est publié. Malheureusement, Xavier Gélin décède d'un cancer. Le projet tombe à l'eau... Peu après ce drame, la production reçoit un fax. C'est John Landis ; il connaît mon œuvre, il est intéressé par le film. Il veut voir un représentant de 3A, la société de production de Xavier Gélin, pour négocier les droits. Mais à Los Angeles, le représentant français de la société de production ne daigne pas se présenter. Pour les Américains, c'est fini. Si on ne veut pas travailler avec eux, ils passent à autre chose. Bernique pour Druillet.

Quand William Sheller m'a demandé de réaliser le vidéoclip d'*Excalibur*, cela a été un grand bonheur pour moi. Six mois de préparation, six mois de post-production, et entre les deux, huit jours de tournage, debout à six heures du matin. Pendant huit jours, il n'y a que des merdes. Tout part en couilles, et il faut trouver des solutions. Pour ce vidéoclip, j'ai pu jouer au magicien. Faire du cinéma à la Cocteau – le cinéma que j'aime – avec des chariots roulants, des jeux de lumière et des fils invisibles... Le premier jour, je fais des anges à la Eisenstein. Il nous manque des auréoles et on arrête tout. Le producteur me rappelle que chaque minute compte, et chaque minute perdue coûte cher. Le cerveau carbure à la vitesse grand V. Les anges étaient habillés en jaune et on ne les filmait que de face. On taille des

auréoles dans le dos de leurs aubes. Les gamins feront l'ange le cul à l'air, mais rien de bien grave, ils s'en remettront. C'est ça le cinéma, on improvise des solutions à coups de ciseaux... La haute technologie voisine le bricolage. Un autre jour, on filme une scène et il me manque un chauve. Comme l'acteur prévu ne vient pas, on prend un mec du studio et on l'envoie *illico* chez le coiffeur... Finalement, on y arrive. Le film est livré. Le vidéoclip dure douze minutes, et nous avons obtenu une Victoire de la musique ainsi que de nombreux autres prix pour ça.

Un de mes plus gros succès, c'est mon spectacle aux Baux-de-Provence, pour la cathédrale d'image. Pour l'an 2000, ils veulent un spectacle fantastique pour entrer dans le nouveau millénaire. C'est Claude Moliterni et Pierre Mangipan qui leur parlent de moi. On y a travaillé pendant trois ans. Il s'agit d'images projetées sur des écrans gigantesques, disposés sur les murs, le sol et le plafond, non-stop, du matin au soir. Je leur concocte un projet bien rock'n'roll, bien Druillet dans l'esprit. C'est un immense succès. Les jeunes arrivaient tôt le matin, pétardés à mort, et y restaient jusqu'au soir. Il y a même eu des demandes pour y organiser des *rave party*.

Dans le monde du cinéma, la rencontre la plus formidable que j'ai faite, c'est Jean-Jacques Annaud. En 1981, je reçois un coup de téléphone de Laurent Pétin, son distributeur. Jean-Jacques Annaud veut que je lui réalise l'affiche de *La Guerre du feu*. Je me mets au boulot. On me projette le film. J'effectue des croquis. Je crée une affiche en ombres chinoises. Le jour dit, j'apporte mes projets au distributeur. Comme Laurent Pétin n'était pas encore revenu d'un rendez-vous extérieur, sa secrétaire m'installe dans son bureau. Et là, je découvre une quarantaine de projets d'affiches, réalisés par quarante illustrateurs différents. Je tombe des nues. Le type m'avait assuré que j'étais le seul sur le coup... Laurent Pétin finit par arriver, et s'excuse platement : « Qu'est-ce que tu fous là ? » C'est mon projet qui est retenu. Je rencontre Jean-Jacques Annaud et on sympathise rapidement. On a le même âge et un parcours assez similaire tous les deux. Pendant notre jeunesse, on a lu les mêmes illustrés, on a eu les mêmes héros, et une folle passion pour le cinéma nous unit. Après *La Guerre du feu*, il se lance dans l'adaptation du *Nom de la rose*. Quand Jean-Jacques Annaud démarre un projet, c'est toute une armée qui se met en route. Pour les décors de son nouveau film, il est venu passer une journée à la maison pour consulter mes gravures de Gustave Doré. Il s'en est largement inspiré pour les scènes à l'intérieur du monastère. Avec d'autres sources, bien sûr. À nouveau, Jean-Jacques Annaud me demande une affiche pour le film. Mais le distributeur ne veut pas de mes premiers croquis. Je change de maquette, et j'imagine cet escalier

avec des livres. C'était ça la bonne idée. Et comme ses enfants étaient des fans de mon œuvre, le producteur s'est écrasé.

Il y a quelques années, Jean-Jacques Annaud est venu me voir. Il voulait que je réalise son épée d'académicien. Pour m'aider, il m'apporte un modèle, l'épée de Dark Vador dans *Star Wars* ! Avec les techniciens, on la conçoit et on la fabrique en un temps record. C'est un exemplaire unique, et on a choisi les meilleurs matériaux. Quand j'ai vu le résultat, lors de son installation à l'Académie, c'était fantastique. Une merveille de modernité dans une institution séculaire. Jean-Jacques Annaud et moi sommes liés par une amitié profonde. J'aime cet homme.

Saint-Denis, un dimanche des années 1980. Je chine dans les allées de la ville. C'est jour de brocante. Il fait beau, je passe une bonne journée. Je fais quelques achats.

En fin d'après-midi, je réfléchis un instant. Ma mère habite à une centaine de mètres de là, cité Floréal, dans une HLM. J'hésite. Une petite voix dans ma tête me dit que je suis un mauvais fils. Que c'est une honte de ne pas aller voir sa maman, alors qu'elle est si proche. J'hésite encore. Je sais ce qui m'attend. Finalement, la raison l'emporte. Pour faire bonne figure, j'achète un bouquet de fleurs.

Je monte au deuxième étage. Je sonne. Ma mère ouvre la porte. Elle est choquée de me voir. Choquée mais heureuse. Son amour chéri est devant elle. Cela fait au moins un an que l'on ne s'est pas vus. Elle me fait entrer. Elle me remercie pour le bouquet. Elle me demande si je veux boire quelque chose. La conversation est banale, mais aimable. Mais au bout de cinq minutes, ça ne rate pas, la nature reprend le dessus : « Tu comprends Philippe, ici ce n'est pas possible, il n'y a que des juifs, des Arabes et des Nègres. »

Je redescends sur terre. C'est violent. Même au soir de sa vie, ma mère n'a pas changé, elle est toujours aussi con. Je me demande ce que je fais là. Je reprends mes affaires. Je pars. On se reverra peut-être à Noël, pour s'engueuler au bout d'une demi-heure, comme d'habitude. Les Noëls sont faits pour ça.

Quatre juillet mille neuf cent quatre-vingt-quatre. Je suis dans les coulisses de l'hôtel Drouot. C'est peu dire que je suis inquiet, je fais littéralement dans mon froc. À quelques mètres de moi, j'entends Pierre Cornette de Saint-Cyr qui assure le spectacle. La salle est pleine : « Six mille à ma droite, six mille cinq cents au fond. Personne au téléphone ? Onze mille devant, qui dit mieux ? Douze mille à ma

droite ? Personne ne surenchérit ? Adjudé vendu ! » Pour nous deux, ce 4 juillet n'est pas un jour comme les autres. Pour nous deux, cette vacation est un pari. Pour la première fois, un commissaire-priseur a organisé une vente aux enchères officielle, exclusivement consacrée à un dessinateur de bandes dessinées. Et le dessinateur, c'est moi.

Tout a commencé un an plus tôt. J'étais en train de petit-déjeuner tranquillement, et je lisais *La Gazette de l'hôtel Drouot*, ma bible de chineur. Tout à coup, je découvre une annonce : « Vente de peintures de Philippe Druillet, par M^e Cornette de Saint-Cyr ». Je tombe de ma chaise, un collectionneur privé allait vendre sa collection. Je suis un peu surpris de constater que personne n'ait pris la peine de me contacter. Non pas que je m'oppose à la vente, mais je suis intrigué par le fait que personne n'ait pris la peine de me prévenir. J'appelle le commissaire-priseur en question. La conversation s'engage, on convient d'un rendez-vous.

Quelques jours plus tard, Pierre Cornette de Saint-Cyr débarque à la maison. Il est ravi de découvrir mon atelier. Il y a quelque chose qui brille dans ses yeux. Il est aussi un peu surpris de voir que je suis sympathique, agréable et urbain. Le collectionneur avait fait de moi un portrait qui me classait définitivement parmi les disciples de Marcel Petiot. La discussion s'engage. La vente de mes tableaux a été un succès. Apparemment, j'ai la cote chez les collectionneurs.

Très vite, on sympathise. Il trouve mon travail formidable : « Je ne comprends pas comment un cerveau pareil peut faire des choses pareilles. Je ne comprends pas comment ça peut sortir de ta tête. » Mais justement, j'ai une idée derrière la tête et je lui en fais part : organiser la première vente officielle d'un auteur de bandes dessinées à Drouot. Mon nouvel ami est enthousiaste. Il me suit à fond dans ce projet et propose de s'en occuper. Cela ne m'étonne pas du personnage. Pierre Cornette de Saint-Cyr est un peu une « curiosité » dans son métier. Plutôt que de se contenter de vendre des commodes Louis XV ou des guéridons Empire, il aime prendre des risques et aller à l'encontre des idées reçues. C'est lui qui a compris avant tout le monde que Basquiat était un grand artiste. C'est lui qui a fait entrer la photographie à l'hôtel Drouot. Tout le monde pensait qu'il allait mordre la poussière, et ce fut un triomphe. Pour la première fois, des photographes comme Brassai, Doisneau, Ronis et beaucoup d'autres étaient considérés comme des artistes majeurs de leur époque. Les égaux de Picasso, Chagall, Matisse, dans leur catégorie.

Sitôt dit, sitôt fait. Je sélectionne des planches, des peintures, des sérigraphies, des affiches de film, des objets aussi. J'appelle des amis pour voir s'ils veulent vendre leurs pièces. La nouvelle se répand dans Tout-Paris. Des copains m'appellent : « Mais tu es fou de faire ça ! »

Pierre Cornette de Saint-Cyr aussi est snobé par une partie de la profession, qui lui prédit un désastre, mais lui a les moyens de s'en foutre. On estime les pièces. L'étude réalise un catalogue qui aujourd'hui encore fait référence. Annonce de la vente dans *La Gazette*... Pierre Cornette de Saint-Cyr s'occupe des médias. La machine est en route.

Le jour fatidique approche et j'angoisse de plus en plus. Je connais un peu le système, les enchères, c'est tout ou rien. Si la vente est un succès, j'entre de plain-pied dans l'histoire de la bande dessinée. Si c'est un échec, j'en ai pour dix ans à m'en remettre. Le seul problème avec les ventes aux enchères, c'est que tout se joue en un après-midi ou en une soirée. Une mauvaise météo, une grève des transports, une mauvaise conjoncture, et la salle est vide. Lorsque je publie un album, lorsque j'expose dans une galerie, on peut rater l'inauguration et se rattraper les jours suivants. Le temps est notre allié, nous avons plusieurs semaines pour assurer la promotion. Ce n'est pas possible à Drouot. Pendant une vente aux enchères, le temps est notre adversaire principal.

La salle était pleine à craquer ce jour-là. Je me suis planqué dans les coulisses et j'attends de voir ce qui se passe. Cet après-midi-là, j'ai dû fumer quatorze paquets de cigarettes. Les gars de Drouot m'ont demandé d'arrêter, de peur que cela déclenche l'alarme incendie. Très vite, les articles défilent. Le marteau en ivoire de M^e Cornette de Saint-Cyr virevolte dans les airs avant de s'abattre sur le pupitre : « adjugé ». Une vente aux enchères, c'est un orgasme collectif. C'est comme un concert de rock, ça démarre en douceur, puis ça monte, ça monte, et c'est l'éjaculation. Le coït de groupe s'achève. La tension retombe un moment, et puis, une vingtaine de lots plus tard, ça repart... C'est, soit dit en passant, entre ces deux éjaculations que les petits malins font les meilleures affaires. Et puis, comme au concert, il y a le final, ça remonte, ça remonte... L'adrénaline explose... « La vie c'est une partouze qui n'en finira plus », Céline l'avait bien prédit...

Les petits savoyards n'arrêtent pas. Les prix grimpent. Les cotes sont bonnes. Depuis la coulisse, j'observe. Mes jambes ont du mal à me porter. Je fais un petit malaise. Pendant trois heures, ça rentre, ça sort, ça s'affaire de partout. Certains articles sont ravalés, mais rien de bien grave. La fin des enchères est accueillie par une salve d'applaudissements. Pour la première fois, la bande dessinée fait son entrée dans les salles de ventes et c'est une réussite. Je ressuscite. Comme dans un défilé Lagerfeld, j'entre dans la salle des ventes sous les vivats du public. C'est moi la mariée... Je me fends même d'un petit discours.

Avec Cornette de Saint-Cyr, nous allons continuer le combat. Après

avoir fait entrer la bande dessinée dans les ventes aux enchères, nous allons faire entrer la bande dessinée dans les galeries d'art contemporain. Le neuvième art quitte son *underground* fanzine pour la reconnaissance artistique. Philippe Druillet et d'autres dessinateurs peuvent exposer leur art. Après la vente à l'hôtel Drouot, j'ai rencontré Daniel Boulogne. Un collectionneur passionné de peinture. Tout au long de sa vie, il a aidé beaucoup d'artistes. Il m'a fait travailler pendant cinq ans et grâce à lui, j'ai pu vivre de mon art. Grâce à lui, j'ai pu terminer *Salammbô* sereinement.

Par la suite, j'ai beaucoup discuté d'art avec Pierre Cornette de Saint-Cyr. Cet homme-là a une culture prodigieuse. Je n'ai jamais vu quelqu'un me parler comme lui des différentes pratiques du vernis dans la peinture du XVIII^e siècle. Ensemble, nous avons fait des FIAC également. C'est le seul moment où l'on arrive à s'engueuler tous les deux. Pierre Cornette de Saint-Cyr parvient à s'extasier devant un tas de cailloux à un million de dollars, tandis que moi, je ne vois qu'une escroquerie en bande organisée... Il tente de m'expliquer l'art contemporain, ce qui a le don de hérissier les derniers cheveux que j'ai sur le crâne. L'art ne s'explique pas. Ça se vit. Nous n'avons pas les mêmes goûts, mais ce n'est pas grave... On s'aime toujours quand même.

— Toi, t'as une tronche à faire des meubles.

Nous sommes à Paris, en 1997. Roland Margeron, un ami galeriste, expose les dessins de Bilal, Druillet, Loustal et Bretécher. Il veut me présenter un jeune homme qui vient de débarquer dans la galerie.

— Bonjour, je suis Benjamin de Rothschild, je vous connais, j'adore vos albums, je suis un grand fan, vous êtes un maître pour moi, j'ai des projets, j'aimerais que l'on se voie.

Je suis un peu surpris. Un rejeton de la famille Rothschild qui s'intéresse à un fils de concierge, ce n'est pas courant. Je dois bredouiller un « oui » et je l'invite avec sa femme à venir me voir à La Frette-sur-Seine la semaine suivante. Dix jours plus tard, il débarque à la maison. L'entrée en matière est directe : « Toi t'as une tronche à faire des meubles. »

Le jeune homme a plein de projets. Il veut rénover à tout-va. Son bureau à Genève, les succursales de ses banques à travers le monde, une bodega en Argentine, une résidence secondaire à Saint-Barthélemy... Le travail ne manque pas.

Je commence une nouvelle aventure. Benjamin m'invite dans la demeure familiale. Je fais plus ample connaissance avec son épouse.

Ils forment un couple détonnant, Benjamin et sa femme Ariane. Ils partagent tous les deux le sens du beau et ce sont deux grands amateurs d'art contemporain et de bandes dessinées. Leur domicile est une merveille de bon goût et de grande beauté. Quand j'allais chez eux, je passais mes soirées à déambuler dans les couloirs de cette grande maison à admirer les peintures, les meubles d'art. Pendant douze ans, avec Benjamin, on ne se quitte pas. Avec lui, j'ai fait le tour du monde. Je fais la connaissance de Norbert Ollive, ébéniste et ingénieur, avec qui je vais travailler pendant dix ans, et qui va mettre mes dessins en forme. Avec Bruno Legrand, on a fait la bodega de Tunuyan, en Argentine. Avec lui, j'ai créé plus de trois cents meubles, avec les meilleurs matériaux du territoire, et les plus grands artisans locaux. Pour la bodega, j'ai fait un sol avec dix matériaux différents, avec des joints en laiton et en bois précieux. Travailler avec un type comme lui est un vrai bonheur. Avec Benjamin, j'ai trouvé mon prince, mon mécène, mon Laurent de Médicis à moi. Je suis devenu un artiste du Quattrocento... Il a compris qui j'étais et ce que je pouvais faire. Le rêve.

Benjamin est un génie et un créateur. C'est pourquoi nous avons sympathisé. Il se contrefiche du protocole. À Megève, tout le monde débarque en costume-cravate, lui est en jean avec un pull. Il est le père de quatre filles, alors que tout le monde attendait un héritier mâle. Mais lui s'en fout complètement. Dans son groupe, il assène que les filles sont aussi capables de diriger que les hommes. De temps en temps, il va en Afrique pour décompresser. Il a besoin de grands espaces et d'évasion. Je l'ai accompagné une fois en Tanzanie, retrouver le primal qui est en nous.

Benjamin est aussi un fou de bandes dessinées. C'est également un collectionneur. Pendant douze ans, il a acheté du Druillet en masse. Il a une très belle collection. Vous me direz, il a les moyens de ses ambitions. Et c'est parfaitement exact. Mais Benjamin a quelque chose que les autres n'ont pas. Il possède une remarquable intelligence. Et ça, aucun chéquier au monde ne peut vous l'offrir. En général, c'est plutôt le contraire. Dans sa caboche, ça tourne à deux cents kilomètres à l'heure. Il n'arrête jamais, il ne dort quasiment pas. Beaucoup de gens le trouvent lointain, distant. Mais en fait, quand vous lui causez, il comprend en cinq minutes ce que vous vous évertuez à lui expliquer en quinze. Et quand vous avez terminé votre exposé, il a à nouveau deux coups d'avance sur vous. Il est jeune, il est beau, il a le talent, et il est riche... Pour moi, c'est ça l'intelligence.

Pendant dix ans, j'ai vécu sur une autre planète. Et puis un jour, le travail s'est terminé. Un cycle s'achève. On a bien œuvré ensemble. Mais ma plus grande fierté, c'est d'avoir redessiné les armoiries des

Rothschild. Moi, le fils de la concierge. Moi, le fils d'un collabo notoire et d'une milicienne hystérique, dessiner les armoiries des Rothschild. Quel pied. Qui l'eût cru ?

Maman est morte la semaine dernière. À la morgue, nous sommes six à l'accompagner pour son dernier voyage. Trois de chaque côté. Raymond, mon demi-frère, sa femme, son fils. Moi, ma femme et le mien. Personne ne pleure. Personne ne dit mot. Il faut faire vite. Après nous, une famille attend de pouvoir récupérer le corps d'un adolescent qui s'est tué en scooter. On entend les cris, les pleurs des parents et de ses copains. Pauvre garçon. Pauvre famille. J'avoue que je ne sais pas trop ce que je fous là. Pourquoi donc suis-je venu ? Je l'ignore encore. Même si elle n'en valait pas la peine, c'était ma mère. J'essaie d'être un bon fils. Je respecte les convenances. Anita me demande si je veux la voir une dernière fois avant de sceller le cercueil. Je refuse. Ma mère, je ne l'ai jamais aimée de son vivant. Morte, ce n'est même pas la peine d'y penser... Je n'ai pas la force d'être hypocrite.

La petite cérémonie se termine. On se disperse rapidement. Un grand Black marche dans ma direction. Il s'approche de moi, me prend la main d'un geste élégant, et la serre contre la sienne. C'est le thanatopracteur. Je le regarde. Il est immense, baraqué comme une armoire à glace, avec une blouse blanche. Sa peau est d'un noir de jais. Après un petit moment de silence, il se penche vers moi. Sa voix est douce, il me parle, veut me rassurer : « Tout s'est très bien passé avec madame votre mère. »

Je suis pétrifié. Je ne peux plus bouger. Je le regarde fixement. Il attend probablement un mot de gratitude, un remerciement peut-être... Mais rien ne sort de ma bouche. Je reste immobile. Hébété. Je sens des vibrations parcourir tout mon corps. Je sens une immense vague qui remonte des tréfonds de mon âme. Elle monte, me submerge. Je ne peux plus me retenir. C'est incontrôlable. Les digues craquent. Les sentiments prennent le dessus. Je le remercie pour son travail en balbutiant. Je m'éloigne rapidement vers la voiture. Je me cache derrière. Je ne suis plus qu'un spasme. C'est violent. Ça veut sortir. Ce n'est pas le lieu pourtant, mais je ne peux pas l'empêcher. Ma bouche se tord. Un rictus se dessine sur mes lèvres. C'est trop beau. Tout explose brutalement. J'éclate de rire. J'éclate de rire. J'éclate de rire.

Après l'enterrement de ma mère, on se retrouve tous au restaurant. Notre petite famille est presque au complet. Raymond me raconte sa triste jeunesse. Raymond, c'est mon demi-frère. Il a dix ans de plus

que moi. C'est le premier fils de ma mère. Avant la guerre, elle s'était éprise d'un violoniste, qu'elle a laissé tomber pour Victor Druillet. À Pantin, quand elle croisait son fils, elle faisait semblant de ne pas le voir. Quand il la voyait au marché, elle détournait la tête. Raymond en pleurait, cela l'a traumatisé. Et pourtant, il continuait de l'adorer. Raymond a passé sa vie à aimer une mère qui le rejetait. Je tente de le consoler du mieux possible : « Et moi j'ai passé mon temps à haïr une femme qui m'adorait. » Sans le savoir, je l'ai vengé. Ma mère était un monstre. Elle avait reporté tout son amour sur moi, alors que je m'en foutais.

Ma grand-mère avait tenté de renouer les liens dans les années 1960 quand j'étais avec Nicole. Elle avait dû convaincre sa fille de revoir son premier fils, après vingt ans d'oubli plus ou moins volontaire. À Saint-Denis, on se retrouvait pour de très brefs déjeuners. On échangeait des banalités. On faisait semblant d'être une famille. Ma mère invitait Raymond, Mauricette et leur fils. Raymond était heureux de voir sa mère. Mais cette dernière ne lui prêtait pas beaucoup d'attention. C'est une belle âme, Raymond. On a des points communs. Il a une fibre artistique, il est collectionneur aussi.

Quelques semaines après l'enterrement, on se retrouve tous chez le notaire. Je sais ce qui m'attend. Le type n'y va pas par quatre chemins : « Monsieur Druillet, vous êtes né de mère inconnue. » Cela jette un froid dans l'assistance. Mais d'un point de vue administratif, c'était exact. Quand je suis né, mon père m'a reconnu, mais le divorce de ma mère n'avait pas encore été prononcé. Du temps de son Maréchal bien-aimé, on ne divorçait pas comme ça. Il fallait des raisons valables... Quand je suis né, ma mère n'était que ma « subrogée tutrice ». Les connaisseurs apprécieront. Ma mère est la nouvelle Immaculée Conception, et je suis son petit Jésus. Un vrai produit de science-fiction.

J'ai été exclu d'un héritage dont je me contrefoutais complètement. Et objectivement, il n'y avait pas grand-chose. Mais Raymond est la droiture même, il a tenu à partager. Il m'a fait le chèque. Malgré les vicissitudes de notre famille, on est restés proches. On a une histoire en commun. En souvenir de nous, je lui ai offert l'original d'une de mes planches.

Avec ce petit héritage, j'ai acheté deux bronzes japonais de l'époque Meiji. Ma mère ne supportait pas mes collections. Pour elle, c'était un « bazar ». Je me suis vengé, maintenant, elle en fait partie.

Régulièrement, j'ai besoin de tout plaquer. Paris m'épuise et mon travail s'en ressent. À un moment, je n'en peux plus, je charge mon

véhicule et je prends la route du Gers. Cavagnan, Bretagne-d'Armagnac, je retrouve mon village peuplé d'irréductibles Gersois. Me voici en plein pays gascon.

Avec l'âge, j'ai éprouvé le besoin de m'y ressourcer. Pendant de longues années, l'histoire familiale m'en a éloigné, et puis un jour, je ne sais pas pourquoi, je suis retourné sur la terre de mes ancêtres. J'ai eu besoin de reconstruire une famille, de retrouver une pérennité. C'est une forme de *continuum*. À Cavagnan, je retrouve la maison de mon père. Une belle demeure dont les fondations remontent à l'Empire romain. Sur place, je retrouve également les seuls parents qui me restent. Mon neveu Jean-Jacques et son fils Julien. À la mort de mon père, Edmond a repris la propriété et a perpétué la tradition des Druillet. À sa mort, c'est son fils Jean-Jacques qui a rénové entièrement la maison et m'accueille quand j'ai besoin de me reposer.

Mon neveu me reçoit toujours à bras ouverts. Chez les Druillet, on s'aime, mais de façon un peu étrange. Jean-Jacques, c'est la générosité faite homme et je l'aime au-dessus de tout. Je ne le lui ai jamais dit, mais il le sait. On est très pudiques dans la famille, on a la larme facile. Jean-Jacques, c'est à la fois mon neveu, mon fils et mon ami. Sans ce repère familial, je serais complètement perdu.

J'aime cette région. J'y suis viscéralement attaché. Ce sont des terres fortes. Quand j'arrive chez mon neveu, je retrouve cette sérénité qui me manque tant. J'aime ce calme, ce silence profond que rien ne vient troubler, à part les chiens qui aboient de ferme en ferme et les fusils des chasseurs. Là-bas, c'est l'ordre immuable des choses, le rythme des saisons.

J'aime aussi la simplicité de ces gens. J'aime leur beauté intérieure, j'aime ces longues tables ouvertes où douze personnes viennent parler de leurs chasses. On a le verbe haut dans ce pays et la faconde facile. On se vante de ses prises, on rigole, on plaisante. On regrette les palombes que l'on a ratées, on peste contre le fusil qui ne marche pas, le chien qui n'a rien trouvé, on conteste les résultats du copain... On se croirait dans un banquet d'Astérix, le barde en moins. C'est une belle fraternité humaine. Ce sont des gens sans manières, des gens simples, des gens généreux, des gens vrais.

Quand j'arrive dans les Gers, je retrouve les forces telluriques de mon enfance. Quand les beaux jours arrivent, je me promène souvent autour de la propriété. Je me ressource au contact des arbres et le soir, je contemple le coucher de soleil qui se reflète sur l'étang voisin. Je médite, je rêve. Toute cette nature nourrit mon travail.

Quand j'arrive à Cavagnan, j'investis le lieu. Je débarque avec mes planches, mes pinceaux, plusieurs caisses de documentation. À

Cavagnan, une pièce m'est réservée. En un après-midi, elle devient mon atelier, je peux dessiner et peindre calmement. Je suis comme un militaire en campagne, je peux travailler dans tous les lieux, dans toutes les conditions.

La région semble propice à la création. De nombreux dessinateurs de bandes dessinées y habitent. Et chaque été, un important festival est organisé à Eauze par des passionnés. Et le public suit. Tout est cycle dans la vie. Quand j'ai débarqué dans la région, il y a soixante ans, je rêvais déjà de bandes dessinées. Et j'étais bien le seul. Aujourd'hui, le neuvième art est très présent dans le Gers. J'expose mes planches, mes tableaux sur les terres de mon enfance. C'est une belle victoire.

Après trois semaines à Cavagnan, je reprends la route. Direction Paris. Une autre vie m'attend. Mais quand je monte dans la voiture, je suis rechargé à bloc. J'ai la rage. Je boufferais la terre entière.

Un lundi à quinze heures, le téléphone sonne.

— Bonjour, c'est Josée Dayan. On peut se voir ? J'ai un projet. Demain à quinze heures, vous êtes libre ? Parfait ! À demain !

Et vlan, dans la gueule. Je n'ai pas eu le temps d'en caser une. J'ai dû grommeler un « oui » quelque part. Je sais qui elle est, mais je ne sais pas trop ce qui m'attend. Je note sur l'agenda, on verra bien.

Le lendemain, la porte s'ouvre, le monument rentre dans mon atelier avec tous mes albums sous le bras. Une tête de buffle empaillée, qui trône dans la pièce, indispose violemment la dame.

— Arrrrgh ! Quelle horreur, un animal mort ! Enlevez-moi cette abomination !

Ça commence bien. Je vais chercher une couverture et recouvre la tête de l'animal. La dame s'installe, on peut commencer à discuter.

— Monsieur Druillet, vous êtes l'homme qu'il me faut. J'ai besoin d'un décorateur pour transposer *Les Rois maudits* d'une façon moderne. Je veux reconstituer le Moyen Âge au temps du roi de fer, avec la réalité d'aujourd'hui. Il n'y a que vous pour faire ça, est-ce que vous êtes d'accord ?

Je suis un peu surpris. Le ton est direct, franc, sans fioritures. Pour me convaincre, elle sort mes albums, couverts de Post-it. Les pages défilent.

— Je veux ça, ça, ça aussi, et ça, ça également, je veux celui-là aussi...

Je bredouille, oui... oui... très bien... pourquoi pas...

— Vous avez un agent ? me demande la dame.

Je bredouille :

— Oui, bien sûr.

— Vous êtes d'accord ? Très bien. Voici l'adresse du producteur. Je vous engage comme décorateur. Vous recevrez les documents et les contrats dans les huit jours.

Le cyclone repart aussi vite qu'il est arrivé. Je reste comme un con dans mon atelier. Je bois un coup pour m'en remettre.

Huit jours plus tard, je reçois les projets de contrat. Tout est nickel. Quatre-vingts décors à faire. Y a plus qu'à signer. Une fois les contrats validés. La dame me téléphone.

— On se voit !

Le cyclone est de retour dans mon atelier. À nouveau une pile de livres sur les châteaux du Moyen Âge que son pauvre assistant peine à porter. Elle veut que j'absorbe tous les livres, que je m'imprègne de l'ambiance. Le contrat est rapidement signé. Les conditions financières sont très honnêtes.

Coup de fil de la dame.

— Tu as lu tous les livres sur les châteaux ?

— Oui...

— Oublie tout ! C'est ton univers que je veux.

Je suis surpris...

— Écoute, Josée, comment veux...

— Non, tu m'écoutes. Voilà comment on va faire. Je vais venir tous les mercredis à ton atelier. Pour mercredi prochain, il me faut un nombre précis de décors...

C'est parti pour la grande aventure. C'est du direct, c'est du précis, c'est rigoureux. Ça me convient parfaitement. Pour la première fois, je sais où je vais. Tous les mercredis, je livre les croquis des décors. La dame valide, ou me demande de retravailler dessus. Au total, plus de sept cents dessins. L'œil de la dame est impitoyable. Elle sait ce qu'elle veut. Dès qu'une esquisse est un peu trop faible, un « non » péremptoire et du genre définitif la conduit directement à la poubelle. Pour une place de village, j'ai tenté de lui refourguer un dessin très moyen. Du genre Walt Disney mal torché. Mais j'ai quand même tenté le coup. Dès qu'elle a vu ça, elle a fait un bond : « C'est quoi, cette merde ? On n'est pas au Théâtre Mogador ! »

Ensuite, c'est les repérages. Rome, pour le grand escalier, et la voie Appienne pour les extérieurs. Ensuite, c'est la Roumanie pour le lieu

de tournage et les studios. Partout, je suis la dame, qui avec son portable greffé dans l'oreille est en train d'engueuler la terre entière. On évalue le travail. On construit des décors, jusqu'à quinze mètres en dur. Ensuite, l'informatique prendra le relais.

La dame cherche un scénographe. Elle remue terre et ciel.

— Josée, si je peux en caser une...

C'est sa grande force ; Josée sait écouter, malgré les apparences. En fait, il y a deux solutions, soit on prend un vieux qui veut finir sa carrière en beauté, soit un jeunot qui veut s'éclater. On commence par les vieux briscards. Grosse désillusion. Ils en ont rien à foutre de mes croquis. On leur demande du moderne, ils dessinent du Louis xv et veulent imposer leurs vues à Josée. C'est mal la connaître.

— Merci monsieur !

Éjecté.

Et puis, on essaie les jeunes. On tombe sur Yann Mercier. La merveille, le talent, le génie. Il est embauché. Pendant toute la production, on s'entend comme larrons en foire. On fait un travail fabuleux. Je passe des semaines entières en Roumanie. L'équipe est formidable. Au début, on s'est un peu battus avec les Roumains qui volaient tout ce qui n'était pas protégé par un cadenas.

Au fil des jours, je vois les éléments se construire. C'est fascinant de voir des croquis qui prennent vie, qui deviennent des éléments de décor. Pour la première fois, je déambule dans mon univers. Je vois le château dans lequel j'ai envie de rêver sur un plateau de trois mille cinq cents mètres carrés, avec tous les couloirs, les pièces...

Et puis un jour, Josée débarque en Roumanie avec tout le staff de France2. On est à quelques jours du tournage. La dame nous faisait confiance, elle avait suivi les travaux depuis Paris, mais là, c'est le grand oral de l'ENA. Avec Yann, on n'en mène pas large. Toute l'équipe chie dans son froc. Josée débarque dans les studios en premier. Elle fait le tour, elle inspecte. On attend le verdict. Le couperet de la guillotine est au-dessus de notre tête.

Elle sourit finalement. Ses yeux brillent.

— C'est bon !

Tout le monde respire. Mimi Lempicka livre les costumes. De vraies merveilles de grâce et d'élégance. Elle s'est inspirée de mes décors pour les dessiner. On est parfaitement raccord, on partage le même univers. L'équipe de tournage se met en route. Les acteurs débarquent à leur tour. Je retrouve ma vieille copine Jeanne Moreau. Jean-Claude Brial est bluffé par ce qu'il voit.

— Je n'ai pas vu un aussi beau décor depuis *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau.

Ce jour-là, sans le savoir, Brialy me fait le plus beau cadeau de ma vie.

Le chef opérateur est italien, il arrive dans les studios quelques jours plus tard. Les techniciens posent les rails, montent la lumière et marchent sur mes croquis, ces vandales... Pour la deuxième fois, Yann et moi, on n'en mène pas large.

Ennio Guarnieri inspecte les studios. Il est ébloui par ce qu'il voit.

— *Ma ! C'est oune délirre totale ici !*

On est sauvés...

Bien entendu, il manque toujours des éléments du décor. Je dessine des sièges, des chandeliers, en un temps record. Je suis responsable du moindre détail. Je suis présent sur place, il faut réagir au quart de tour et assurer. L'équipe technique embraye aussi rapidement. Ils fabriquent le meuble dans la nuit pour une livraison le lendemain matin. Bois, résine, peinture, ça file vite. Ils font un travail formidable. Je félicite les gars pour leur talent. Ils sont un peu surpris. Ce n'est pas trop la coutume dans le joli monde de la télévision de féliciter les petites mains. Pourtant, c'est eux qui font tout. Pour la figuration, la production engage des élèves des Beaux-Arts de Bucarest. Beaucoup d'entre eux connaissaient mes albums. Je leur ai offert mes crobards. Tout le monde a le droit à son petit bonheur. Le tournage est complètement dingue. Un matin, on m'appelle en urgence...

— Bonjour, j'ai une pendaison demain, qu'est-ce que je dois faire ?

J'explique le processus. Le diamètre des cordes. Ne pas oublier d'attacher le prévenu... Pendant le tournage, j'errais dans les décors. J'étais tellement chez moi que je déambulais un peu partout. Même où il ne fallait pas.

— On coupe, parce que le décorateur est dans le champ.

Je redescends sur terre. C'est le haut-parleur de Fabrice Grange qui me réveille. Les acteurs et deux cent cinquante figurants me regardent fixement. Ils étaient en train de tourner... Repli général.

Josée avait prévu une petite scène pour moi. Elle me demande de me préparer. Je suis surpris. Je vais au costume. On m'habille en marchand. Mais je ne suis pas dirigé. Je ne sais pas quoi faire. Je bafouille, je suis mauvais. La scène a été coupée, fort heureusement.

Et pourtant, tout n'est pas rose. Yann n'arrête pas de se battre avec les Roumains qui font tout et n'importe quoi. Quelques semaines plus tard, il a un grave accident de voiture, et les deux jambes brisées. Son

portable l'a sauvé. Les Roumains tapent dans la caisse. La mafia locale nous emmerde. Le directeur du studio était l'ancien chef opérateur de Ceausescu. Une référence... Ils voulaient piquer le pognon et ne pas faire le film. À la fin, on a négocié avec eux, et ils ont compris qu'ils avaient intérêt à ce qu'on tourne chez eux. Aujourd'hui, ils font visiter les studios, et des éléments du décor ont été repris dans les publicités. J'ai reconnu une de mes grilles il n'y a pas longtemps à la télévision.

À la fin du tournage, Philippe Torreton est venu me féliciter.

— Tes décors et les costumes de Mimi nous ont aidés pour les rôles.

À France2, tout le monde respire. Tout est dans la boîte.

Avec *Les Rois maudits*, je redécouvre l'esprit de troupe. On bosse ensemble, on gagne ensemble. Le soir, on se retrouve tous ensemble au restaurant autour d'un bon verre. Mais pas de vin rouge. Là-bas, il est dégueulasse. C'est du sang de bœuf, Dracula a dû laisser des traces. Cette aventure était extraordinaire. Sauf qu'il fallait se lever tous les matins à six heures. Philippe Druillet n'était plus habitué à ça.

Tourner une telle série en un temps record, il en fallait. Cette femme est un monstre de génie. Sans elle, je n'y serais pas arrivé. Elle est folle à sa façon, mais c'est une passionnée. C'est Josée qui a porté le projet, sans défaillir, avec une équipe formidable. Quand j'ai fait le livre du film, j'ai tenu à ce que tous les noms des techniciens y figurent. Il fallait leur rendre cette justice. Josée sait fédérer les talents. Elle sait ce qu'elle veut, et quand elle se met en route, malheur à celui qui se trouve en travers de son chemin. Contre vents et marées, contre l'adversité et les embûches, elle y arrive. Elle est très présente sur les tournages, très directive. Elle voit tout, elle sent tout. C'est ça la marque des professionnels. Certes, elle est violente, mais elle parle juste. C'est une forme d'amour. Je le sais, je suis pareil. Chapeau l'artiste.

Voilà, il est temps de refermer le livre de ma vie. Ami lecteur, j'ai essayé d'être le plus honnête possible. J'ai essayé d'être sincère. J'ai fait de mon mieux. C'est très délicat d'écrire ses mémoires. C'est un exercice difficile. Surtout pour moi. Ma vie, je l'ai vécue intensément, à toute vitesse, sans concession aucune. Avec moi, ça part dans tous les sens. Je suis un cataclysme permanent. Ce n'est pas toujours évident pour ceux qui me côtoient, pour tous ceux qui m'aiment, que j'aime, et qui me sont indispensables. Sans les autres, je ne peux pas vivre.

Écrire ses mémoires, c'est aussi faire appel à ses souvenirs. Ce n'est pas toujours facile quand on mène une vie d'excès en tous genres.

Comme tout le monde, j'ai eu des hauts et des bas dans ma vie. Sauf que mes hauts sont himalayaïques et mes descentes, abyssales. Dans ma tête, des souvenirs ont disparu. Dans mon cerveau, j'ai de nombreux vides, de béants trous noirs.

Jamais je ne me suis économisé. Jamais je n'ai été raisonnable. Il y a en moi un sentiment d'autodestruction qui est très fort. Aussi fort que celui qui m'a poussé à créer. Et pourtant j'ai tenu. Mon corps a tenu. Je suis un survivant. J'ai toujours plein de projets dans la tête, mais j'ignore si j'aurai le temps de tout faire. Je suis toujours aussi boulimique de travail. Je dépense toujours plus que je ne gagne. Je me reposerai quand je serai mort. Mais je vieillis. Mon corps donne des signes de fatigue. Il faut dire que je ne l'ai pas épargné. Je me donne encore dix ans, maximum. Sauf si Dracula m'offre la vie éternelle. Dans ce cas, je reviendrai hanter vos nuits.

Écrire ses mémoires, c'est faire le bilan de sa vie, et parfois ça fait peur. Ma famille n'est plus, beaucoup de mes amis sont morts. Quand je me retourne vers mon passé, c'est un véritable cimetière. Ils sont trop nombreux pour que je les cite tous. Mais ils vivent toujours en moi. Nicole n'est plus de ce monde, sauf dans ma mémoire, dans *La Nuit*, et je l'espère, dans le cœur des lecteurs.

Je suis un dinosaure. Une nuit, j'ai fait un rêve étrange. J'étais dans mon atelier. Tous mes amis disparus étaient là et regardaient mon travail en souriant, avec bienveillance. Dans mon sommeil, je me suis mis à pleurer, et je me suis réveillé en larmes.

Je ne suis pas à plaindre, j'ai eu une belle carrière. Depuis 1969, j'ai dû vendre deux millions d'albums à travers le monde, en quarante ans. Pour un marginal de mon genre, ce n'est pas négligeable. J'ai créé un style, un genre. Je me suis inspiré de mes prédécesseurs, j'ai influencé la jeune génération. Et c'est parfaitement normal. Un artiste est aussi un passeur. Aujourd'hui, c'est moi qui reçois les jeunes dessinateurs. C'est moi qui prodigue conseils et encouragements. La roue tourne.

Après quarante ans de travail, je laisse une trace dans la mémoire collective. Une petite empreinte, certes, mais empreinte tout de même. Mes planches circulent à travers le monde. Les collectionneurs se les arrachent. J'ai une petite cote dans le monde de l'art. Les livres que j'ai illustrés sont devenus *collector*. Dans les salons, le public vient toujours me voir. Une nouvelle génération découvre mes dessins.

Je n'ai jamais été carriériste dans la vie. Je me suis battu parce que j'avais quelque chose à dire. Je me suis aussi battu pour la profession. Je voulais que la bande dessinée soit reconnue comme un art à part entière, et non plus comme une distraction pour abrutis décervelés. Je

crois qu'on y est arrivés aujourd'hui. Je suis très fier d'avoir fait entrer la bande dessinée dans les galeries d'art. Je suis fier d'avoir fait entrer la bande dessinée dans les musées.

Dessiner des bandes dessinées, c'est aussi une responsabilité. Parfois, je croise des personnes qui me racontent leur parcours : « Si je suis architecte aujourd'hui, c'est grâce à vous. » On n'imagine pas toujours l'impact que cela peut avoir. C'est le grand mystère de l'art.

De nombreux journalistes viennent m'interviewer. J'évoque le passé, ma carrière, mes dessins. On me sollicite pour des documentaires. Je parle de *Pilote*, *Métal hurlant*, *La Nuit*. Ça commence à sentir le sapin. De temps en temps, on m'honore. On m'attribue des prix, des distinctions honorifiques. Je les accepte, si c'est pour la profession. En ce qui concerne la Légion d'honneur, que les fonctionnaires du ministère de la Culture ne s'avisent pas de me l'attribuer, je leur fous cette médaille dans la gueule. Je considère que seuls ceux qui ont donné leur vie pour le pays méritent la Légion d'honneur.

Voilà, j'ai tout dit, ou presque. Il ne me reste plus qu'à clore un dernier dossier. Depuis des mois, Monsserat Besses, une journaliste catalane, me harcèle. Elle enquête sur mon père. Elle veut des renseignements sur Victor Druillet. Elle insiste. Elle m'emmerde. Je cède. Ce qu'elle découvre est au-delà de l'imaginable. Elle veut m'emmener à Figueras. Je refuse. J'ai l'émotion facile. La maison de mon enfance existe toujours, intacte. La télévision de Catalogne diffuse le documentaire en *prime time*. *Je m'appelle Druillet* est un succès d'audience. Une sombre part de la guerre d'Espagne est révélée au grand public.

Je n'en ai pas fini avec cette histoire. Maintenant, c'est un jeune merdeux qui me harcèle. Il travaille sur Céline, il sait que mon père était à Sigmaringen. Il veut un témoignage sur le sujet. Je n'arrive pas à me débarrasser de ce fouille-merde. Mais il a l'air sympa, je cède, une fois de plus.

Quelques semaines plus tard, le merdeux me harcèle à nouveau. Il est du genre coriace celui-là. Il veut que j'écrive mes mémoires. Mes mémoires, quelle drôle idée ! « Philippe Druillet, sa vie, son œuvre, son cul. » Ça ferait joli sur une couverture... Je l'envoie paître, il revient à la charge. Ça me rappelle quelqu'un. Il trouve un éditeur assez fou pour le suivre. Je tente d'esquiver, je biaise, je cherche mille prétextes pour ne pas le faire, mais je suis coincé. Finalement, j'accepte. J'approche des soixante-dix piges, c'est le moment d'y aller. Avec David, on se voit régulièrement. On fait ça à deux. Je parle, il écrit. Bien fait pour sa gueule, il n'avait qu'à pas la ramener.

ÉPILOGUE

Mon père ce héros. Je suis à Fontainebleau, aux Archives nationales. À force d'obstination, Monsserat a obtenu les cotes du dossier de mon père. Mais il n'y a que moi qui puisse le consulter. Elle m'a demandé de venir. Pour son documentaire, pour l'histoire, pour la vérité. Les caméras filment ce grand moment. J'ai fait mon possible pour retarder l'échéance, mais aujourd'hui, je suis au pied du mur. Je ne peux plus reculer.

Assis seul sur une table, un peu à l'écart des autres, je consulte une liasse de documents. C'est le dossier personnel de mon père « Victor Druillet fonctionnaire de police ». Le choc est violent. Des tas de papiers sur ses années à traquer les communistes espagnols. Des documents sur son passé de milicien dans le Gers. Des monceaux de rapports, dans un langage froid et impersonnel. Celui des petits fonctionnaires de l'administration. J'y trouve pêle-mêle des lettres d'admiration au Maréchal, et des comptes-rendus de ses activités : « A effectué du bon travail », « Ces initiatives n'étant pas heureuses ». Que veut dire le petit fonctionnaire qui tape son rapport ? Que dois-je en conclure ? Que mon père a exécuté assez de résistants ? Qu'il n'a pas rempli son quota de juifs à déporter ? On devine ce qu'il y a derrière les mots. Au bout d'une demi-heure, je n'en peux plus. J'ai envie de pleurer. J'ai envie de gerber. Je referme le dossier. Je ne veux pas en savoir plus. Pour moi, c'est terminé. Je laisse ça aux autres.

Voir le nom de son père dans ce genre de documents, c'est à vomir. C'est un bien triste testament. Un poids très lourd à porter. Je ne suis pas responsable de ce qui s'est passé, mais je ne peux pas faire comme si cela n'existait pas. Quand mon fils est né, je l'ai baptisé Victor. Victor Druillet, comme son grand-père. C'était une façon d'anoblir un prénom souillé. C'était aussi une revanche sur celui-ci. Mon père était une ordure, mon fils est un humaniste.

Fin de l'histoire.

*Paris, Herblay, Bretagne-d'Armagnac,
novembre 2013*

Ses mémoires hurlantes, Philippe Druillet aurait très bien pu les écrire lui-même, voire les dessiner. Mais c'était au-delà de ses forces. Trop de souvenirs douloureux, trop d'émotions. Mais il a accepté d'en parler. Régulièrement, nous avons évoqué sa vie, sa jeunesse, son travail. Le maître parle. Le débit est conséquent. Les émotions aussi. On rigole, on pleure. Sans transition aucune. Pour le lecteur, j'ai essayé de reproduire au mieux les intonations du personnage. Il était inutile de faire parler Druillet comme Voltaire, ni d'en faire un nouveau Saint-Simon. Druillet est un bloc de granit. Entier et volcanique à la fois, avec quelques pudeurs. Au fil du temps, son histoire prend forme. Les détails se précisent. Les périodes s'emboîtent. Druillet livre quelques-uns de ses secrets. Mais parfois, la mémoire le lâche. Une vie d'excès n'est pas sans quelques conséquences fâcheuses. Au cours d'une conversation, Philippe Druillet se fait philosophe : « Tu sais David, comme le disait un grand écrivain français, les mémoires, il faut les écrire à vingt ans, parce qu'après, on a tendance à les transformer. »

D.A.

Note

¹

Jean Giraud, dit Mœbius (1938-2012).